

Céline Hervé-Bazin

SUIVRE LES LIGNES TRACÉES PAR L'AMOUR



@2026

Céline Hervé-Bazin

Suivre les lignes tracées par l'amour



« T'ES QUI TOI ? »

En voilà une question.

Qui suis-je ?

Pour toi, je suis un ange qui est venu dans ta vie à un moment où tu avais besoin de rencontrer la foi.

Pour d'autres, je suis une experte qui a réussi selon les codes sociaux.

A mes yeux, je suis un éparpillement perpétuel qui apprécie la grâce de me connecter à la nature, aux animaux, au silence des éléments.

Je suis aussi cette femme qui a accompli ses rêves et qui ignore le prochain voyage. J'ai réalisé mes rêves d'enfant, d'adolescence et de femme. J'ai traversé les leçons que donnent les citations, les livres, les films sur les recettes du bonheur.

Et que se passe-t-il maintenant ? Je suis un témoin du voyage avec soi-même... avec moi-même, ces plusieurs parts qui vivent en moi et à l'extérieur qui ont

fini par se rassembler. Je suis une destruction perpétuelle, un mouvement conscient, une fatiguée qui se lève tous les matins poussée par une force incompréhensible.

Avec les temps, j'ai réalisé combien j'étais chanceuse. Je suis une femme dont les lignes de la vie ont été tracées par l'amour.

Cet amour, c'est l'univers.

Ce sont les énergies invisibles.

C'est cette force que nous ressentons, que nous connaissons tous

Et qui pourtant, reste un mystère.

Comme le sentiment amoureux.

Comme les liens avec le temps.

Depuis petite, une petite voix chuchote la prochaine étape.

Et maintenant que je suis grande, je vois combien elle

m'aime.

Alors tout commence par un récit.

Celui de cette sagesse qui a compris que les lignes de la vie sont celles qui nous amènent là où nous pouvons vivre l'amour.

La foi. La compassion. La paix. La gratitude. La joie.

VIVRE LE VOYAGE, SUIVRE LES LIGNES TRACÉES PAR LE TEMPS

Vivre dans son axe, selon son intuition et avec la petite voix conduit à un apprentissage fort : une main invisible guide et veille. Je suis allée là où je devais me rendre pour grandir, aimer et ouvrir ma conscience. Cela se traduit par la pratique de la célèbre loi d'attraction.

Prenons un exemple simple. A l'aéroport, une boutique vend quatre des romans de la série de Lucinda Riley

dont j'avais dévoré *La sœur de la lune*. Je reviens du Chili, je me suis offert un espace-temps parallèle où j'ai vécu connectée au désert de l'Atacama. En route vers la maison, mes réalités se chevauchent... j'ai besoin de lecture pour réapprivoiser le monde « réel », celui de notre société et ses normes ; les quatre livres sont une solution à mon retour « sur Terre ». J'achète pour près de 50 euros de livres mais je dois payer un sac. Je m'offusque tout en comprenant, il faut compenser pour polluer la Planète.

Contrairement à mon habitude, mon sac dépliant est resté dans la valise. Je pars avec mes quatre livres dans les bras, je refuse de payer. Quelques minutes après, je passe aux toilettes. Au milieu de l'espace beauté doté d'un grand miroir et d'une lampe puissante pour refaire son maquillage siège... un sac. Il est là pour moi. Voilà le voyage avec soi-même. Un génie a entendu mon souhait et l'a réalisé, mon double invisible a œuvré pour répondre à mon besoin.

Ce livre rassemble des tranches de vie qui m'ont enseigné combien un guide, un ange, une bonne étoile... « l'invisible » veille sur mon voyage. J'ai eu la chance de beaucoup voyager. Ces nombreuses aventures ont rythmé la découverte de mes capacités hypersensibles... J'ai traversé le filtre de l'illusion et j'ai découvert un monde invisible. Il est constitué d'une voix qui me parle, d'images qui défilent et racontent une histoire, d'indices qui m'indiquent la voie à suivre, d'une intuition forte et puissante qui exauce mes souhaits véritables.

J'ai découvert « le paranormal », « l'univers quantique », le « monde mystique » et je suis devenue « médium » ou « chamane » ou même, « coach de vie ».

Ces termes me semblent étranges et étrangers. Je suis une femme qui a une intuition forte et je la partage. Des milliers de personnes sont venues me consulter et j'ai

vécu des moments intenses avec elles. Cette expérience m'a appris combien nous enfermons l'invisible dans nos tripes, nos cellules et nos mémoires. Les recoins cachés de nos vies sont lourds de non-dits, de blessures, d'épreuves qui nourrissent des souffrances. Nous préférons refuser cette part invisible pour mieux vivre en fonction des idées, des preuves et du contrôle.

En pratiquant mes capacités hypersensibles, j'ai observé combien nous éteignons notre potentiel avec des croyances limitantes. Cet enseignement résonne avec la phrase de Marianne Williamson, notre peur plus profonde est celle de notre lumière et de Mahatma Gandhi, soyez le changement que vous souhaitez voir dans le monde. Aussi, je vous partage les lignes de mon histoire de voyageuse qui sans le savoir, a rencontré l'invisible, un soi-même qui vit entre plusieurs réalités et qui incarne, une des parts mystiques et mystérieuses de notre réalité humaine.

LES CINQ VOYAGES

En écrivant ce livre, j'ai cherché sa structure sacrée. J'ai vite compris l'intérêt de garder une lecture chronologique. Mon récit partage une évolution, celle d'une voyageuse qui s'ouvre à sa conscience et se libère de ses limitations. Aussi j'ai dû me résoudre à commencer par le début, ma naissance ! ... Ce qui était assez fou à accepter. La structuration du livre est venue naturellement après avoir posés les moments césures de ma vie qui se sont naturellement divisés en cinq parties.

Evidemment la petite voie agissait. J'ai commencé à accueillir mes capacités hypersensibles en Polynésie. Un des enseignements propose cinq piliers de vie qui permettent de vivre avec le monde invisible. Une nouvelle fois, l'écriture suivait le commandement d'une voix supérieure.

Les cinq piliers du chamanisme polynésien sont :

1. **FENUA**, un mot riche qui pourrait se traduire par la nature ou la terre. Dans la tradition tahitienne, Fenua désigne un amour profond et originel avec son île, ses racines et ses ancêtres. Ce mot inspire respect et dévotion. Il organise les relations avec le monde extérieur en tant que « lieu origine » et gardien de l'équilibre entre les vivants.

Fenua est le foyer, celui qui enseigne l'importance d'entretenir des liens harmonieux avec l'extérieur et en son monde intérieur. Il transmet combien respecter signifie se respecter fondamentalement et comprendre la place à occuper au sein d'un Tout, le Fenua, plus grand et plus important que soi. Dans le rite initiatique, le Fenua fait passer des jours en silence dans la nature pour que l'être vivant en initiation apprenne à interagir avec lui-même et avec les éléments.

Cette phase d'immersion est un moment qui aide à décanter, « faire sortir » les émotions et les croyances limitantes avec l'aide du Fenua, le guide de la nature invisible.

2. **TINO** signifie le corps en tahitien. Il désigne le corps humain, l'enveloppe charnelle fait d'os et de chair. Tino demande à entretenir une relation harmonieuse avec notre matière, notre incarnation à travers le soin à porter à nos tissus, nos muscles, notre système digestif, etc. Un des principes fondamental à l'équilibre corporel physique est une relation fidèle à ses corps, les corps émotionnels, énergétiques et invisibles.

L'enseignement Tino pousse à nouer des liens forts avec sa psyché mais également, avec la psyché collective en se connectant régulièrement aux êtres vivants qu'ils soient visibles ou invisibles. Dans la tradition polynésienne – comme dans de nombreuses

autres traditions sacrées, le corps est malade quand il ressent un désalignement entre ses corps. La médecine invite à sonder son inconscient et les émotions refoulées.

Dans l'initiation, l'étape Tino consiste à passer du silence au mouvement du corps qui prend parole à travers des danses, des exercices physiques, des jeux avec les éléments et la température.

3. **TAMA'A** qui correspond au repas. Le corps et les corps ont besoin d'une nourriture vivante qui crée des liens et régénère. Le pilier Tama'a souligne l'importance de nourrir tous les corps : le mental ou la curiosité qui a besoin d'apprendre ; l'âme ou la spiritualité qui ressent la profondeur des temps ; le cœur ou les émotions qui expriment les sensations et les sentiments ; la chair ou le fonctionnement corporel qui obéit à des mécanismes et qui ne peut survivre sans eau, air, nutriments...

Cette aventure offre le temps à l'apprentissage à travers l'écoute et les rencontres. Symboliquement, le repas permet de nourrir son souffle sacré et nourrir notre conscience pour mieux vivre le présent.

4. **UPO'O** se traduit par l'esprit en tahitien, ce qui revient à ouvrir son esprit en le laissant intégrer... Dans les pratiques ancestrales, le Tahu'a prenait le temps de raconter une légende auprès du feu à la tombée de la nuit. La communauté se détend, écoute et apprend. Le sommeil arrive et l'esprit traite ces informations... celles venues du conteur, du feu, de la journée qui s'est transformée en nuit.

Le pilier Upo'o transmet combien laisser reposer, s'ouvrir à un enseignement dans une disposition calme et tranquille est un secret de transmission et d'acquisition. L'initié apprend à observer, laisser venir, traverser... Cette clé lui enseigne la paix fondamentale d'être en interaction et en évolution perpétuelle.

5. **TAHU'A** est un mot sacré riche en traductions. Il est l'expert qui fait accéder à la connexion spirituelle et qui relie à la part supérieure de notre être, à notre énergie divine. Il est le médiateur, celui qui vit entre les réalités visibles et invisibles pour témoigner et retranscrire leur énergie. Il peut être le talent de l'artiste, du sculpteur, du bâtisseur de temple, du navigateur... Il détient des clés de connaissances qu'il a acquise à travers son propre voyage et acceptation de son identité. L'étape du Tahu'a incite à trouver son potentiel et exploiter ce talent qui loin d'être figé, évolue au rythme du voyage.

Au fil de mon voyage, ces cinq piliers ont pris une dimension personnelle :

1. FENUA. Revenir à mon essence est devenu mon voyage inconscient, une plongée dans mes racines et ce qui m'a structuré mais aussi, formaté. Avec l'âge adulte, j'ai ouvert d'autres fenêtres en voyageant dans le monde entier, un voyage qui m'aide à réaliser

- mon potentiel et ce que supporte mon corps,
2. TINO. Mon corps a réagi au point de me mettre face à un mur... Une apocalypse qui me pousse loin de ma zone de sécurité et m'emmène à la rencontre du voyage initiatique à Tahiti où je me nourris de nouvelles expériences.
 3. TAMA'A. Cette expérience teste profondément mon mental. J'ai appris à nourrir mon esprit en conscience ce qui a ralenti mes pensées et mes angoisses. J'ai appris à avoir confiance en mon esprit, ma capacité à traverser les étapes.
 4. UPO'O. Avec l'esprit, j'apprends à accueillir pour finalement, comprendre ce que signifie être chamane, un être habité par une connexion avec l'invisible et qui accepte son potentiel.
 5. TAHU'A. A mes yeux, ce voyage doit rester secret, propre à chacun avec une sagesse fondamentale, laisse le voyage te parler et alors... tu pourras vivre l'amour, le Grand Amour qu'offre le simple fait d'être en vie.

Tu pourras réaliser que les lignes du temps sont celles
qui te veulent le plus grand bien.

Les lignes du temps sont tracées par l'Amour.

LE GRAND VOYAGE, LES LIGNES DE NOTRE HUMANITÉ

A l'heure où j'écris ces lignes, l'humanité bascule. Un
nouveau monde.

Nous l'attendons.

Nous l'annonçons.

Nous le ressentons.

Témoigner des lignes du temps ne m'a jamais semblé
aussi essentiel. Nous sommes nombreux à percevoir
ces changements.

Ils sont subtils.

Ils sont de plus en plus évidents.

Les lignes du temps évoquent les lignes de la main, celle qu'un chirologue peut décrypter. En tant que médium, je vois des lignes, des potentiels. L'image serait celle d'un réseau de routes qui se croisent et dont surgit un chemin. Pas nécessairement le plus « facile », peut-être le plus riche en apprentissage ou celui qui va libérer un passé, un karma, un égrégore. Mon grand-père maternel évitait les grandes routes au profit des petites routes pour apprécier le paysage. La lenteur. L'observation. Dans notre société actuelle, nous préférons la connexion rapide, efficace et à haut débit. Nous aimons l'immédiateté, l'oubli qu'entraîne le défilement des images sur les réseaux sociaux.

Les lignes du temps nous rappellent ce timing divin.
Tout vient à point à qui sait attendre.

Tout vient au voyage à qui sait cheminer.
La sagesse du pas à pas.
La beauté d'une lettre après l'autre.

La magie des lignes qui filent, se croisent et dessinent
une œuvre d'art.

Ce voyage tracé par les lignes d'un amour qui me
dépasse, c'est l'histoire d'une vie qui a suivi une
intuition, refusé des opportunités, détruit des cadeaux
pour finalement, accepté ses grâces. En anglais, nous
disons : surrender to the divine. Abandonne-toi à Dieu,
au divin, à l'Amour qui a trace le voyage qui t'attend.

Il n'est ni petit, ni grandiose.

Il est ton chemin et il te souhaite de connaître l'amour
véritable.

Prenez soin de vos lignes,

Céline.

*Avertissement : tous les prénoms et les noms des
personnes citées ont été changés... À part quelques
personnalités publiques.*

PARTIE 1 : VOYAGE

INCONSCIENT

JE SUIS NÉE ENTRE DEUX

Je suis née en avance de trois semaines par césarienne et en urgence. Depuis cinq mois, ma mère vit à l'hôpital où elle est alitée. Elle a contracté un virus qui peut la faire accoucher à n'importe quel moment. Avec le traitement, je reste à l'intérieur jusqu'au huitième mois. Ce dimanche-là, le médecin passe la voir et elle lui répond que des mouches volent autour de lui. Le praticien réagit immédiatement, il n'y a pas de mouches et les chevilles de ma mère sont gonflées. Son urine confirme, c'est une prééclampsie, il faut me sortir le plus rapidement possible. A 20 heures, le ventre de ma

mère est ouvert et je suis extraite d'un placenta dysfonctionnel. Quand je sors, je suis prématurée. Ma mère est sous anesthésie générale, mon père me renvoie à la couveuse sans me toucher. J'ai le sentiment d'avoir froid, très froid. J'ai le « sang glacé » et je survis en imprimant une sensation de solitude au plus profond de mes cellules.

Quand je rencontre mes parents, je suis brune. Mes yeux sont noirs, mes cheveux sont noirs, ma peau est foncée. Les traitements suivis par ma mère ont altéré ma couleur naturelle. Quand une tante me rend visite, elle s'exclame que je suis un « petit pruneau ». Ma mère offusquée, lui dit que je suis une fille. Je deviens une « petite prune ». Au bout de trois jours, je perds mes cheveux noirs et mes yeux changent de couleur. Papi, mon grand-père maternel, espère qu'ils deviendront bleus comme les siens. Ils resteront à la case vert avec une texture particulière qui se cache, seul un rayon de soleil oblique révèle un talisman secret. Il faut

s'approcher pour découvrir la profondeur de leur vert, leurs tâches bleutées et leurs stries bruns. Mes yeux racontent un ensorcellement qui pourrait résumer ma naissance.

Revenons 14 mois en arrière. Ma mère conduit quand elle est percutée par une voiture. Enceinte de trois mois, elle fait une fausse couche. Mon père est peu concerné, il ne peut pas comprendre ce qui se passe dans le corps d'une femme et se fiche des sentiments de ma mère. C'est le début du fossé entre eux, ma mère réalise qu'elle a épousé un homme bloqué et distant. Plus tard, elle dira qu'elle « a perdu » l'espoir d'un enfant et qu'elle a aussi réalisé le détachement de mon père, peu démonstratif et homme, il ne sait pas exprimer ses émotions. Peu importe, elle retombe enceinte quelques semaines plus tard.

A un niveau énergétique, cela signifie que ma mère a gardé l'âme de ce bébé dans son ventre quand mes

parents me conçoivent. Je grandis dans une matrice avec la mémoire d'un jumeau, blessure énergétique bien connue. Je suis persuadée que ce jumeau est un garçon et que ma mère a inconsciemment « tué » ce garçon, ne voulant que des filles pour éviter de donner naissance à un agresseur. Déjà, elle agit sans le savoir ni même le conscientiser comme une matricide dotée de mémoires d'Amazone.

Dès le troisième mois, l'inconscient se répète. Ma mère craint de perdre l'enfant qu'elle attend. Elle est hospitalisée en lieu sûr avec aucune possibilité d'accident de voiture. Elle m'attend dans un lieu chargé où se rencontrent les âmes des défunts, des malades, des nouveaux nés. Elle attend son enfant seul avec un mari qui travaille et vient la voir régulièrement aux heures de visite. Mamie, ma grand-mère maternelle, s'invite dans l'équation. Je suis attendue par une trinité qui va devenir ma référence parentale.

C'est long pour ma mère et pourtant, elle se place dans une posture de reproductrice et femme à la maison, elle n'a pas à travailler pendant ces mois où je grandis dans son ventre. Elle reçoit médicaments, perfusions, un suivi médical régulier... C'est une grossesse sous contrôle. Quand je viens au monde, le docteur opère un miracle. Ma mère est proche d'un empoisonnement mortel, ce qui deviendra un lexique récurrent. Pendant notre enfance, ma mère répète « poison » ou « tu m'empoisonnes la vie ». L'initiation continue. « Le troisième jour », je me décide à reprendre du poids.

Avec mes cheveux redevenus clairs, nous quittons l'hôpital. C'est le retour à la maison. A peine quelques jours de répit et déjà, j'enchaîne avec reflux gastrique et diarrhées sérieuses. Très vite, les médecins proposent des antibiotiques. Mon grand-père maternel Papi, refuse, cela va affecter ma santé jusqu'à la fin de mes jours, il ne tolère pas l'idée d'une petite fille malade. Contre l'avis du corps médical, il m'embarque pour le

Maroc. Je suis âgée d'un mois quand je quitte la France par bateau.

De l'autre côté de l'eau, je guéris miraculeusement nourrie au lait de chèvre. Un bon sens qui aujourd'hui, paraît simple. Je suis intolérante au lactose dès la naissance. Avec la césarienne, ma mère n'a pas pu allaiter et tout équivalent lacté à base de vache me rend malade. Cette séparation avec mes parents me propulse dans un autre pays, dans un autre monde affectif mais aussi, au cœur d'une nouvelle carte énergétique. Je me relie au Maroc et ses odeurs, son univers devient mon sanctuaire inconscient. Déjà, je vis entre deux mondes...

Cette double enfance va rester ancrée jusqu'à ma majorité. Elle enracine l'avion dans mes tripes, ce mode de transport devient un cocon volant où je ressens toujours un profond apaisement... Il me relie à cette mémoire de naissance. En me reconnectant aux

émotions de mon accouchement, mes premières heures, j'ai pu ressentir la solitude du nourrisson tout autant que sa résilience. Ma couveuse est comme mon avion, un point de repère dans le mouvement. Quelle est ta naissance ? Quel moment révèle ton instinct de vie ? Se reconnecter à « son accouchement » - c'est le bébé qui accouche ! permet de ressentir une émotion profonde, une « émotion origine » qui va définir nombre de nos réflexes, nos perceptions, nos filtres.

Combien de personnes sont venues me voir avec cette haine de leur mère ou leur père suite aux événements liés à leur conception, leur grossesse et leur accouchement. Rétablir les faits ou à minima, ressentir le processus apaise. Les parents sont des êtres porteurs de blessure. Le corps de la mère et celui du père réagissent à la grossesse en fonction de leur vécu.

Plonger dans ces moments, « ces cellules », c'est retrouver ce qui nous appartient et le transformer en

force. Et puis se plaindre de ses parents, ça va cinq minutes. Freud nous a tous rendu victime de la mère. Freud, il buvait de la coke en touchant ses patientes. Et il a vécu le viol, l'inceste dans sa famille. Une fois que l'on sait ça, on comprend les limites de la psychanalyse et du Complexe d'Œdipe qui nous enseigne le destin, le rôle fondateur de l'émancipation des parents. En tant que médium, c'est simple, toute personne en conflit avec ses parents n'a pas apaisé sa naissance et donc, son origine.

MORTE À 14 MOIS, TEMPÉRANCE D'UN DEUIL

Toujours entre deux destinations, je passe mon premier Noël et mon premier anniversaire au Maroc. Née un 25 janvier, je suis le trésor de papi. Cornelio Barbera, né le 17 décembre 1926 à Milan, est un homme de caractère. À la tête d'une entreprise de chemin de fer qu'il a codirigée avec son père, il est connu pour sa personnalité forte. Il a quitté l'Italie en 1933 pour rejoindre le patriarche qui a fui les Chemises noires de

Mussolini. Il est un immigré sans éducation qui devient un one self made man et qui s'élève en se formant par ses propres moyens.

Visionnaire, Elio est tout autant respecté qu'il est apprécié pour sa bienveillance et sa générosité légendaires. Les vingt-cinq employés, en majorité marocains, admirent profondément ce chef d'entreprise caractériel, exigeant mais au grand cœur.

Plusieurs m'ont raconté le jour où il m'a présentée à l'atelier. J'avais quatre mois. Il avait un grand sourire et n'arrêtait pas de parler avec fierté. Il était persuadé de mon avenir. J'étais un ange, une gentille mais maline et très intelligente. Il savait qui j'étais, il en était convaincu. Il a découpé un extrait du journal *le Matin du Sahara* du 25 janvier 1981 qui donnait une prédiction aux enfants nés ce jour-là. Ces créatifs étaient destinés à une belle carrière s'ils étaient bien guidés par leurs parents... Papi a touché du doigt ce destin qu'il projetait pour moi.

Mon père m'a raconté combien il avait changé à mon contact. De nature économe, il dépense sans compter dès qu'il s'agit de mon bien-être, ce qui surprend ma grand-mère. Câlin, il passe son temps à me tenir dans ses bras. Constamment au peau à peau, il me serre contre lui avec force et affection, amoureux fou de sa petite-fille. Mon père n'a eu de cesse de me répéter une phrase devenue légendaire.

Après m'avoir gardé trois mois consécutifs, papi lui présente des excuses... « Vous m'avez confié un ange, je vous rends un petit diable ». Plus tard, j'ai environ neuf mois, il embauche un photographe pour immortaliser mon expression. Il voit en moi une douceur hors-du-commun et une espièglerie curieuse unique à ses yeux. Je suis clairement la préférée de ses quatre petits-enfants, je suis la seule dont il a la garde alternée.

En avril 1982, papi déclenche une fièvre. Guerrier, il continue son travail. Des crampes au ventre

apparaissent et le ralentissent. Il souffre mais persévère. Il finit par se soumettre à son épouse qui râle de le voir se tordre en silence. Après trois jours de lutte, il part chez le médecin. C'est une crise d'appendicite et il faut opérer en urgence au risque d'une péritonite. Papi refuse d'être hospitalisé au Maroc. Grand bas le combat, c'est le départ pour la France. Deux jours plus tard, papi est hospitalisé à la clinique où je suis née. L'opération se passe bien. Ma mère lui rend visite, il demande de mes nouvelles. Il a déjà hâte de me serrer dans les bras. Le lendemain, il se lève pour faire sa toilette. Il s'effondre sur le sol pour ne plus jamais se relever. Mamie dira toute sa vie que sa mort est mystérieuse. C'est sa manière d'instaurer un mythe autour de son mari et de rester dans le déni. Les faits sont bien plus simples, papi est mort d'une phlébite post-opératoire.

Son enterrement est organisé par mon père qui prend tout en charge. En face de lui, deux femmes hébétées.

Ni ma mère, ni ma grand-mère sont aptes à comprendre la réalité face à elles. Cet événement soudain est d'autant plus traumatique que papi est une force de la nature, un homme optimiste et un esprit combattif. De mon côté, je vis l'absence de mon grand-père... Encore bébé, j'enregistre une solitude et un abandon. Je vis l'absence de ma mère, ma grand-mère et de papi, le refuge fusionnel de ma peau. Je suis placée chez des amis ou dans la famille, ni ma mère, ni mon père ne souviennent de qui m'a gardé pendant ces dix jours de tunnel. Papi part quand j'ai 14 mois et cette durée va ancrer les cycles de ma vie affective avec des relations avortées à 14 mois de durée.

Au Tarot, l'Arcane 14 est celle de la Tempérance que j'ai longtemps associée à la patience. Son énergie est bien plus subtile. Cette carte évoque la persévérance, un lâcher prise que le personnage symbolise en laissant l'eau couler vers la Terre pour espérer la nourrir. Elle regarde le sol avec espérance quand les cieux au-

dessus d'elle la protègent. J'ai compris que cette eau était une traduction des messages du ciel. Cette arcanne pourtant associée à la Balance reproduit à mes yeux, l'image du Verseau, mon signe solaire. Je trouve que l'image enseigne la foi.

Mon grand-père en partant si brutalement a continué de vivre à côté de nous pendant des décennies avant de quitter cette Terre... Il n'a pas « ascensionné » dans le jargon spirituel. Il a voulu retenir des vies, des proches auprès de lui avant d'accepter de se libérer. Pour le bébé que j'étais, il s'est volatilisé et le contact de sa peau a disparu. Avec son décès, j'ai coupé mon corps de l'expérience du toucher et j'ai ressenti la séparation profonde que cause la mort.

Cette expérience brutale m'enseigne très jeune la résilience et l'amour au-delà de soi et des apparences visibles. En mourant, papi me donne à la fois le baiser de la vie et le baiser de la mort... J'imprime que je veux

tout vivre car tout peut mourir demain. Quelle essence te donne l'envie de vivre ? De te battre, respirer et continuer car il n'y a que la vie qui attend la mort.

CHRONIQUE D'UN DÉDOUBLEMENT

La vie continue. Avec le décès de papi, mamie reprend la tête de l'atelier de constructions mécaniques. Elle devient cheffe d'entreprise à l'âge de cinquante ans et prends la gestion de 25 hommes au Maroc en 1982. Ce tour de force, c'est une obligation de vie et survie. Elle en sera toujours fière. Ce sont les années Margaret Thatcher¹. Elle s'affirme à l'image de cette femme au pouvoir du Royaume-Uni et devient la « dame de fer de

¹ Première femme premier ministre britannique de 1979 à 1991.

Rabat ». Ce surnom est bien choisi, son activité revient à transformer des métaux en pièces mécaniques... dont le fer. Elle reprend ma garde qui lui est d'autant plus accordée qu'elle est veuve avant l'heure. Pour papa, il est évident que cela aide ma grand-mère à surmonter son deuil. De son côté, ma mère vit la séparation plus durement, je continue de grandir en alternance entre la crèche et la maternelle de mes deux villes de résidence.

A l'âge de trois ans et demi, nous accueillons la naissance de ma sœur. Je vis son arrivée comme un soulagement, je suis rassurée... Je ne vais pas grandir seule dans ce monde éparpillé. Je suis très vite attachée à cette petite sœur que je veux protéger. J'aime la regarder dormir. Souvent, j'ouvre la porte de la chambre où elle se repose pour observer sa respiration. Il m'arrive de la rejoindre, ce qui me vaut d'être grondée... Je pourrais réveiller ma petite sœur. Nous formons un lien très fort et très profond, propulsées dans un monde où nous avons deux mères, deux maisons, un père et un

grand-père omniprésents dans leur absence. Avec la naissance de Nancy, mes responsabilités augmentent. Je me retrouve à traverser la rue seule sous les yeux de ma mère qui peut voir le passage piétons depuis sa fenêtre. De l'autre côté, l'école française.

Longtemps, j'ai ressenti un malaise à l'égard de cette école. Elle avait quelque chose de sale, j'ai mis du temps à accepter cette émotion. Mes premiers jours sont plutôt malchanceux. Moi qui débarque du Maroc ensoleillé, je ne connais pas les cours en bitume. Quand je pose mes yeux sur l'espace, je ne vois qu'une prison. Je vois l'ennui. Tout est lisse, tout est gris. Les enfants jouent, ils ne se préoccupent pas de cet environnement triste et sans relief.

Dans un recoin, un espace au gazon dégarni et rempli de cailloux appelle mon regard. Un tobogan trône près d'un arbre. A ses pieds, du sable qui semble amuser des gamines avec une pelle. Cela n'a pas de sens à mes

yeux, cela ressemble à de la poussière sans texture. Quand je m'approche, une fillette me met au défi « de glisser ».

D'un naturel analytique, j'observe longuement ce truc inconnu. Il y a des marches en plastique, une surface lisse argentée et l'arrivée... qui fait rire les enfants. Ça a l'air distrayant alors je m'y risque. Les enfants attendent avec des yeux complices, ils pouffent de rire en cachant leurs bouches avec leurs mains. Quand j'arrive près du sol, ils s'esclaffent la gorge ouverte. Les moqueries. Ils pointent leurs doigts. « Tu es bête ! Tu t'es piquée ! » « Ça va gratter ! » Je découvre des feuilles qui s'accrochent à mes jambes. Mes mollets sont attaqués par de l'ortie.

Tout le monde rit quand je grimace, j'ignore cette sensation. Je me réfugie près de l'arbre et observe en dissimulant mes larmes. Les autres gamins savent. Quand ils glissent, ils écartent leurs pieds pour éviter le piège. La bouche qui boude, je suis face à

l'incompréhension de la cruauté entre enfants.

Plus tard, les petites filles s'amuse avec des jouets en plastique qui ressemblent à des petits chevaux. Elles caressent les cheveux colorés de ces bestioles laides. Je fronce les sourcils avec une certaine expression de dégoût. Elles savent que je suis l'étrangère et me nargue... « C'est un poney. Est-ce que tu as des poneys ? » Je fais non de la tête. Elles se moquent. L'une me tente, « si tu veux, je te laisse jouer avec, mais tu dois d'abord devenir mon amie ».

J'entends un nouveau piège derrière ce sourire narquois. Je fuis en prétextant que je préfère le ballon. Je me dirige vers les garçons. Vite, je me mets à courir plus vite qu'eux et à jouer de la balle avec dextérité. Je m'isole, trop contente de m'amuser quand un grand débarque et me confisque le ballon. Je me fais exclure car je suis une fille. « Les filles, ça joue à la corde à sauter et aux poupées, pas au foot ». Je me retrouve à

errer dans ce bitume sans intérêt. Pour surmonter l'ennui, j'apprends à voyager au-delà des murs et je m'enferme dans des mondes imaginaires.

De ces souvenirs, je n'ai gardé que les mesquineries quand des photos me montrent heureuse.

Deux souvenirs ont terni ma joie. Le premier me replonge dans un espace situé un peu en retrait de la cours, une espèce de cube carré. Derrière ce jeu, un garçon plus grand que moi me touche le sexe quand ma culotte blanche est par terre. Il met ses doigts sur ma peau. Au-dessus de lui, un surveillant homme se marre et regarde.

Quand une surveillante femme s'approche, l'homme a disparu. Elle voit ce garçon qui pince mes fesses et fait les gros yeux. Ses yeux me fixent. Ces deux regards, ils me glacent d'un sentiment de perversité et de honte. Dans ma tête, une consigne : je suis sale et je suis coupable. La femme rouspète, je me fais traiter d'idiote

avec ma culotte par terre. Je reprends ma honte et je cours aux toilettes les joues roses. Quand j'entre, une petite fille est devant la glace. Ses yeux me paraissent vides. Je pars à nouveau me rhabiller dans un coin de la cour.

Plus tard, notre classe organise un spectacle de fin d'année. Comme je suis un peu hors-jeu étant souvent absente, j'ai le rôle de joker. Cela ravit les autres qui se moquent car je ne joue pas un « vrai rôle ». Du haut de mes quatre ans, je comprends très bien mon rôle et ma différence. Je suis le fou du roi et le jouet de la reine.

Quand nous répétons, je suis toujours toute seule. Les autres sont en couple. Les petites filles affichent ce rictus fier d'être associées à un garçon qui semble s'en foutre mais se gonfle le torse dès que la fillette lui sourit. Je grave l'image du couple qui parade, je ne vois que mensonges et apparence.

Le sort joue en ma faveur. Deux garçons sont absents le jour de la représentation et deux autres fillettes se voient attribuer le rôle de joker et nous avons pour rôle de tourner en cercle après les rois et les reines de trèfle, carreau, pique et cœur.

Au moment où nous paradons, j'ai l'impression de voir le monde des adultes avant l'heure. Je sais déjà ce que représente cette cour de récré, c'est la mascarade des jeux de rôles. Je m'élance avec les deux petites qui veulent danser. Le rond se casse, la foule les regarde quand je me retrouve seule à analyser, capter, juger. Quand les autres rient, j'observe. J'ai l'impression que je ne suis pas là. Je n'ai pas de corps, je vis à côté de moi-même. C'est comme une malédiction cette solitude, elle me montre la réalité invisible que le monde semble vouloir ignorer.

A ce moment-là, je serre les dents. Une autre croyance se grave dans ma tête. Je me souviens de ces paroles

intérieures qui deviendront un poème : je ne serai jamais aimée, pire, je ne veux jamais être aimée. Inconsciemment, je retourne aux toilettes. Si mon corps est là, c'est mon esprit qui se déplace. La même fillette. Elle est toujours là. J'ai l'impression qu'il y a une présence. Elle me regarde... « De toutes les façons, toi et moi, on ne pourra pas être aimées ». Elle sort et me prend la main. La chasse d'eau retentit, je sais. Au fond de moi, je sais qui est derrière cette porte.

Sa présence est noire. C'est un prédateur. Il a le regard pervers de cet adulte, cet homme, cet agresseur qui laisse faire et qui souille. Pourquoi elle et pas moi ? Je ne veux pas être aimée car toucher, c'est mourir. Quelle est la croyance la plus limitant en toi ? Qu'est-ce qui t'a défini sans que tu t'en aperçoives ?

Prendre un enfant par la main nous chante Yves Duteil. Elle nous parle de l'innocence et la responsabilité de l'adulte, l'éducateur, le parent. Ce que j'ai vécu est à la

fois commun, tant d'enfant et en premier, les fillettes vivent des attouchements. Cela ne constitue pas un crime, c'est un jeu d'enfants qu'un adulte ne rétablit pas à sa juste valeur... et dont il abuse. Mes séances m'ont montré qu'un regard pervers peut avoir bien plus d'impacts qu'un crime pour un enfant car il voit l'intention, pas l'acte.

Maintenant, rétablissons une règle de clown. Il faut différencier les vécus. Être victime d'un viol, ça constitue un crime. Les personnes qui restent dans leur statut de victime en s'imaginant des scènes, des blessures parce que leur père a changé leur couche, leur mère a lavé leurs fesses devant d'autres, perpétuent des faux crimes et fausses croyances. J'ai souvent entendu qu'il me fallait accepter ce que j'ai vécu. Certes. A sa juste place car oui, il y a une hiérarchie.

Nous avons peut-être des sensibilités différentes et nous ne disposons pas des mêmes capacités à supporter l'horreur. Revenons au centre, l'horreur, ce sont les crimes condamnés par la société : attouchement, tentative de viol, viol, torture sexuelle et meurtre pour des raisons de sexe.

SEULE AVEC LES SERPENTS SOUS LE LIT

Je grandis avec ma honte. Je ne me sens heureuse qu'au Maroc où je suis différente. Je suis blonde, j'ai les yeux verts et des tâches de rousseurs quand les enfants sont bruns à la peau dorée. Ma différence est visible. Je fréquente l'école française où je n'ai que des copains marocains. De retour en France, nous déménageons et je découvre une nouvelle école où je suis l'étrangère, celle qui vit au Maroc chez sa mamie. Je me fais des amis à la fois garçon manqué et fillette plus intelligente que la moyenne aux yeux de ma maitresse qui encourage ma créativité.

Je vis dans mon monde et dans ce monde, il y a mes deux pays et des voyages imaginaires. Je me passionne pour l'astronomie. Notre école est dotée d'un télescope et je suis fascinée par l'exploration des étoiles. Quand Hubert Reeves vient en conférence, je bois ses mots comme une évidence. Ma mère éberluée m'écoute répéter ses phrases avec enthousiasme. Mon enseignante de troisième maternelle sollicite mes capacités de mémoire. Je lis et je suis capable de réciter les noms des planètes et des étoiles avec une facilité étonnante.

Quand je dessine des personnages d'une histoire imaginaire, elle sourit. Je n'ai pas écouté la consigne, j'ai exprimé mon point de vue. Son regard est bienveillant et elle me donne toujours des gommettes rouges au lieu des vertes, des bleues ou des jaunes, car je n'ai « ni réussi, ni raté, je n'en ai fait qu'à ma tête et c'est très bien ! » C'est une des rares femmes qui apprécie mon originalité et qui apaise mon côté sauvage.

Cette nature brute, je l'exprime quand je suis au Maroc. Je pars sur les rochers qui sont en face de notre cabanon de plage pour aller dénicher des coquillages ou des bigorneaux. J'apprends à tracer des maisons, des labyrinthes ou faire des circuits de voiture en châteaux de sable. Mes concurrents sont les cafards que j'essaie désespérément d'éduquer au tracé de ma course. En grandissant, je deviens plus agile. Je pêche des crabes, des crevettes et je m'essaie aux poulpes. Je développe un langage avec cet univers marin.

Mon premier crabe que j'attrape seule à cinq ans, me demande de le ramener à la mer quand nous le prenons en photo avec ma grand-mère, très fière de ma prise. Elle me voit aussitôt descendre vers la mer et renvoyer l'animal à sa maison. Quand je remonte, elle me demande pourquoi je n'ai pas voulu le garder. Je réponds « parce qu'il voulait rentrer chez lui ». Je suis convaincue de lui avoir parlé.

Plus tard, dans notre chambre d'enfants, je vois un serpent qui passe sous le grand lit quand je dors au troisième étage d'un lit construit par mon grand-père. Ma cousine me dit d'arrêter de raconter des bêtises et de dormir. Le lendemain, nous apprenons que notre voisin a trouvé une couleuvre dans son jardin. Ma cousine me fusille du regard. « Ben quoi, je n'y suis pour rien ». Elle est persuadée que je porte la poisse. Je hausse les épaules et me réfugie sur la branche de mon arbre mimosa.

Ma grand-mère me surnomme le petit singe sans savoir que c'est mon signe chinois. J'ai une habilité à tout escalader. Sur ma branche, je regarde le monde avec mes lunettes de rêveuse. Je vois un ensemble qui tourne dans un sens et qui obéit à une gravité organisée. Les papillons passent avant les abeilles et à la même hauteur. Les oiseaux eux, occupent, le petit ciel. En haut, il y a les avions, les étoiles et des anges qui nous regardent. Mes perceptions gênent alors je dessine.

Très vite, je noircis des centaines de feuilles. J'aime imaginer des paysages et des personnages. Tout aussi vite, je reproduis des images de mer avec des cocotiers. L'imaginaire de Hawaï entre dans ma tête en écoutant *Surf in the USA* des Beach Boys. J'offre à ma grand-mère un dessin avec des vahiné² qui lui adressent un baiser. J'imagine les eaux translucides d'un lagon lointain et je me promets d'y aller. Ou plutôt, ma petite voix me fait promettre d'y aller. En attendant, je gribouille des histoires de fées, je reproduis des mickeys et autres héros de magazines pour enfants.

Je me mets à écrire des pièces de théâtre inspirées de dessin animé ou de livre. Notre première pièce est Robin des Bois. Mon cousin qui aime se déguiser, insiste pour tenir le rôle de la confidente de Marianne au lieu de celui de Robin des Bois. Ma sœur, qui n'a que deux ans, aura le rôle du rebelle et archer d'excellence. Une autre fois,

² Femme en tahitien.

j'organise un combat de boxe dont je suis l'arbitre. Je me mets sur une échelle et commente une arène où mon cousin Stéphane se défend contre ma mère. Je sors régulièrement les coussins, les couvertures, les tapis de la maison pour reconstituer des tentes ou des maisons dans le jardin. Je suis la reine de la reconstitution de lieux au grand air.

A l'atelier, j'utilise les planches de bois pour créer un rallye avec notre voiture à pédale et un vieux vélo. Je baptise la bassine à linge de « piscine », la planche pour savonner de « toboggan » et les tapis de « patinoire ». Je les arrose d'eau et de Tide pour enseigner à ma sœur, l'art du patinage. L'entreprise étant composée d'une partie usine et d'une partie appartement, nous restons dans les deux chambres à côté du bureau où travaille ma grand-mère. L'une d'entre elles est la caverne d'Ali Baba. Chaussures, costumes, robes dont deux robes de mariée, des magazines, des vieux jouets, des boîtes... Cette chambre sert d'entrepôt des « Italiens de

passage ». Mes grands-parents ont gardé les affaires des cousins, des amis, des Italiens qui ont dû quitter Rabat en pensant y revenir... Tout est resté, témoin des migrations d'une autre époque. Pour nous, c'est le bonheur car nous avons toute la liberté d'utiliser ces trésors. Je passe mon temps à tout sortir pour reconstituer des univers magiques.

Je suis clairement le leader du pacte. Je grandis avec ma sœur et Stéphane mon cousin âgé de deux ans de plus que moi. Je mène notre joyeuse équipe pour des spectacles, des créations de palais, des reconstitutions de manoirs ou des aventures en bateau. Pendant des vacances de Pâques, Michèle, la mère de Stéphane reste avec nous. Elle me tire les cartes avec un jeu classique de 52 cartes. Elle me prédit un grand avenir entouré par trois femmes écrasantes. Elle me déclare que je suis plus forte qu'elles. Je ne comprends rien. Ma tante est toujours un peu spéciale à mes yeux. Le lendemain, quand nous avons sorti les coussins et les

couvertures pour créer un palais digne d'un sultan, Michèle m'engueule. « Tu n'es pas chez toi ! Range tout ça ! » Stéphane l'insulte et fugue pendant plusieurs heures. Quand il revient, je le prends dans mes bras. « Ce n'est pas ta faute. – Ma mère n'est pas gentille, c'est comme ça. »

Après cet épisode, je me sens responsable de Stéphane et je me prends pour tâche de le protéger comme ma sœur. Nous devenons Riri, Fifi et Loulou, le trio des indestructibles. Pour accomplir ma mission, j'ai une arme : l'imagination. Je nous plonge dans des mondes imaginaires où nous pouvons vivre notre réalité. J'use et abuse du scotch, mon équipement de guerre qui me permet de créer des panneaux, des cartes, des journaux qui accompagnent nos aventures. Je vis une enfance libre grâce à ma grand-mère qui me laisse exprimer ma fantaisie. Et comme tout enfant, plus je grandis, moins j'ai la possibilité de ces temps parenthèse. A l'imagination viennent les devoirs de l'école. A nouveau,

j'adopte une stratégie d'adaptation, je me mets à écrire.
Comment as-tu caché ta nature et comment la fais-tu
vivre, revivre ?

POÈTE À NEUF ANS, COUTURIÈRE À 10

A sept ans, pour le CP, je suis définitivement scolarisée en France. Finis les entre-deux, je suis obligée de suivre une seule école, obligation française. Je ne retourne au Maroc que pour les vacances de Pâques et les grandes vacances. A nouveau, la rentrée m'enseigne ma différence. Je suis une des seules filles à avoir des cheveux courts et un physique musclé. Les filles n'aiment pas mon caractère indépendant qui s'entend bien avec les garçons. Je deviens plus sociable malgré moi et je commence à nouer des liens amicaux.

Comme toujours, je m'illustre au sport. Je cours plus vite que les garçons. Après un faux départ à la piscine, j'ai dû mal à nager dans cet espace fermé où je fais le petit chien dans l'eau, sous le regard du professeur qui

nous évalue. Il décrète que je ne sais pas nager et je suis affectée au petit bassin où je grave avec désespoir. Mon cerveau comprend, je dois m'adapter ou je vais m'ennuyer dans ce qui ressemble à une marre. La séance suivante, je vais dans le grand bassin en changeant de groupe de mon propre chef. Je me fais engueuler mais c'est trop tard, je nage une longueur à la perfection. Le professeur de natation tique et comprend, je suis propulsée dans le groupe des grands. Je dépasse rapidement tous les autres enfants y compris les CM.

En classe, je fais ce qu'on me demande. Je ne cherche pas particulièrement à m'illustrer et ma scolarité se déroule simplement. Je n'ai quasiment aucun souvenir du CP et des deux CE à part celui de l'ennui que je compense en rêvassant. Ma mère a gardé une anecdote de ma première année à l'école primaire. Lors d'une réunion parascolaire, elle écoute les débats et gribouille des notes. En fin de discussion, une parent d'élève

prend la parole et demande aux enseignants comment ils comptent gérer la situation des billes... Son fils perd constamment ses billes et cela lui coûte une fortune. Une autre mère s'époumonne à son tour, elle aussi, son fils a perdu toutes ses billes. Et là maman répond dans sa grande naïveté, « c'est drôle, ma fille, n'arrête pas de me rapporter des billes alors que je ne lui en ai jamais achetées ! » Les mères se retournent. « Comment ça, votre fille ? » L'enseignante traduit. « Les enfants jouent aux billes et ils peuvent perdre ou gagner... Visiblement, Céline a gagné les billes des autres ».

De retour à la maison, ma mère récupère mes deux troussees remplies. Elle est excédée. Elle me demande si j'ai volé des billes. Non. Ma première bille, c'était une bille cassée que j'ai trouvée dans la cour. J'ai appris à jouer puis Grégoire m'a donné une bille. Une agate de mauvaise qualité. Et j'ai commencé à gagner, j'ai accumulé une cinquantaine de billes y compris trois calots. J'affiche ma fierté que maman balaie. Peu

importe, je dois rendre absolument les billes aux garçons de l'école.

L'entrée en CM corse les choses. Je me retrouve face à une enseignante connue pour sa rudesse. Elle repère vite que je suis en sous régime. Je me cache. Elle capte vite mon intérêt pour l'histoire et cherche à me mettre au défi. Je me plonge dans son enseignement et comprends vite qu'elle veut que je travaille plus et mieux. Je commence à délibérément lâcher les mathématiques pour préférer l'histoire ou le français, ce qui lui déplaît. Une guerre invisible débute entre nous. Elle me prend en grippe et je me retrouve régulièrement expulsée des cours pour bavardage ou rêverie. Je me souviens des minutes passées sur le banc du directeur à rêvasser justement.

Un jour, nous devons faire l'exercice d'écrire et décrire le métier que nous souhaitons faire. Les chuchotements vont bon train. Comme je me fais

expulser au moindre écart, je me tais. Mon voisin Renan me demande si je veux être astronaute. Je l'ignore en grattant ma réponse sur ma feuille. La maîtresse qui surprend la scène saisit mon papier comme pour me menacer. Elle lit « Poète ». Elle gausse allègrement en entraînant la classe avec elle. « Voyons, Céline, ce n'est pas un métier, poète. Recommence ! » Son ton moqueur devient menaçant, ce qui arrête les commentaires de la classe. Renan me glisse de devenir astronaute comme lui, il se fait chahuter.

Elle repart et interroge les « premières de classe » qui répondent toutes qu'elles veulent être stylistes. Les garçons veulent être pompier, astronaute ou chirurgien. C'est mon tour et je tends mon papier. La maîtresse lit que je veux être couturière. Elle hausse les sourcils. « Pourquoi avoir choisi ce métier ? » Je réponds du tact au tact... « Car j'aurais un métier. Je serai la couturière de toutes les stylistes de la classe. Et comme ça, je pourrais être poète avec mon argent ». Réponse

intelligente mais qualifiée d'insolente. Pourtant je sais que j'ai raison. Je serai poète, écrivain, conteuse d'histoire à tout prix, c'est ma nature profonde.

VIOLENCE D'UNE ABSENCE

Nous grandissons avec ma sœur dans un monde de femmes. Au Maroc, notre grand-mère s'occupe de nous. Elle nous amène à l'atelier où nous avons la consigne de nous occuper avec nos quelques jouets et nos cahiers. Nous trainons dans la salle de réunion où trône la table à dessin de mon grand-père, les dossiers et les fiches des employés. Nous apprenons à faire les salaires et préparer les enveloppes des ouvriers, à trier les dossiers et à compter les fournitures. De l'autre côté, c'est un autre monde, celui d'un appartement où tout est trop petit. Nous vivons gardées par notre nounou, Cécile qui est douce et nous offre la simplicité des goûters à base de gâteaux à la pomme dont le goût est encore dans ma bouche.

Maman rentre tard et notre père est souvent absent. Quand il est à la maison, papa demande le calme. Nerveux et fatigué par ses déplacements fréquents, mon père est souvent stressé, il déteste le bruit et l'énergie débordante de ses deux filles. Pendant le dîner, il agite sa jambe et fume ses cigarettes derrière ses lunettes sévères. Dernier garçon et avant-dernier d'une fratrie de onze enfants, il est en lutte avec son identité. Il dira souvent qu'il est le raté de la famille car il n'est qu'expert-comptable diplômé d'une sombre école de commerce (pourtant dans le top des dix meilleures écoles de France). Il se compare à ses six frères qui ont fait les Mines, HEC ou le Barreau. Il est effrayant et distant en particulier aux yeux de ma sœur.

Notre mère quant à elle, est enfermée dans un rôle qu'elle n'a pas voulu et qui pourtant, lui va si bien. Comme mamie, elle a été contrainte à explorer sa voie professionnelle et faire carrière. Elle qui voulait rester à la maison et élever une famille nombreuses doit

travailler et délaisse ses deux filles pour son travail. Décidée et courageuse, elle veut que nous ne manquions de rien. Dernière de sa fratrie et préférée de son père, ma mère a été élevée dans la privation et a partagé sa chambre, ses vêtements, ses livres avec sa sœur Michèle. Elle a souffert des moqueries d'un grand-frère soumis à la violence de ses parents et de la maladie mentale encore non déclarée de ma tante. Pour elle, nous offrir de beaux vêtements et une enfance où il est possible de tout essayer, est essentiel.

Avec l'absence régulière de notre père, nous apprenons à apprécier la musique classique, les beaux objets et les sorties culturelles. Mon père lui nous initie à des musiques plus modernes comme les Pink Floyd, Éric Clapton ou les Scorpions. C'est souvent le dimanche matin que se combattent les styles musicaux à la maison. Tous les deux ont en commun de ne pas aimer la musique française et la télévision. Quand il est détendu, papa nous plonge dans les dictionnaires et

nous enseigne la curiosité intellectuelle. Il aime les beaux objets, la peinture et l'histoire de France avec ses personnages préférés que sont Napoléon et Louis XIV.

A mes yeux, mon père est un être écorché à l'esprit libre incompris et frustré. Il n'aime ni les codes qu'imposent la société ni ceux de sa famille. Sa nervosité cache sa sensibilité qu'il exprime par des colères terrifiantes. Il crie souvent et menace de nous gronder avec des yeux qui semblent sortir de ses yeux. Nancy craint ce père avec lequel elle n'arrive pas à créer de liens. Plus têtue, je suis capable de lui tenir tête. Une fois, il balance une table en marbre sur moi. Le contour en fer glisse sur mon mollet qui saigne mais je me tiens devant, le poing serré prête à l'affrontement. Le marbre se fend et il peste contre moi. Chez mes grands-parents, Grannie, ma grand-mère maternelle, sait parler à ma nature de rebelle qui a besoin de cadre et me laisse lire ses livres quand nous venons déjeuner chez eux. Elle emploie des oxymore qui restent dans ma mémoire, je suis dotée

d'un génie rationnel, douée d'une douce folie sérieuse et vit comme une rebelle en quête de structures.

Quelques mois plus tard, pendant l'été, je pars visiter mes cousines. C'est l'heure de la sieste et de la détente. Les enfants sont réunis devant *La Belle au bois dormant*. Je découvre le loisir de regarder la télévision avec des gâteaux et des boissons. La tante de mes cousines voit mon étonnement et fait attention à me donner une part de gâteau et un verre de jus. Je n'ai jamais eu accès à ce type de moments. Quand je m'assois, j'oublie l'heure comblée par une tendresse que je ne connais pas. Quand je reviens, ma grand-mère est furieuse. Je suis restée deux heures chez mes cousines. Vexée, elle me chasse de la maison.

Je me retrouve à errer dans les plantes grasses où trainent les serpents et les scorpions. Je me demande ce qu'il se passe si mamie me refuse le retour chez elle. Je prends une fleur et mange les pétales pour évaluer si

je pourrais survivre. Je commence à collecter du feu en prévision de la nuit et récupère des papiers. Mamie qui s'étonne de voir que je ne suis pas revenue demander pardon, me découvre en mode Indiana Jones³. Elle m'insulte et me fait rentrer. Le soir, je fais le service quand elle me lance un verre à la gueule. Le verre reste sur la table. Frustrée, elle saisit son assiette qui tombe et se casse en deux. Elle quitte la table avec fracas m'annonçant que je suis punie. La porte de sa chambre claque et je comprends. Mon père pense que nous aimons plus notre mère et ma grand-mère craint que je préfère mes cousines à sa compagnie.

LA FAMILLE AU POING

La route continue et nous recevons la visite de notre star familiale au château de Montecristo à Saint Germain en

³ Indiana Jones est un professeur d'archéologie et aventurier, l'expression signifie savoir s'adapter aux situations les plus extrêmes.

Laye. Il vient présenter son livre *L'école des pères* et offre dédicace dans un cadre magnifique. Il y a une file d'attente et mon père se présente directement au stand. Jean-Pierre Hervé-Bazin l'accueille avec bienveillance et pose sa main sur ma tête.

Mes parents veulent voir les autres auteurs, l'illustre écrivain suggère que je reste avec lui pour le regarder signer. J'observe quelques minutes les personnes et l'écoute recevoir les prénoms qu'il note avant de signer. Un instant, il me glisse qu'il veut prendre une pause et me demande de compter les personnes dans la queue. Je pars et compte avec application. Quand je reviens, je m'approche du stand et une dame m'arrête. « Dis donc, tu attends ton tour toi ! »

Mon grand-oncle se lève et me tend la main pour m'indiquer de venir près lui. « Voyons Madame, je vous prie de laisser ma petite-nièce, c'est mon assistante ». Je rougis, la dame aussi.

Le soir, il accepte une invitation à prendre un verre avec mes parents. Ma sœur et moi sommes interdites de salon. La discussion est animée et nous regardons dans l'entrebâillement de la porte, cette célébrité qui tient son verre. Il ressemble à mon souvenir cet aïeul que je ne connais pas. Tout le monde sait son nom, c'est l'auteur à succès. Ce n'est que plus tard que je réaliserai son impact sur la littérature tant au niveau de l'Académie Goncourt que de l'orthographe et de la fortune qu'il a amassée. Son roman qui décrit mon arrière-arrière-grand-mère est considéré comme autobiographique. Il a créé de nombreuses blessures au sein de notre clan. Je grandis avec une autre image de cet homme reconnu pour son talent.

L'histoire est assez commune. Mon grand-père, son frère ou « Cropette » dans le roman *Vipère au poing*, a épousé Marie-Amélie, ma Grannie. A l'époque, les deux jeunes hommes s'entendent à merveille. Mon grand-père m'a raconté de nombreuses anecdotes attestant

de leur complicité. A un examen, ils échangent leur place sans s'en apercevoir. Pierre passe l'examen de français quand Jean réalise celui de mathématiques. Ils s'en sortent avec les honneurs. Ils sont passionnés de botanique et aiment rêvasser le long de marches dans la nature. Quand ils rencontrent Marie-Amélie Lucas, tous les deux veulent l'épouser. Ma grand-mère choisit Pierre et un premier fossé se creuse entre les frères.

Mon grand-père a toujours dit de son frère qu'il s'est beaucoup cherché, une expression que mon père remplace par « il a fait beaucoup de conneries ». La publication de *Vipère au poing* ne plait pas à notre famille traditionnelle et solidaire. Mon arrière-grand-mère ne mérite pas un tel traitement et les faits sont exagérés. Grannie demande à son mari de s'éloigner de son frère. La dispute grandit quand il publie *Le cri de la chouette*, suite de *Vipère au poing* où il traite ma grand-mère de poule pondeuse. Il lui reproche d'avoir enchaîné quatre grossesses... Et l'avenir le dira, Grannie continuera de

« pondre » en donnant naissance à treize enfants. Pourtant Jean-Pierre, qui se moque, sera presque aussi prolifique avec quatre femmes et neuf enfants.

Quand l'homme nous quitte pour un dîner avec « ses amis du Goncourt », il me passe la main sur la joue avec un regard resté gravé dans ma mémoire. Il entendra encore parler de moi, ma mère lui a commandé une série exclusive d'un de ses romans pour mon héritage. Je reçois son attention à mon égard comme une absolution. Moi qui commence à gribouiller mots et silhouettes sur mes cahiers, cette rencontre affirme mon goût pour l'écriture et je reste marquée par cette rencontre qui est la seule que je garde en mémoire. Il paraît que nous nous sommes vus à deux reprises avant cette troisième entrevue.

Son nom marque d'autant plus mon parcours que je porte le nom de famille qui est le sien mais celui de son prénom et nom d'auteur... C'est un fait d'éditeur,

Grasset a simplifié « Jean-Pierre Hervé-Bazin » par Hervé Bazin, ce qui a permis à mon grand-oncle de bénéficier de la célébrité de son propre grand-oncle, René Bazin.

Voilà encore une histoire simple et pourtant très moderne. René Bazin, écrivain et membre de l'Académie française, a une sœur appelée Marie. Elle épouse Ferdinand Hervé qui décide d'accoler leurs deux noms de famille pour se distinguer des nombreux Hervé de la région angevine. Je le soupçonne de vouloir bénéficier de la célébrité de son beau-frère ou est-ce le caractère fort de mon arrière-arrière-grand-mère qui s'impose ? Il faut dire que Marie écrit elle aussi mais sous le nom d'un pseudonyme masculin, Jacques Bret. Je trouve ça assez improbable cette répétition gémellaire dans notre arbre familial. René et Marie, Pierre et Jean-Pierre... Sans le savoir, je deviens l'héritière de ce poids familial avec mon prénom Céline, nom de famille de l'auteur de *Voyage au bout de la nuit*... avec son prénom répétant celui de Ferdinand.

Quand j'entre en quatrième, le roman de la famille est au programme pour toutes les classes sauf la mienne. J'entrevois le livre *Vipère au poing* avec la couverture d'une femme rigide qui fait peur. Je reçois peu de questions, je vis avec une vague impression de murmures et rumeurs. Seuls deux garçons s'aventurent à m'interroger. A la rentrée en troisième, je change de couleurs, j'intègre la troisième jaune.

Nous sommes très peu à être mutés et cela ne me perturbe pas vraiment, je garde mes amis de troisième orange et je découvre de nouvelles têtes. Evidemment, pas de *Vipère au poing* au programme, aussi je me décide à m'auto-éduquer. Je pars à la bibliothèque pour emprunter des livres de mon grand-oncle. C'est avec une certaine fierté que je recopie son nom sous mon nom sur ma fiche d'emprunt. Evidemment, la bibliothécaire s'insurge... Quand je lui explique mon cas, une pointe de fierté naît sur son visage, elle parle à une descendante d'un auteur célèbre.

Quelques jours plus tard, une professeure d'espagnol vient remplacer la nôtre en arrêt maladie pour un mois. Quand elle fait l'appel, elle réalise mon nom de famille et me pose la question devant toute la classe. « Est-ce que tu es de la famille ? Pourquoi est-ce que tu portes son nom et son prénom comme nom de famille ? » Il y a comme une gêne qui flotte entre le silence et les yeux qui tournent. Je lui explique mon arbre généalogique et lui précise que j'ai commencé à lire l'auteur car je n'ai pas étudié son livre comme les autres élèves. Elle tergiverse. Elle raconte le livre, l'impact de l'écrivain sur sa vision de la famille et dans la relation à sa mère. Elle ne s'arrête plus de parler au point qu'un élève la coupe et lui demande si cela fait partie du cours. Elle marmonne mécontente mais consciente de son écart, elle reprend l'appel et l'affaire semble close.

A la sortie, Olivier, un gamin aux beaux yeux bleus, me prend à part. « Tu sais Céline, on n'avait pas le droit de t'en parler. Les profs, ils nous ont dit qu'on ne devait pas

te poser de question. Ils avaient peur que tu prennes le citron... » Evidemment, je comprends la cause de mon changement de classe. Les professeurs de Français ont dû juger dangereux de m'enseigner un auteur faisant partie de ma famille. J'aurais eu un avantage dans leur lutte contre mon goût prononcé pour les mots, les poèmes et les bizarreries lexicales. Cela m'a vexé à l'époque. Aujourd'hui, j'y vois davantage une volonté de me protéger et ne pas me faire étudier un livre qui évoque les relations difficiles entre une mère et un fils au sein de ma famille.

UNE Russe ET UN BATMAN

Après le primaire vient le collège. Ma mère veut me scolariser dans un collège catholique, le niveau est trop faible dans un collège public. Je dois passer un entretien et je me retrouve devant Madame Garnette, la directrice du collège-lycée. Elle me demande mes raisons pour venir au collège. Je réponds sans ciller que je n'aime pas les gros mots et que je pense qu'il n'y a pas de gros mots

dans un collège catholique. Je ne sais pas d'où vient cette réponse et quand je m'entends répondre, je vois une intelligence rusée qui sait toucher et manipuler. La directrice est ravie. Son orgueil rit avec ma mère, elle n'a jamais entendu cette réponse et ça lui plait, je suis acceptée.

La sixième passe, j'excelle dans les matières qui m'intéressent et les mathématiques n'en font pas parties. J'ai l'honneur d'obtenir un « zéro » à un devoir à la maison, ce qui me vaut un tête à tête avec le professeur de math de vingt minutes. La vie s'écoule. Je continue à me passionner pour l'histoire, l'anglais et le français. Je fais le délice de mes professeurs qui observent ma mémoire et mon acuité. En cinquième, je suis en avance en français, ce qui agace ma professeure qui décide de me punir régulièrement.

Je revis mon CM. J'ai la fâcheuse tendance à parler et à écouter en même temps. A plusieurs reprises, ma

professeure tente de me piéger. Je répète mot pour mot ses phrases, capable de l'écouter tout en rêvassant et en dessinant. L'école m'ennuie. Le plus souvent je m'occupe en écrivant des poèmes, ce qui déplaît à cette enseignante, mais il est difficile de me punir quand j'applique la grammaire et le lexique à la française. Ma mère est désespérée, mon père est ravi de mes facéties. Il me raconte ses propres insolences en pension et je cultive mon côté rebelle... tel père, telle fille.

A nouveau, une opportunité de voyage en Angleterre se présente. Cette fois-ci, c'est notre voisine d'immeuble qui propose à mes parents de m'envoyer quinze jours en famille pour un séjour linguistique avec des visites de Londres et ses alentours. Je suis partante toujours prête à quitter la maison. A quelques jours du voyage, je suis sous la douche quand ma mère entre dans la salle en s'écriant... « Céline que se passe-t-il si tu as tes règles ? » Je soupire en me cachant derrière le rideau. Ma mère ne m'a jamais parlé des changements du corps

d'une femme et je suis encore face à son manque de maturité. Je la regarde en disant que je ne les aurais pas et qu'au pire, je saurais me débrouiller. Elle sort, la conscience satisfaite. Ce moment humiliant résume l'absence de liens de notre famille.

De l'autre côté du tunnel, après une traversée mouvementée où je suis la seule à sourire à la tempête, j'arrive dans une maison tenue par Molly. Son regard est bienveillant. Elle vit simplement. Elle a des rides douces et des cheveux argentés. Elle m'offre un thé avec une tarte aux pommes maison. Sa cuisine est délicieuse et je remercie déjà d'avoir une hôte de qualité. Avec un sourire tendre, elle capte ma gratitude. Le corps fatigué, elle se lève et me montre ma chambre située à l'étage. Elle m'explique que je suis seule pour mes sept premiers jours avec elle. La deuxième semaine, il y aura une autre *roomate* de Russie, je trouve ça excitant.

L'ambiance est calme. Elle loge son fils quarantenaire qui travaille la journée et rentre en fin d'après-midi. Il est discret et reste le plus souvent dans sa chambre. Quand il descend pour dîner, il converse du bout des lèvres avec sa mère en commentant les news à la télévision. La journée, je retrouve le groupe et nous partons en visite. Musées, rues mythiques de Londres, bus à deux étages... Le séjour est doux. Un jour, nos professeurs lancent un défi et le premier groupe qui revient gagne.

Stratégique à mon habitude, je répartis les tâches et nous donnons la réponse en moins de dix minutes, ce qui étonne nos professeurs. C'est impossible, nous avons triché. Ils nous demandent comment nous avons fait. Mon groupe pointe vers moi... « Quoi, vous ne nous aviez pas dit qu'on devait tout faire ensemble. On s'est réparti les énigmes. » Contraints d'avouer leur manque de précision, les prof déclarent notre victoire et je gagne 10 pounds que je consomme en *toffee*, les caramels anglais pour les partager avec tout le groupe.

Le weekend, c'est famille. La fille de Molly débarque avec son fils âgé de 7 ans et nous partons à l'*amusement park*. Le petit reçoit constamment des cadeaux de sa mère, ce qui semble désespérée la vieille dame. Molly me glisse que le père a disparu du jour au lendemain et que sa fille travaille beaucoup. C'est au tour de son fils de s'offrir un ballon en Batman, son neveu reçoit un ballon Winnie l'ourson et une glace offerts par son oncle. La fille semble gênée, elle me propose de m'acheter une glace et j'accepte. Sa mère cède et prend un sorbet comme moi. La journée est tranquille. Nous terminons avec une soirée devant Michael Keaton qui joue Batman en mangeant des caramels.

Le lendemain au petit-déjeuner je découvre les saveurs de la tarte à la rhubarbe. Je ne connais pas. Mon hôte me montre son jardin magique. Un pommier, des salades, des carottes, des patates... Molly cultive son potager avec passion. Elle pointe des tiges vertes et

roses et comprend que je n'ai jamais vu de rhubarbe de ma vie. Elle me promet une confiture après m'avoir fait goûter une tige amère de la fameuse rhubarbe. Quand je reviens, son fils est réveillé. Je m'aperçois qu'il a une tasse à café Batman et une chemise avec un pin's du super héros, ce qui me fait sourire. Il semble que ce soit le thème du week-end.

Le lendemain, nous partageons notre petit-déjeuner routinier et je m'aperçois qu'il porte une cravate Batman derrière le journal qui le cache. Quand je remonte, la porte de sa chambre est ouverte... Et je découvre son monde. Des posters, des stickers, les rideaux, le couvre-lit, les coussins, l'abat-jour, le tapis, le miroir en forme de chauve-souris. Mes yeux sont grands ouverts sur un monde où tout est Batman. Je me réfugie dans la chambre en entendant sa mère monter. Molly entre dans la pièce et semble marmonner. Le ballon Batman s'envole dans le couloir, elle peste en le récupérant et attache la ficelle au fauteuil affublé d'un sticker chauve-

souris. Je la vois sortir avec le linge sale de son fils. Des chaussettes, un caleçon, un pull... Tout est Batman. Je suis devant ce qu'on appelle, un vrai fan.

Le soir, ma colocataire russe débarque. Elle est brute, gauche et parle encore moins anglais que moi. Quand elle découvre le ballon Batman, elle fait une blague qui déplaît au fils. Elle n'a pas encore compris. La mère temporise, la nouvelle venue ne semble pas comprendre. Elle a beaucoup de difficultés à s'exprimer. La nuit, à mon grand désespoir, elle ronfle. Le lendemain, elle murmure en russe en mâchouillant son petit-déjeuner, son visage est dur. Le fils roule des yeux, sa mère soupire. Elle ne restera que deux jours pour être envoyée dans une autre famille. Elle perturbe trop l'équilibre d'un nœud que je ne comprendrais que plus tard. Un fils homosexuel, une jeune femme lesbienne. Les deux identités n'ont pas conscience de leur blessure, elles ne peuvent pas cohabiter.

LE SORBET À LA FRAMBOISE

Je grandis avec un mal être sous-jacent et une joie de vivre profonde. Comme beaucoup d'adolescente, je ne suis pas à l'aise avec mon corps. Mes poils me semblent trop noirs et drus pour ma peau blanche. Je n'aime pas mes jambes que je cisaille à pince à épiler laissant des traces et des boutons qui s'infectent régulièrement. Il m'arrive de me griffer volontairement pour faire couler le sang et me parer de cicatrice.

Cette expiation de mon mal être traduit la saleté inconsciente qui vit dans mes tripes. Je n'aime pas cette chair et j'ai dû mal à accepter ce que je vois dans le miroir. J'ai souvent l'impression de ne pas être cette personne dans le reflet de la glace de notre salle de bain. Je vis mal mon apparence et ma silhouette qui est alourdie par mes os, ce qui a l'avantage de me rendre moins maladroite.

Entre la sixième et la troisième, je me fais trois déchirures des ligaments au majeur de ma main droite, une élongation à la cuisse gauche et je manque de me casser le poignet gauche puis le poignet droit. Mes parents n'en peuvent plus de mon corps et ma gaucherie.

A côté de moi, ma sœur grandit, elle aussi contrariée par son corps et son environnement. Elle est plus ronde ce qui lui vaut des remarques sanglantes de mes parents et de ma grand-mère. Elle détient le record des surnoms dont certains humiliants. Toujours soudées, nous faisons front à l'ambiance froide et hostile qui nous entoure. C'est à cette période que nous parlons de qui semble se répéter dans nos oreilles... Le divorce de nos parents.

Au cours d'une longue conversation, nous finissons par nous avouer l'évidence, nous aimerions leur séparation. Ce n'est pas de l'amour. Ma sœur plus mature que moi

à ce sujet, est tout aussi juste qu'elle est cassante, nous ne vivons pas avec un couple qui se respecte. Je laisse à ma sœur une expression qui devient un phare lexical, c'est la guerre froide, invisible et indicible.

En milieu de troisième, je fais une poussée de croissance de plusieurs centimètres et m'allonge au point de devenir trop mince, presque maigre. C'est le début des fêtes et je me retrouve invitée aux soirées dansantes car je suis jolie et dotée d'une belle silhouette. J'entends régulièrement que je suis trop maigre dans mes vêtements qui collent à ma peau. Je refuse le jeans trop consensuel et ne porte que des jupes avec une affirmation entêtée de mon féminin et ma différence.

Cette croissance est favorisée par l'arrivée tardive de mes règles, ce qui me ravit, je ne suis pas hyper heureuse de cette condition de femme. J'ai longtemps prié pour qu'elles viennent à quatorze ou quinze ans,

elles sont arrivées un peu avant mes quinze ans, véritable souhait exaucé à la vie de femme que je ne veux pas entamer.

Le jour où elles se déclarent, nous allons déjeuner chez Didier et Brigitte, le couple qui a entremis mes parents. Nous sommes en retard et l'ambiance est à l'empressement quand je comprends que le cycle a commencé. Je glisse à ma mère que je crois que c'est le jour. Mal à l'aise, elle me répond « Bienvenue au club ». Elle me demande si je sais où sont les serviettes hygiéniques. Je sais depuis longtemps mais ma mère utilise des trucs méga épais que je n'aime pas. Je me retrouve à préférer les mouchoirs en attendant de trouver un format à mon goût. Je veux déjà effacer ce que je considère comme une charge inconvenante.

Nous nous retrouvons avec les amis de mes parents et leurs enfants qui sont pratiquement nés en même temps que nous. Ils habitent un magnifique

appartement haussmannien près du Parc Monceau. Tout chez eux respirent l'élégance et l'argent. Jean qui est mon parrain, occupe un poste à responsabilité dans une grande boîte et bénéficie de la fortune de ses parents.

Quand je me compare à Thomas et Clémence, ses enfants, je vois toujours combien ils sont plus gâtés et couverts de cadeaux que nous. Une fois, gamine, je me souviens du nombre de paires de chaussure de Barbie que possède Clémence. J'avais voulu lui prendre par sentiment d'injustice. Une éthique m'avait rappelé et j'avais tout rendu avant même d'acter le crime.

Ce jour-là, nous découvrons un jeu vidéo, les Sims. Je m'amuse avec l'ordinateur à la fois captivée et effarée par ce monde virtuel sous mes yeux. Je trouve ça dangereux, véritable avaleur du temps et encore pire que la télévision. Le déjeuner se déroule en bienséance et nous terminons par un sorbet à la framboise. Je ne

réalise pas que je fais couler de la glace sur le coussin. Quelques jours plus tard, ma mère me demande si je l'ai fait exprès. Je me demande d'où vient cette remarque glaçante. Plus tard, j'ai compris qu'elle reliait les règles à la tâche maladroite que j'avais laissée sur le tissu. Une manière de signifier au monde ce que mon corps vivait.

SURF ET CONSÉQUENCES

Avec l'éloignement de ses petites filles, mamie aime s'inviter dès qu'elle le peut. Elle vient pour les vacances de la Toussaint, à Noël et propose de se joindre aux vacances d'hiver. Ma mère se lance dans une nouvelle aventure, les vacances à la neige. Elle embarque mon cousin Stéphane toujours avec nous. Nous découvrons le ski, les pistes, Avoriaz.

Déjà, je me sens à distance de ce monde qui prend des tirs fesses ou des télésièges pour glisser quelques minutes comme pour un toboggan. En bas, ils attendent dans une file qui ressemblent à celles des transports en

commun. Tout ceci est une répétition d'un train de vie rapide, stressé et vide. A mon habitude, j'apprends à dépasser mon acuité cynique en appréciant l'air frais, la beauté de la montagne et de ses forêts.

Une énième année, ma mère change de plan pour nous associer à une collègue de travail et ses deux enfants. Nous partons dans une nouvelle station de ski qui est à une moindre altitude que celle d'Avoriaz ce qui me fait découvrir la cohabitation entre voitures, routes enneigées et canons à neige. Je suis plus aguerrie désormais et grâce à Julie, nous tentons le surf, sport à la mode pour les adolescents que nous sommes. Je m'y retrouve assez vite et dévale les pistes avec aisance. Un jour, je tombe mal pour éviter un skieur et je sens une douleur naître dans mon cou. J'ignore.

Le lendemain, j'ai encore mal et je repasse au ski. Nous découvrons une nouvelle ère de jeu quand mon cousin Stéphane me pousse à faire du hors-piste. Je le suis

avec mes skis et mon mal de cou. Je vois les skis, mon cousin et j'entre dans un tunnel. Plus tard, je me réveille, mes skis ont volé et un homme me les rapporte.

Un instant, j'ouvre les yeux, le rayon du soleil tombe sur la butte sur laquelle j'ai sautée. Je me vois prendre de l'élan pour dépasser deux skieurs qui sont assis. Mon inconscient a voulu les éviter. Quand je tombe sur le sol, je me vois mettre les mains pour éviter le choc de ma tête. Un instant, tout se passe au-dessus de moi comme si une personne orchestrait l'accident depuis une tour de contrôle. Avec cette puissance observatrice, j'évite de tomber sur les personnes qui skient autour de moi et m'isole à l'autre bout de la piste. Je perds conscience. Une impression vole. Le cri de ma mère me fait revenir à la réalité.

Sur l'instant, ces images se sont comprimées dans ma mémoire et dans mon cou. Je me fais incendier par ma mère qui est rassurée par les skieurs autour d'elle. Un

homme lui demande de se calmer et de me parler autrement, ce qui fait rire une femme. Je ne sais plus si elle était réelle ou une invisible. A cet instant-là, comme dans de nombreux moments de ma vie, je ne suis pas certaine de distinguer qui est là ou qui est de l'autre côté du filtre. Je rassemble mes affaires et pars aussi vite après avoir répété mes excuses. En bas, mon cousin me demande ce que j'ai foutu. Je balbutie que j'ai fait « un saut d'ange », expression fortuite dont je saisirai la justesse a posteriori.

Quelques jours plus tard, nous sommes de retour à la maison et j'ai repris le lycée. Ma blessure au cou qui s'était éteinte comme comprimée par le choc, chante sa douleur. En plein cours d'économie, je ferme les yeux et des larmes coulent. Ma professeure s'en aperçoit et m'interroge avec bienveillance. J'explose et lâche ma souffrance. Je suis immédiatement allongée en salle des professeurs, ce qui me paraît improbable car aucun élève n'y entre. J'observe ce qui ressemble à un havre de

paix et découvre un lieu d'échanges et de travail confortable. L'infirmière arrive après quelques minutes et m'ausculte. Elle conseille une radio d'urgence. Ma professeure d'histoire qui m'adore, propose de me conduire. Elle passe sa main sur ma joue et je sens toute sa douceur.

Après quelques formalités et coups de fil, je suis amenée à la clinique où je passe une radio des cervicales. Quand les résultats arrivent, ma mère débarque dans la salle d'attente et demande ce que j'ai encore fait. Je temporise. Le médecin qui a entendu, sort de son antre avec la radio dans ses mains et affiche un air sévère à mon adresse et à celle de ma mère. « Ce n'est pas rien mademoiselle. Vous continuez comme ça et dans trois semaines, vous êtes invalide ». Le couperet. « Madame, votre fille ne doit pas minimiser son état ». Je grince des dents, c'est que j'ai un passif aux yeux de ma mère qui réplique que je passe mon temps à me casser quelque chose. « Je vois, déclare le

médecin. Rien de cassé cette fois-ci Madame. Heureusement. » Il se tourne vers moi. « Trois semaines de minerve dont une semaine d'immobilisation stricte. Vous devez rester alitée jeune fille, c'est compris ? »

Ce n'est que plusieurs années plus tard, après plusieurs soins énergétiques et une séance d'hypnose que je suis capable de reconstituer la scène et ce qui ressemble à une sortie de corps. Quand je repasse les événements, je vois la force invisible qui m'a protégée.

Mon état inconscient m'a permis de laisser cet être supérieur guider mon corps et mes gestes pour éviter à la fois, mon accident et celui de ces deux personnes. « Elles auraient pu mourir », m'a reproché ma mère. Je réalise que j'aurais pu mourir aussi. J'ai dû mal à évaluer le danger. Je sais ces personnes m'ont entouré quand je me suis relevée. Elles ne m'en ont pas voulu, elles étaient inquiètes pour moi. Cette blessure est aujourd'hui devenue exigeante. Elle réapparaît comme

un rappel dès que je me laisse aller à trop de stress ou que je dévie de mon chemin. Mon corps a créé un message hors-piste, sorte de garde du corps immédiat et protecteur.

MONSIEUR AUSOLEIL ET PRÉDESTINATION

Avec le passage en lycée se pose la question de l'orientation que j'anticipe avec rigueur. Je sais que mes parents souhaitent que je suive la voie d'excellence qui consiste à entrer en filière scientifique. Je hais les maths. En sixième, avec Fanny, nous avons créé le club anti-math et nous sommes fières de rejeter cette matière.

Hélas, il m'arrive d'avoir des éclairs et comprendre plus vite que les autres, ce qui me vaut des compliments de mon professeur de seconde qui voit bien que j'ai décidé de me bloquer. Quand mes parents demandent si je peux entrer en filière scientifique, le corps professoral leur répond... qu'il faudrait que je le décide. Je me vois

obligée de suivre des cours particuliers de mathématiques avec l'injonction de me débloquer.

Ma mère veut que je fasse Polytechnique ou à défaut, HEC. Pour elle, c'est la voie royale ou rien. Face à cette voie tracée, je me suis armée depuis la troisième. A la surprise de la conseillère d'orientation, je demande un test dès le début de l'année, ce qui est prématuré et anticipé à ses yeux. Les résultats sont à mon image, je suis destinée à des métiers de communication, en particulier, d'écriture et créativité. Je découvre les fonctions de « concepteur-rédacteur », « directeur artistique » ou encore, « éditeur » qui me font rêver. Pas de mathématiques mais la maîtrise de la langue française et des études de littérature avancée.

Autre option, la filière de la communication accessible soit en BTS, soit à partir de la Licence à l'université. Pas vraiment la voie royale mais c'est celle-là qui m'appelle. Quand ma mère insiste pour que j'intègre la première

scientifique, je supplie pour un bilan d'orientation par un professionnel. C'est grâce à une de mes tantes paternelles qui subit le profil atypique de mon cousin, que nous partons en rendez-vous avec Monsieur Ausoleil.

Conseiller d'orientation, Monsieur Ausoleil consulte dans un cabinet parisien dans le huitième arrondissement. Il semble qu'il reçoive beaucoup de familles par le bouche à oreille. Nous attendons dans un salon strict au style napoléonien. La pièce est un piège à mes yeux, jamais cet homme qui peut décider de mon avenir, va aller contre ma mère. J'attends avec nervosité en priant de toutes mes forces. Je n'imagine pas subir deux années de filière scientifique et encore moins, une carrière d'ingénieurs. J'ai l'impression que ma vie va basculer selon ce que cet homme va dire.

Il sort, il est auréolé d'une aura calme. Son regard est bienveillant derrière son apparence classique. Je sens

une compréhension immédiate. Il me parle directement, ignorant les commentaires de ma mère. Il a reçu des lettres avec mon écriture et me demande celles que j'ai écrites par moi-même, pas pour lui. Il observe mes mains, mon visage et s'attarde sur mon écriture. Il me demande de lui laisser quelques lignes et reste dans un silence que j'apprécie au contraire de maman qui remue dans son coin. Il me serre la main droite avec une gentillesse qui change mon être.

D'un revers, il explique à ma mère pourquoi je suis destinée à la communication. Au CELSA. De cette conversation, une autre vie se trace. Monsieur Ausoleil décrit qui je suis avec ses mots. Mon caractère débrouillard, voyageur et créatif. Ses mots sont doux et diplomates, il arrive à convaincre ma mère. Il glisse que je devrais écrire, il voit bien que j'ai des histoires dans ma tête. Dans ses yeux, je sens une admiration. Quand je le quitte, il dégage une expression qui traduit tout son soutien. Il m'offre l'enregistrement de notre séance et je

réécoute plusieurs fois ses mots comme une musique apaisante. Je ne réalise que bien des années après l'impact de cet homme sur ma vie. Son nom improbable a mis le soleil sur mon identité et a guidé mes pas. Je me dis qu'il utilisait son étiquette de conseiller d'orientation pour exercer des dons d'intuition et clairvoyance qui ont changé mon chemin.

Aujourd'hui encore, j'ai l'impression d'entendre les phrases télépathiques qu'il a prononcées à mon intention pendant les silences de notre séance. Je suis invitée à publier mes romans, partir en voyage, vivre ma vie... Suivre une intuition que lui-même connaît et respecte. Je ressens le déroulé inconscient du destin qui m'appelle. Mes rêves se cristallisent. Il y a tant de destinations qui forment mon voyage. New York, Montréal, le Grand Canyon, le Taj Mahal, la Baie d'Along, Tombouctou, le Kenya, l'Argentine, Tahiti. Quand je sors, la première image revient au Chili. Ma mère quant à elle a décidé, je ferai filière économique

option mathématiques pour entrer en hypokhâgne et intégrer le CELSA, « il va falloir que tu te décides à bosser, le CELSA, c'est très sélectif ».

Quelques jours passent et je pars pour Paris direction l'Ambassade du Chili. J'y suis reçu avec enthousiasme car je veux y faire un Volontariat International. On me donne des brochures avec une carte du pays. Je vois les noms de Santiago, Valparaiso... Le désert de l'Atacama saute à mes yeux, j'ai l'impression de voir défiler les images de ses étendues majestueuses. Mon regard dévie sur l'océan et je découvre les Moais de l'île de Pâques. Après, dans le bleu, le nom de Polynésie française. Je souris. Je me promets d'y aller, un jour. A nouveau, je promets à mon âme.

LIFE IN THE USA

Avec la nouvelle voie tracée par Monsieur Ausoleil, il est plus que nécessaire de me renforcer en langue et en

prise de parole. Ma mère a deux bonnes idées, elle m'inscrit au théâtre et propose que je parte aux Etats-Unis pour un mois dans une famille américaine. Nous découvrons un programme d'échanges et j'entre en contact avec les Masha habitant près de Washington DC. Alexandra, la mère, m'écrit que son mari est syrien et que ses filles sont à l'école française. Mon profil teinté marocain lui plait et je vais devoir parler français à ses deux filles âgées de 10 et 12 ans. Quand je quitte la France, je n'imagine pas l'accueil qui m'attend. Je suis reçue à l'aéroport avec un ballon, des pancartes et une peluche.

Un autre monde s'ouvre. Avec ma famille américaine, je découvre que je parle bien français, que j'ai vécu plein de choses extraordinaires pour mon âge, que je suis une personne gentille. Quand je m'exprime, j'ai l'impression de parler pour la première fois de ma vie comme si l'anglais me détachait de mes émotions, de mes masques et du mal être que je dissimule. J'apprends à

poser mon identité avec Vic, le patriarche né à Damas. Son être dégage cette sagesse innée que je retrouve chez les hommes arabes. Ils me rappellent les hommes qui ont accompagné mon enfance et mon adolescence. Quelque chose dans leurs yeux fait voyager au cœur d'un désert, d'une montagne, d'un temple où vit une connaissance mystique de la vie.

Tous les matins, Vic me prépare un œuf au plat avec du thym en poudre et du sel. Ce rituel devient un moment privilégié où il me raconte son histoire depuis Damas, Londres, Paris jusqu'aux Etats-Unis et Washington D.C. Il adore commenter la politique, ce qui déplaît à Alexandra, fervente démocrate et favorable à Bill Clinton au pouvoir. Il me pousse à pratiquer du sport quand il me voit inquiète à l'idée de grossir avec mon séjour aux Etats-Unis. Il faut dire que l'image des « gens gros » me hante. Je n'ai jamais vu autant d'obèses et nous en rencontrons quand nous partons à

*l'amusement park*⁴ ou au supermarché.

Les journées passent, j'ai souvent la charge de garder les filles au club où nous passons nos après-midi. Cela signifie rester assise autour de la piscine pendant qu'elles jouent dans l'eau. Très consciencieuse, je fais des longueurs pour surveiller mon poids. Le matin, au réveil, je fais deux cents abdominaux après avoir lu que c'est le secret de Victoria Beckham pour garder son ventre plat. Je répète des mouvements de gym que j'ai appris avec le professeur de ma grand-mère. Je contrôle ce que je mange, comme si je pouvais attraper cette obésité qui s'affiche dans les rues. Au bout de deux semaines, Vic m'engueule car j'ai perdu du poids. Il a compris et m'encourage à équilibrer mes efforts.

⁴ Parc d'attractions.

Un matin, Alexandra m'annonce que je vais passer la journée suivante avec le fils d'une amie qui est plus âgé que moi. Il va m'emmener au Washington mall, la grande avenue où se trouvent les grands musées de l'aviation ou des arts. Nous prenons le métro et Jack me fait visiter les lieux avec une sorte de lassitude. Je lui demande s'il est déjà venu. Il ne connaît rien mais visiter l'intéresse peu, il préfère la télévision. Je me retrouve leader de notre aventure et m'en vient à décrypter le plan de la ville et sortir des sentiers battus. Quand nous rentrons, Jack est enthousiaste. Il raconte à sa mère notre balade, ce que nous avons vu et ce que je lui ai appris de l'histoire des Etats-Unis.

Peu après cette visite, Alexandra m'annonce que nous allons visiter la Maison blanche avec son fils qui a mon âge. Nous pénétrons par l'entrée réservée aux quartiers privés et sommes accueillis par le père de Jack qui travaille pour le Président. « Here she is. Our French American citizen! » Il me remercie d'avoir enseigné à son

fils une histoire qu'il n'a jamais vraiment réussi à transmettre à Jacq. Alexandra explique qu'ils sont amis d'université et que le père de Jack nous propose une visite spéciale en guise de remerciements. Nous découvrons la salle qui accueille les conseils d'Etat, une salle avec des tableaux et de la vaisselle, une salle de presse... Au détour d'un couloir, Jack nous demande de ne pas prendre de photos dans la salle que nous allons visiter. Nous promettons et il me fait entrer en premier. Je découvre un bureau avec une casquette posée sur des dossiers. Une fenêtre et une forme en demi-cercle. Au milieu, des canapés sur un tapis bleu. Je réalise que nous sommes dans le bureau ovale.

Alexandra entre à son tour. Elle sourcille sans comprendre. Elle interroge Jack du regard. Il confirme. « Here's the ovale office⁵ - It's so small! »⁶ s'exclame

⁵ Voici le bureau ovale.

⁶ C'est si petit.

Alexandra surprise par la taille de la pièce. Jack confirme que celle des studios d'Hollywood est plus grande que l'original. Il évoque son histoire quand je reste les yeux rivés sur les détails personnels de la vie du Président. Un cadre photo, un sticker qui traîne et cette casquette. J'ai l'impression de lire des détails de son intimité. Quand nous sortons, Alexandra n'en revient pas. Elle répète que je suis un « lucky charm », je lui réponds que j'ai de la chance d'être avec eux. Le père de Jack sourit et suggère à Alexandra de m'emmener à Mount Vernon, autre lieu symbolique des Présidents. Je reviens de mon séjour américain avec une nouvelle conviction, je vais étudier aux Etats-Unis.

ENCÉPHALOGRAMME PLAT

De retour du pays de l'oncle Sam, je retrouve mes parents avec de nombreux cadeaux dans ma valise dont un tigre en peluche géant que j'ai gagné au parc d'attractions. Je le rapporte grâce à la pugnacité d'Alexandra, j'ai gagné mon tigre, je dois l'emporter en France. C'est elle qui a négocié avec la compagnie aérienne et qui a défendu mes droits. Tout voyageur américain a le droit à deux bagages et Air France cède. Le tigre rejoint la soute emballé dans un sac plastique géant et je rentre avec mon fauve synthétique. Arrivée à l'aéroport, mon père esclaffe de rire. « Il n'y a que les Américains pour faire des peluches aussi grandes. » Nous partons pour la campagne retrouver sa marraine, notre grande tante Mylène et sœur de Grannie. Elle vient d'acheter une grande maison à Concoret, cap sur la Bretagne et la forêt de Brocéliande.

Nous arrivons après plusieurs heures de voiture et retrouvons ma mère et ma sœur déjà sur place. Ma

mère s'énerve en découvrant le cadeau, il faut dire que l'animal va occuper toute notre chambre avec sa taille King Size. Mylène intervient, le tigre restera ici, il aura toute la place pour expérimenter la jungle bretonne... La maison a de quoi accueillir. Une pièce pour un billard, une pièce pour l'apéro, des chambres pour les invités. Mon grand-oncle Yves est aux anges, Mylène commente... « Ce n'est pas lui qui s'occupe de la poussière ». Elle a toujours cet humour délicieux.

Pour la famille, Tante Mylène est une institution. A mes yeux, c'est une grande dame. Son visage doux, son nez aquilin, ses cheveux qu'elle porte toujours en chignon. Elle incarne la sagesse espiègle et c'est une créative. Tante Mylène est un mythe. Elle s'est mariée tard, à l'âge de 37 ans, ce qui pour une femme de sa génération, est de l'ordre de l'impossible. Avant, elle a travaillé et assumé son statut de Catherinette. Elle a pu avoir son compte en banque et obtenir son indépendance avant d'épouser, à la surprise de toute la famille, un homme

de dix ans son cadet. Cougar avant l'heure, elle donne naissance à un fils unique sur le tard, ce qui la différencie de ses sœurs aînées. Grannie a eu treize enfants, Tante Marthe en a eu sept et Tante Jeanne a eu trois filles.

Quand Grannie a attendu mon père et sa sœur, sa seule grossesse gémellaire, elle a réitéré sa demande à sœur pour qu'elle devienne marraine d'un de ses enfants. Mylène a toujours refusé. Quand elle voit François-Xavier, mon père, elle accepte car il est blond et il est différent des autres. C'est ainsi que mon père obtient sa protection. Nous venons régulièrement chez elle qui habite à vingt minutes de notre maison. Ma mère, ma sœur et moi formons un lien très spécial avec cette grande dame. Mylène est à mes yeux, la seule femme qui me cerne vraiment.

En grandissant, elle intervient dans ma vie d'adolescente à l'occasion des mariages de mes

cousins et cousines. Nous nous lançons le défi des chapeaux et des tenues chic, ce qui me pousse à développer ma féminité. Elle prend des cours de peinture sur porcelaine et très vite, m'explique des techniques de dessin. Je suis son exemple en m'initiant à cette technique créative grâce aux peintures qui se chauffent au four « normal » quand Tante Mylène possède un « vrai four ». Elle apaise notre vie, celle de mes parents avec les réunions de famille qu'elle organise souvent.

Un après-midi, nous sommes chacune de notre côté dans un nouvel appartement que mes parents ont loué pour que Nancy et moi ayons une chambre séparée maintenant que je prépare le baccalauréat. Le téléphone sonne. Ma mère décroche. Je l'entends parler quand elle crie et s'effondre. Mon père était parti le matin avec Cédric, le fils de Mylène. Maman raccroche. Nous partons à la clinique. Dans la voiture, un silence. L'explication se déverse. C'est inaudible, impossible à

entendre. Mylène a fait une crise d'anévrisme, elle va mourir et ses heures sont comptées. Je n'en crois pas mes oreilles. J'explose en larmes, ma sœur se fige.

Quand nous arrivons à l'hôpital, Yves ressemble à un fantôme. Mon père nous regarde et nous dit d'être courageuses. Ma mère se précipite au chevet de Mylène. Nous ne sommes pas autorisées à la voir, elle est trop diminuée. Les larmes coulent sur mon visage, c'est mon monde qui s'effondre. Deux jours plus tard, nous enterrons Mylène. Quand j'arrive à l'église, sa sœur, tante Jeanne vient à ma rencontre. « Oh ma petite. Elle t'aimait tant. C'est si difficile pour toi. – Et vous tante Jeanne, vous avez perdu votre petite sœur. » Elle sourit avec émotions et me serre dans les bras. « Elle a toujours dit que tu avais un cœur pur. Ne l'oublie jamais. »

L'enterrement est sinistre. Il n'y a que des larmes. Mes parents se retiennent dans la dignité qu'ils arrivent à

afficher, ils savent ce que cette mort signifie. C'est la fin de leur lien, Mylène était leur médiatrice et une force de paix entre eux. De son côté, Nancy enfin, craque. Elle déverse des larmes sans s'arrêter toute la cérémonie. Je suis la seule à ravalier mes larmes pour soutenir celles et ceux qui s'effondrent. « Tu vois, toi et moi, on n'est pas pareille mais on se ressemble. » Elle me fait rire ma sœur. Je partirai pendant la cérémonie près de la tombe de mon grand-père enterré dans le même cimetière qu'elle. Ce jour-là, je fais le vœu de ne jamais me marier, le mariage n'a pas de sens sans Tante Mylène à la cérémonie. Sans le réaliser, je renouvelle les vœux que j'ai prononcés à quatre ans. Je ne veux pas être aimée, l'amour se brise avec la mort, toujours brutale à mes yeux.

La semaine continue, la professeure d'économie nous parle de l'espérance de vie, du taux de natalité, du taux de mortalité. Ma voisine Juliette me regarde, j'ai toujours des larmes sur mon visage. Elle lève le doigt pour que je

sorte. Je refuse, il faut dépasser le deuil. Juliette n'écoute pas et m'entraîne dans le couloir de force. « Tu as le droit d'être triste, Céline ! » Je lâche ma colère. « Ce n'est pas de la tristesse Juliette, c'est injuste. La vie n'est pas juste ». Elle se tait. « Tu as le droit de le dire toi aussi. – Quoi ? – Que la vie est injuste mais tu n'es ni sale, ni coupable, tu comprends ? ». Elle me regarde et lit dans mon regard ce que je sais depuis longtemps. Juliette a été violée par son oncle et c'est elle qui l'a dénoncé. Je la prends dans mes bras et elle pleure pour nous.

Le week-end se termine avec une répétition de théâtre. Je me dis que cela va me sécher ces larmes qui ne veulent pas s'arrêter de tomber. Nous répétons les scènes. Jeune recrue, je n'ai pas beaucoup à apprendre ni à jouer, ce qui me fait du bien. J'assiste, j'écoute et je ne pense pas. Après un échange de dialogue, mon professeur surgit, il est excédé. « Ce n'est pas croyable. Vous vous écoutez ! Où sont les émotions ! Où sont vos

tripes ! Je n'entends rien ! Je ne ressens rien !
Encéphalogramme plat ! » La phrase me fait déroutier.
Je me projette, Mylène est allongée à terre. Elle a vomi.
Une lettre près d'elle. Son plat en porcelaine non fini.
J'absorbe la scène. Une part de mon cœur se brise et
des neurones dans mon cerveau se déconnectent. Mon
corps sombre dans l'amnésie et se déconnecte. Je
deviens un somnambule avec un corps et un cœur qui
ne veulent plus se parler.

DOUBLE DÉCÈS

Ce n'est que le début de ce que j'ai appelé « mes années
noires ». En mode survie, je comprends la nécessité
d'établir un plan stratégique. En seconde, je fais une
progression fulgurante qui me fait passer de 12 de
moyenne à 15,8 au dernier trimestre. En première,
j'excelle au premier trimestre puis je lâche tout. Je me
lance dans le théâtre à corps perdu et crée une troupe
au sein du lycée. Je décide de faire un spectacle pour
récolter des fonds à destination des victimes de

l'ouragan Mitch. Notre première représentation d'improvisation fait mouche et nous recrutons notre professeur de mathématiques pour un deuxième spectacle. Ma mère est horrifiée, ma professeur d'économie déçue et ma prof d'histoire dépitée. Elle est la seule à comprendre que j'ai besoin de vivre.

Pour le deuxième spectacle, nous choisissons une formule mixte, un mélange d'improvisation et de scénettes de comédie musicale. Dans ma troupe, il y a le beau gosse Olivier que je trouve aussi plat d'intérêt que son apparence lisse. Il est sympathique et ramène son ami Adrien qui semble me faire les yeux doux. Je ne veux pas entendre parler de mecs, j'ai une rage contre les hommes que le décès de Mylène a accentué. Je ne veux pas me marier, à quoi ça sert de fréquenter un gars ? Cela signifie prison et déception à mes yeux. Je veux autre chose. Je veux voyager.

Quand nous présentons le spectacle, j'ai trois rôles

clés. Le premier consiste en un duo avec mon professeur de mathématiques. Nous jouons le blues du business man de Starmania et je suis la secrétaire. Comme je chante très mal, nous créons un duo comique. Mon prof chante juste quand je lui réponds avec des notes dissonantes. La salle est hilare. A nouveau, pour un sketch improvisé, les trois filles de la troupe doivent séduire notre professeur. Comme je suis la plus mince, j'ai ordre d'apparaître en dernier en tenue séduisante quand mes deux collègues, plus rondes, sont mal habillées. Je mime la jolie fille ce qui tranche avec ma personnalité discrète. Après sifflets d'admiration de la salle, j'échoue à charmer le personnage joué par notre prof de math. Evidemment, la chute vient avec Olivier qui passe et que le prof suit appelé par son *sex appeal* et révélant son homosexualité.

Dans la partie scénette, je joue un personnage sexy qui ne parle pas... Comme je ne sais pas chanter, hors de

question que mon personnage utilise ses vocalises. J'apparais en robe rouge sexy et joue une vampire charmeuse qui se dévoile la nuit. Mes deux collègues nous chantent le tube à la mode, *My heart will go on*⁷ et je pleure en coulisse. Le spectacle est un succès franc et le regard sur moi change. Mes copines me soufflent que je suis « *putain* de bien foutue » et les garçons essaient de m'approcher. Pour donner une image simple de ma réponse, je vous propose celle d'un bull dog ou d'un doberman qui se sent agressé. Personne ne peut m'approcher. En fin d'année, Louis, beau gosse de ma classe mais clairement homosexuel, me demande un « smack » sur la bouche et me glisse que je devrais lâcher, je suis trop belle pour me laisser gâcher par la vie. « Le baccalauréat approche ». Il sait bien que je me cache avec cette réponse.

⁷ Chanson de Céline Dion.

Nous passons le baccalauréat à Conflans Saint Honorine, ce qui entraîne une sacrée logistique pour mes parents. Les écrits passent. Je m'ennuie, surtout en mathématiques. Le week-end d'avant les oraux, Grannie nous quitte après avoir lutté contre un cancer du côlon. C'est le micmac. Mes parents et ma sœur partent pour le Pouliguen et mamie débarque en urgence du Maroc. Elle me conduit à mon oral d'espagnol.

Je ne sais pas ce qui se passe mais je commence à parler en italien. La correctrice qui semble être informée de ma situation, me prend la main. « Vous vous êtes trompée de langue ma chérie. Je suis certaine que votre italien est excellent, mais c'est un oral d'espagnol ». J'acquiesce et elle me donne vingt minutes pour retrouver ma langue. Je m'exécute et excelle à mon examen.

Dans la voiture, ma grand-mère écoute mon histoire et

adopte une posture figée. Elle me demande si je suis triste. « Je ne sais pas. Je ne suis pas à l'enterrement ». Je botte en touche. Quand ma sœur revient, elle me montre la photo des cousins et cousines. Ils sont tous là sauf deux d'entre nous, un cousin en service militaire et moi, au bac. Je déteste ce moment.

Quand je revois mon grand-père, il me serre fort et m'offre un chapelet magnifique de ma grand-mère. Je n'ai jamais enterré ma grand-mère. J'accepte son décès plusieurs années après, quand je passe devant sa tombe et que je comprends la réalité qui s'est jouée sans que je sois là.

Cet été-là, je travaille un mois dans l'entreprise de ma mère au standard pour le service social des intérimaires. J'embauche le rôle d'opératrice téléphonique et guide les appels vers les assistantes sociales quand c'est nécessaire. Dans un autre service, il y a un jeune homme aux yeux bleus, cheveux blonds et

sourire parfait. Il est gentil. Nous déjeunons souvent ensemble. Les collègues parlent. « Céline, il te fait les yeux doux. - Je ne suis pas intéressée ». Il tente une approche à la fin de notre contrat quand je lui explique que je ne veux pas me marier, ce qui le fait rire. J'entends que ce n'est pas vraiment de notre âge d'y penser. Il comprend que je suis sérieuse et botte en touche avec un sourire toujours gravé dans ma mémoire. Il signifie « je te respecte et je respecte ta décision », une pierre invisible qui se pose pour reconstruire ma relation aux hommes.

A la fin de mon contrat, Stéphane m'embarque à Benidorm pour faire la fête. Il décrète que je dois me décoincer. « Une fille jolie comme toi, elle n'est pas faite pour vivre nonne ». Avec lui, j'apprends la vie nocturne espagnole. Nous enchainons les bars dansants et les discothèques. Si je suis beaucoup sortie en « rallye » ou en soirées, je découvre un autre monde. Je danse comme une décharnée, je suis increvable sur la piste.

Personne ne m'approche, ce qui rassure Stéphane qui se sent en charge de ma sécurité. Un soir, il drague la voisine de notre appartement dans un bar quand je sors m'aérer.

La plage est belle, la nuit est douce. Un jeune homme s'approche. Il me déclare qu'il m'observe depuis plusieurs jours. Il détaille tout ce qu'il a vu de moi. Il est étonnant et je me laisse charmer par ce Stéfano milanais. Il me dit que je suis aussi belle que Laetitia Casta et je laisse m'embrasser.

Ses lèvres sont remplies d'eau, sa langue est pâteuse, il me serre contre lui. Je ne ressens rien à part son entrain et son désir. Il s'écarte en jubilant, un sourire heureux persuadé d'avoir trouvé sa princesse. Il me demande quand je vais le revoir. Je disparaiss en courant vers mon cousin.

Dans ma tête, j'ai fait « check », je suis sortie avec un garçon, je pourrais raconter ça aux copines. Et maintenant, qu'on me foute la paix avec les hommes, la part de moi qui veut aimer est morte. Mylène. Grannie. Papi. Une petite fille de quatre ans.

LIRE ET DÉLIRES D'UNE PRÉPARATIONNAIRE

Les choses sérieuses commencent. Acceptée en prépa littéraire publique, mes parents décrètent que je mérite mieux. Bis repetita, je passe un entretien avec la directrice de la classe préparatoire catholique de Daniélou. Elle me scanne et me demande si je connais René Bazin. Je lui explique que j'ai un livret de lui avec des poèmes. Elle m'explique qu'elle le préfère à Hervé Bazin. Il faut dire que René Bazin a enseigné à l'Université Catholique d'Angers et que ses ouvrages respectent la religion, contrairement à mon infâme grand-oncle qui « a craché sur sa classe ».

J'obtempère et suis acceptée contre toute attente. Ma mère a bien signifié que mon niveau est bas, je n'ai eu que « 11,31 » au Baccalauréat. Mais d'excellentes notes en français, en histoire ou en anglais, ce qui est le plus important.

Le premier jour, nous découvrons nos professeurs. Je suis marquée par notre professeur de français qui enseigne dans une autre prépa et qui a publié des livres. Il me regarde avec intérêt, déduisant ma propre inclination pour son cours. Les professeurs d'anglais et géographie me terrifient et celle de philosophie, m'ennuie.

En cours d'histoire, nous sommes mis au goût de la réalité sociale de notre promotion. Monsieur Mornay fait l'appel et s'arrête pour souligner la généalogie illustre du nom appelé. Il semble que j'obtienne la palme malgré le nombre de noms connus... Je suis héritière d'une famille qui compte deux académiciens.

Le premier examen génère beaucoup de stress. Nous commençons par une épreuve d'histoire, ce qui me ravit, voilà une matière qui m'intéresse. Le sujet porte sur les Deux corps du Roi. Nous sommes appelés à disserter sur le corps visible et invisible de sa majesté. Je griffonne ma réponse passionnée par le thème.

Quand nous sortons, les commentaires vont bon train, chacun évoque ses connaissances. Je soupire en me disant que je suis hors concours face à cet étalage de savoir. Quelques jours plus tard, notre professeur nous annonce avoir corrigé les copies. Grand moment suspendu dans la classe, une seule personne a la moyenne.

« Vous êtes tous tombés dans le piège ! Ah c'est beau les connaissances ! Mais quand on n'a pas d'analyse, ça ne sert à rien ! » Le langage en prépa, c'est sévère. « Vous avez séparé le sujet au lieu de le croiser ! Il n'y a qu'une tête intelligente parmi vous ! » Je sens les

gouttes de sueur de mes collègues, la honte et l'humiliation. Je tremble dans mon coin. Je sais. Les mauvaises notes défilent. Le plafond atteint un 8/20. Les têtes sont déçues, amères, frustrées et marmonnent en comparant leur copie. Ma voisine me toise. Elle remarque que je n'ai pas ma copie.

« Céline ? »

Monsieur Mornay se lève.

« Mademoiselle Hervé-Bazin, je vous félicite. Même s'il y a des lacunes, votre analyse m'a étonné. Voilà un esprit de synthèse et une réflexion prometteuse... De toutes les façons, je savais que vous alliez réussir. »

Trente yeux noirs se tournent vers moi, je suis morte socialement. Je décide de décrocher et j'accepte un rôle au théâtre, je m'engage à Radio Ambroise Paré où j'anime une émission hebdomadaire et mes notes dégringolent.

En février, notre classe part en voyage à Venise. Mon professeur d'histoire m'interpelle dans mon wagon. Il sait que j'aime courir et me propose un jogging dans les rues de Venise. Evidemment je suis partante et évidemment, plusieurs veulent se joindre à nous. Monsieur Mornay s'amuse. « Tous des lèches bottes hein ? » Je me marre.

Il repasse en fin de journée. « Mademoiselle Hervé-Bazin, jeune femme intelligente, je vous invite à fumer un cigare avec moi. Une femme de votre caractère et votre valeur le mérite ». Mes yeux se lèvent. « Voyons, fumer est mauvais pour la santé » Monsieur Mornay se marre et un préparatoire signale son intérêt. Ils partent.

Le voyage est unique. Nous suivons des cours dans les églises, les musées, sur les places mythiques de la ville. Le matin, comme promis, nous courrons. Les marches me déstabilisent, je suis peu habituée au cassage de

rythme mais je tiens. Une après-midi, nous sommes laissées à notre propre curiosité et j'embarque deux amies dans les rues labyrinthiques de la ville. D'un côté, Sophie hyper inquiète et de l'autre, Eliette hyper confiante. Je navigue à nez et à l'instinct. Sophie qui suit la carte n'en croit pas ses yeux. « Tu es déjà venue avoue. – Jamais. C'est la première fois. » J'ignore à l'époque que je suis déjà venue grâce à la mémoire des vies antérieures. J'ai l'impression de reconnaître des rues, des stèles, des pierres... Je vois des visages sans réaliser qu'ils sont invisibles.

Quand nous rentrons, je reprends ma vie détachée de la prépa. Un dimanche, je rentre de Radio Ambroise Paré avec la voiture familiale. Je conduis tranquillement quand une femme me dépasse. Je sais qu'elle va trop vite. Une voix me dit de ralentir et j'obéis instinctivement. A cet instant, le véhicule réalise qu'il n'a pas le temps de freiner. La conductrice dévie et le pneu monte sur un séparateur. La voiture prend de

l'élan, s'envole, se renverse et son toit retombe sur le capot avant à quelques centimètres à peine du pare-brise de ma voiture. Je crie. Je suis persuadée que j'ai tué une personne.

Devant moi, la vitre éclate. Les pneus continuent de tourner dans le vide, l'habitacle se rétrécit et l'engin glisse depuis ma voiture sur le sol de la route. Ma voiture s'arrête et je sors comme une furie, je vais vivre une vie avec une mort sur ma conscience. Il y a un homme et je l'appelle au secours. Je m'allonge sur le sol et je vois la femme. Elle ferme ses yeux en grimaçant. Elle est en vie. Je remercie le ciel. Elle me demande de la détacher. « J'ai peur que votre tête tombe ». Je sors, le monsieur est à côté de moi. Il me dit d'attendre, un autre homme débarque. La femme s'impatiente. « Madame, vous allez vous rompre la nuque si je vous dégage comme ça ». Il a un accent du Sud.

A trois, nous arrivons à la détacher et la sortir. Les deux hommes l'assistent, un couple s'approche. « La police arrive ». Des sirènes retentissent. Les pompiers débarquent à leur tour. Le premier homme revient vers moi, je me suis assise dans ma voiture pour attendre les policiers. « Ça va ? » Je souris faiblement. « Tu devrais te faire nettoyer ». Il pointe mon bras, le verre m'a coupé et j'ai du sang séché qui coagule sur ma peau.

Un urgentiste me désinfecte pendant qu'un policier me prend mes papiers. J'ai eu mon permis deux mois plus tôt, je sais de quoi j'ai l'air. L'homme soupire. L'accent du Sud intervient. « Alors qu'on se le dise. L'actrice là, elle allait trop vite. A une seconde près, elle tuait Mademoiselle ». Le policier acquiesce, je laisse tomber une larme.

« Vous n'avez pas de chance, vous êtes jeune conductrice », explique le policier. « Et alors ? Ça n'a rien à voir ! » L'homme s'énerve. Il prend un papier et

note son numéro. « Là, je suis ton témoin. Ok ? Et non, elle a de la chance. Je vous le répète, la femme, elle a failli la tuer. – C’est moi qui aie cru que j’allais la tuer ». Ma larme tombe.

Le jeune nous quitte et va voir son chef. Les pompiers partent avec la conductrice vers l’hôpital. Le deuxième témoin arrive après avoir déposé. Le responsable de la police s’approche. « Ça va ? – Oui. – Vous voyez les traces sur le talus ? Ce sont des voitures qui vont trop vite, d’accord ? Vous n’y êtes pour rien ok ? »

Les deux témoins approuvent, mon sudiste me pose la main sur l’épaule. Je pleure à nouveau. « Vous pouvez rentrer chez vous ? – Il faut bien non ? » L’homme m’offre d’appeler un proche. J’appelle mon père qui me demande si je peux conduire, le policier répond qu’ils vont m’escorter. Ils sont obligés de me laisser au changement de département et je rentre en tremblant.

Deux jours après, mon père vient me chercher dans ma chambre. Il me dit qu'il doit faire des courses. Nous partons dans la voiture qui a résisté malgré son capot abîmé et un feu cassé. Je m'aperçois que mon père a fait en sorte qu'elle soit réparée. Il mime le moteur rugissant quand il la met en marche. Sans m'en apercevoir, il m'amène dans un parking vide. Je réalise que nous ne sommes pas au supermarché. Il me tend les clés.

« Tiens, c'est bizarre, je ne sais plus conduire moi. – Papa... - Ma chérie, quand on marche on tombe... Et on se relève. Conduire c'est pareil. Si tu ne conduis pas maintenant, tu ne conduiras plus jamais de ta vie. Et une femme comme toi, doit savoir conduire ». Cela fait partie des moments où... mon père, ce héros.

La fin de prépa se traîne. J'obtiens mon équivalence pour la faculté. Mes parents sont fous d'inquiétude. Ils décrètent que je dois assumer mon choix et payer 1/3

du budget de mes études. Je commence les petits boulots. Je dois réussir. Pour le dîner de fin d'année, c'est encore notre professeur d'histoire qui s'illustre. Il nous invite dans sa maison particulière dotée d'un magnifique jardin. Je m'éloigne, solitaire devant l'éternel pour profiter de la vue. Il vient avec une boîte à cigare.

- Monsieur Mornay, voyons ! Je vous ai dit que je ne voulais pas fumer. C'est mauvais pour la santé !
- Céline, le cigare ne se fume pas, il se savoure.
- S'il vous plait.
- Mademoiselle Hervé-Bazin, vous êtes une femme de caractère, et une femme qui a de caractère l'affirme avec un cigare. Il ouvre sa boîte. J'ai préparé une sélection pour vous. »

Ainsi se terminent mes années inconscientes, avec la saveur d'un cigare cubain et la fumée d'une croyance forte, « ne jamais vouloir être aimée ». Mes premières bouffées scellent un serment et une malédiction, une femme de caractère doit rester célibataire... Elle ne peut

pas être aimée avec sa liberté, son indépendance, son insatiable envie de caractériser le monde. Ainsi commence et se termine un cycle et une série de vies.

Ce que ce voyage inconscient m'a appris, c'est l'importance des mémoires. En spiritualité, nous parlons « d'engrammage » ou « encodage ». Le milieu dans lequel nous grandissons, les premières expériences que nous vivons participent à une structure et dans mon cas, à des croyances limitantes.

PARTIE 2 : VOYAGE EN DÉCANTATION

MES PREMIÈRES VRAIES VACANCES...

France Gall chante ces sensations excitées de partir pour la première fois sans ses parents, en vacances. Ma première fois se passe en Martinique grâce à une amie qui me propose de l'accompagner rendre visite à son oncle Martial. Militaire titré muté à Fort-de-France, il habite une résidence au milieu des cannes à sucre et à proximité d'une distillerie de rhum. La maison est grande, blanche et élégante. Les gecko cohabitent avec les araignées et une faune tropicale plutôt avenante. L'atmosphère est douce et bienveillante. Grâce à tonton Martial, nous bénéficions d'une voiture et partons à la découverte de l'île.

Le désir de l'aventure s'éveille. Mon amie Alice veut arpenter les plages et les baies, je veux expérimenter la randonnée. Nous mélangeons les expériences et une randonnée au plus près de la nature, hélas en plein soleil. La chaleur, la marche et l'effort physique rebutent ma copine, elle préférerait se détendre avec le sable et

l'eau turquoise. Je pousse en proposant la découverte d'un chemin au creux d'une vallée et la promesse d'une cascade et d'arbres protégeant l'ombre de cette exploration. L'argument fait mouche, elle accepte du bout des lèvres, affichant une mine résignée et curieuse. Elle semble heureuse de se lancer hors des sentiers battus. L'aventurière en elle est tentée.

La route s'avère contrariée. Nous galérons. Les difficultés pour trouver la bonne route s'accumulent : des travaux, une déviation, des panneaux contradictoires, un tronc sur la route, de l'eau qui coule abondamment sur le béton en pente vers un ravin dangereux... Alice garde son inquiétude pour elle, son expression traduit ses reproches silencieux. Elle se retient de dire, je suis la seule dotée d'un permis de conduire et je détiens un pouvoir de décision sur nos déplacements. J'avoue être proche de la capitulation quand un rayon de soleil magnifique traverse la végétation. Je ralentis et découvre la route cachée.

J'emprunte avec certitude le chemin peu goudronné pour arriver à un parking. Là, une voiture garée et un panneau signalent que nous sommes bien au point de départ de la randonnée secrète. Je souris. J'entends l'eau qui m'appelle.

Alice soupire soulagée d'avoir trouvé, mais inquiète d'emprunter un chemin esseulé. Je prends le bâton de l'instinct et pénètre sans hésiter dans un sentier. Alice s'étonne de mon assurance et se plaint de ma vivacité. Elle constate que j'avance vite. Mon pas me presse, c'est un appel irrésistible qui me fait avancer, Alice ou pas Alice.

Rapidement, plusieurs mètres nous séparent et je déboule sur une rivière couverte de lumière. Un homme est présent, occupé à des ablutions. Il lève la tête et me regarde avec bienveillance. J'ai l'impression qu'il m'attendait. Nous échangeons quelques mots sur la cascade et d'un sourire, il m'invite à le suivre. Alice qui

arrive à cet instant, dévoile tous les scénarios du pire d'une expression sur son visage. L'homme tente de la rassurer, elle m'adresse un regard désespéré. J'ai confiance, je le suis.

Nous progressons dans ce qui ressemble à une jungle et à une légende luxuriante racontée par la végétation. Au cœur de l'inconnu, je vis la découverte ultime et grisante de l'exploration inconnue. Je ressens de plus en plus une force qui brûle dans mon cœur. Des oiseaux passent et chantent. Les fourrés s'agitent avec la couleur des fleurs. La lumière est délicieuse. La rivière révèle ses dédales et une destination unique.

Tout semble suspendu quand nous arrivons face à la magnifique coulée d'eau. L'homme a une expression de grâce sur son visage. Je sais qu'il parle à l'eau, que son corps épouse l'instant, que l'endroit l'attendait lui aussi. Il semble entamer une discussion silencieuse avec la nature. Après quelques secondes de

communion, il se tourne vers nous. Il nous propose d'aller dans le dernier bassin encastré dans des gorges magnifiques. Alice refuse, je passe devant l'homme sans attendre.

Sans hésiter, je trouve les cavités qui permettent de rebondir d'une pierre à une autre et d'accéder au bassin. J'attends mon comparse qui sourit, il est impressionné par ma dextérité et mon aisance. Il déclare qu'il a l'impression que « j'ai fait ça toute ma vie. » Il passe devant moi m'annonçant qu'il veut m'ouvrir la voie si je l'autorise. Sans attendre, il monte une marche cachée et se retourne avec une expression joyeuse.

Je prends la main que l'homme me tend et j'atteins la paroi éclairée où l'eau dégouline avec beauté, force et simplicité. Il s'assoit, je l'imité. Et là, une lumière se pose sur son visage. Il ferme les yeux. Son expression est pure communion. Il est tout entier à sa cascade. Je

vibre avec lui et je l'envie. Jamais je n'ai vu un être autant connecté à un lieu. En le voyant, je sais. Je comprends. Il y a des endroits qui vous habitent corps et âme. Cet homme, dont je ne connais pas le prénom, a marqué mon premier pas de médium.

Avec lui, j'ai appris l'essentiel de se connecter et d'être relié à sa maison. Pour lui, cette essence est sa cascade. Aujourd'hui, avec le temps, mon lieu est l'endroit où l'océan et le ciel se confondent comme des miroirs. Ce site se trouve là où j'ai grandi. Il est un entre-deux magique et magnifique des eaux et de la lumière. Ce lieu est mon pèlerinage, j'y recharge mes batteries. C'est mon temple où je prononce mes prières et j'échange avec l'univers. Cet espace est toujours en moi. Il vit avec mon sang, mon esprit et mon âme. Ce temps infini est la maison essentielle qui rend tous les voyages possibles.

LE SORCIER QUI VOLE

Peu après la Martinique, je continue le voyage rebelle de l'aventurière en quête de pays. Je candidate à la Guilde européenne du Raid, une organisation catholique qui envoie les jeunes en mission dans différents pays pour différents types de séjour. Ayant vécu au Maroc, il est estimé que je peux prétendre à des destinations moins confortables. J'insiste pour l'Afrique. Je veux le voyage brut, dur, sauvage, celui qui va tester mon âme d'exploratrice. Je reçois le Bénin comme réponse à ma demande.

Quand j'annonce à ma mère, elle y voit une nouvelle facétie de ma part. Evidemment, son inquiétude transpire et son besoin de contrôle est rudement mis à l'épreuve. Convaincue, je pars avec Laurence et Blaise que je ne connais pas encore, pour enseigner le français pendant un mois dans un bidonville de Cotonou.

L'arrivée est une douche froide voire glaciale. Nos hôtes ont prévu de nous loger dans une chambre extérieure située dans la cour de la maison près de l'entrée. C'est luxe que nous ne réalisons pas, la famille ayant dû se serrer dans les deux pièces de la maison principale. A l'intérieur, un grand lit et un petit lit. Laurence et Blaise s'accordent pour dormir ensemble, ils se connaissent depuis l'enfance. Je me tourne vers le lit, un matelas en mousse rempli de mites sur un sommier cassé. J'argue que je préfère dormir sur la table avec une natte que de me retrouver avec des bestioles et des lattes dans le dos.

La première nuit est une quête initiatique. Je tente de m'endormir sur le bois et sans moustiquaire. Le lendemain, Donatien, le père de famille, me trouve un autre matelas et fait réparer le lit. Je dis souvent que cette nuit est probablement la pire de ma vie. Elle a été difficile pour la dureté du couchage, l'épreuve de la conviction et l'absence de sommeil.

Rétrospectivement, elle a été une nuit parmi tant d'autres nuits où une lutte perturbe la vérité en soi.

Le jour suivant continue d'apporter son lot de surprises et de bienveillance. Laurence et Blaise qui sont déjà malades, restent alités. Je pars seule à l'école pour remplir ma mission d'enseignement. Je suis attendue et dès mon entrée, les enfants se mettent à chanter.

C'est un chœur qui se répond. Les voix me transportent et j'ai les larmes aux yeux tant les enfants sont heureux de ma présence. La salle est sombre, je ne distingue que leurs sourires et leurs yeux pétillants. Un instant, j'ai l'impression de vivre une scène de *Les Dieux sont tombés sur la tête* et je me relie à l'inconscient de la maitresse blanche qui vient donner des cours à des enfants noirs. C'est la réalité et elle est tendre.

Pour ma première matinée de classe, je me retrouve à faire l'appel et je vis le délice des prénoms. Je peux

compter sur la présence de Rosemonde, Fêtenat, Eurydice... Des jumeaux Jean-Jacques et Jean-Chirac. Cet acte de nommer me permet de découvrir les histoires des enfants qui sont présents. Je suis face à la chaleur de la pauvreté et de l'innocence. Les jours passent et ne se ressemblent pas. Chaque jour délivre son lot de vérité sur la misère joyeuse, l'humanité simple et la rudesse des conditions de vie.

Chaque jour, une femme passe avec une casserole accrochée à son dos. Elle vend une mixture verdâtre, nous nous y refusons. A chaque fois, elle me regarde avec noblesse. Le dernier jour, je finirai par accepter de goûter son breuvage qui s'est avéré délicieux. J'ignore de quoi il était fait mais j'en garde un souvenir ému. A la fois pour son goût et pour cette femme qui, en me tendant ma première gamelle, me souffle combien elle est honorée de me servir. Son regard est pur, ses mots justes et simples. Elle qui parlait peu en notre présence, transperce une pudeur en moi qui me fait encore

trembler. Je m'excuse sincèrement, j'ai évité sa potion pour garder la forme et la santé. Le goût de cette préparation reste encore dans la mémoire de mon palais. D'un mouvement de tête, elle s'incline et me laisse une cuillère en cadeau.

Chaque jour passe et enseigne une lutte. Pendant ce séjour, rester en bonne santé est une épreuve pour le groupe. Laurence et Blaise passent leur première semaine au lit, malades et cadavériques. Joséphine et Arnaud nous rejoignent une semaine après notre arrivées, tombent malades à leur tour. Arnaud après avoir mélangé trop d'alcool au cocktail du 14 juillet de l'ambassade de France, Joséphine déclenche une crise de paludisme au cours d'un week-end passé dans la campagne, à 8 heures en voiture de Cotonou.

Nous rentrons à la hâte dans un taxi collectif plus préoccupé par ses tomates et ses salutations que la fièvre impressionnante de notre comparse. A l'arrivée,

tout le monde est malade, épuisé et nous déboulons à l'hôpital où je me retrouve à nouveau seule à gérer la situation avec une résilience innée que je me découvre.

Les jours passent et se ressemblent. Toujours le même riz avec la viande épicée pour éviter les maladies. La proximité du paludisme et de la dengue provoque son lot d'absences. Un matin, un enfant m'apprend qu'un élève est mort d'une crise de paludisme pendant la nuit. Sa mine est tellement naturelle que je comprends la normalité dans la fatalité de sa voix. J'essaie de trouver des éclairs de vie dans ce monde brutal.

Le jus naturel de mangue vient retourner mes sens, j'ai l'impression de boire un élixir de vie. Une marche à la plage qui estomaque les enfants me revigore. Le long du sable blanc, je suis la seule à me baigner. Sur le rivage, les comparses béninois me regardent avec torpeur. C'est la première fois qu'ils voient la mer située à moins d'un kilomètre de chez eux. Le courant, le bruit, l'écume

des vagues les impressionnent. A la sortie, Rosemarie remercie Dieu de m'avoir épargné des démons qu'ils y avaient dans l'eau. Une vérité tombe et m'enseigne une perception de ce monde marin que j'aime tant.

Les jours passent et le sacré s'immisce. Un matin, nous sommes à table quand un des fils se lève. Un scarabée volant s'invite au milieu du repas. Tout le monde s'affole et quitte son siège... sauf moi qui reste indifférente. Le jeune homme crie « Sorcier ! Sorcier ! Céline, c'est un sorcier. » Je lève la tête et souris à la bête qui s'éloigne.

Les trois jeunes de la famille s'assoient en écarquillant les yeux. Laurence et Blaise éclatent de rire. Je hausse les épaules. Ce type de croyance m'indiffère. Aubin, qui se destine à devenir prêtre, nous récite un verset de la Bible, ce qui me fait méditer sur le mélange de foi. La magie noire revient nous titiller au marché où nous trouvons quelques souvenirs pour nos familles. Plusieurs vendeurs tentent de me vendre des

reproductions de divinités protectrices locales avec des croix catholiques. Une autre vision du monde.

Quand je me fais voler mon argent, je trouve immédiatement le coupable que je confronte. Le pauvre est drogué et a probablement brûlé mes euros pour se tourner la tête avec une poudre chimique. Il m'explique que je suis une blanche, que je dois réparer ma dette à l'égard des noirs car mes ancêtres sont responsables de l'esclavage. Quand je réponds que je ne vois pas le rapport entre les crimes de ma race et le vol de mon argent, il lève sa main avec grandiloquence, les yeux émus par la drogue.

« Voyons, Céline, les Dieux sont avec toi. » Il m'affirme que je récupérerai vite cet argent car tout le monde le dit, j'ai une « force en moi ». Je balaie la conversation plus affectée par la perte de mes économies durement gagnées que ce type de déclarations censé apaiser voire amadouer ma colère. Et pourtant, avec le temps, ces

moments, ces regards, ces mots chuchotés ont bel et bien, forgé et réveillé ma force.

PARIS – NEW YORK

New York, New York... New York, quoi ! Le Rêve ultime. L'imaginaire. Les skycrapers. Les Etats-Unis ont exercé leur force d'attraction sur mon imaginaire dès ma plus tendre enfance.

Comme tous les gamins du monde (et cette phrase fait un peu mal), j'ai regardé Disney. J'ai adoré Zorro, Donald, Dingo et les premiers dessins animés Disney. Ma grand-mère nous proposait de temps en temps, des hotdog au Dairy Queen. Elle avait toujours cette voix et des étoiles dans les yeux comme si elle s'autorisait une gourmandise interdite qu'il fallait manger en cachette. Les hotdogs, les burgers, les glaces c'étaient l'Amérique.

Et l'Amérique, c'était le rêve de mon grand-père. Papi Elio espérait un jour, dépasser l'Atlantique et voir New York. Décédé prématurément, nous avons grandi avec mon cousin et mes cousines, baignés dans son *American dream* inaccompli.

Après ma rencontre avec les Masha, le rêve américain est encore plus prégnant. Déjà, je cherche l'excellence et les universités américaines signifient à mes yeux l'excellence, bien plus que celles française. Très pragmatique, je sais que des études américaines assurent la réussite professionnelle. Avec une année d'études aux USA, j'ai une chance d'entrer au CELSA devenu mon graal. Je prends la tangente des études aux USA dès mon arrivée sur le campus de Nanterre pour ma deuxième année de DEUG d'Histoire.

Je vis le parcours du combattant administratif bien imagé par le film, *L'Auberge espagnole*. J'occupe des jobs d'étudiants pour payer ma part du coût de ce

projet. Je bosse dans les gares pour distribuer des prospectus au lever du matin, je suis vendeuse à mi-temps pour une boutique de lingerie, et enfin, j'atteins le summum en décrochant un contrat d'hôtesse au sol pour la compagnie Air France. A 20 ans, je suis considérée comme trop jeune pour voguer dans les airs et je suis affectée au Terminal C. Chance ultime, j'enregistre les vols pour ma destination fétiche, New York JFK.

Autre fait improbable, je suis prolongée trois semaines supplémentaires quand l'attentat du 11 septembre 2001 fait basculer le monde entier. Quand les avions percutent les tours jumelles de Manhattan, je suis off. Planquée derrière mon bureau, je me détends avec de la peinture sur porcelaine quand ma mère appelle sur le téléphone fixe de la maison. Je dois écouter les informations. Je branche la radio, nous vivons sans télévision. Tout mon corps tremble. Je ressens les corps qui tombent et j'entends les cris dans la cabine. Je suis

bouleversée. Ma sœur arrive. Une amie nous propose de venir chez elle pour voir le journal télévisé de 20h. Quand je vois les images, je suis abasourdie par leur manque d'émotions. Cela ressemble à un film. Vivre l'événement à la radio a été bien plus fort que la réalité filmée par une caméra. Je me demande comment va se dérouler ma journée de travail à l'aéroport.

Le lendemain, je suis affectée à l'accueil des éventuels passagers présents. Tout est vide et silencieux. J'erre dans le hall pour informer les rares voyageurs qui espèrent embarquer malgré la fermeture du ciel américain. Je suis sollicitée par les journalistes qui souhaitent capturer mon visage de poupée et mon innocence contrastant avec la tragédie. Je dois refuser à plusieurs reprises au point d'être changée d'affectation par mon responsable qui observe combien les caméras tentent de capturer mon image. Deux jours après, je suis derrière le comptoir à enregistrer des centaines de passagers impatients de rentrer chez

eux... Evidemment, les caméras saisissent les images, mes proches me voient au JT avec excitation. Cette exposition me met mal à l'aise. Cette visibilité dans la détresse et sous pression, est perturbante. Moi qui étudie les médias, je constate leur manque de tact au nom de l'information.

Quand je quitte Air France pour mon rêve américain, je reçois de nombreuses lettres de recommandation et une réduction pour payer mon vol. Je booke mon billet et après deux ans de persévérance, je gagne mon ticket pour l'Université du Connecticut où je pars effectuer ma maîtrise de Sciences de l'Information et Communication, l'équivalence de première année de Master aujourd'hui. Je me souviens du goût de la victoire mêlé à celui de la peur d'un rêve qui se réalise. Déjà, je me demande ce qu'il se passe après avoir réalisé un objectif.

Après mon vol, j'arrive à Port Authority avec l'excitation

de la ville et la chanson de Sting trotte dans ma tête... « I'm an alien. I'm an English man in New York »⁸. Les notes ne quittent pas ma radio interne et je parcours une trentaine de blocs à pied, les yeux dans les grands buildings qui touchent le ciel et l'infini. Ils concrétisent l'horizon inconnu de mon envol... Dans ma poche, je suis accompagnée par mes quelques dollars. Il me reste quelques billets à peine, j'ai calculé mes dépenses au jour près.

Le lendemain, j'arrive sur le campus de UCONN, encore vide. En tant qu'étrangère, je suis invitée à me présenter plus tôt pour effectuer les formalités administratives. Très docile, je débarque dès le premier jour de la

⁸ Je suis un étranger. Je suis un homme anglais à New York. Chanson de Sting.

convocation. Quand je pose mes valises après avoir exploré le labyrinthe du campus, je m'aperçois que je suis seule. Personne ne vit dans mon « dors » (dortoir en anglais). Je passe la première nuit seule, sans nourriture et face aux responsabilités de mon choix... Moi qui pensais bêtement qu'un comité d'accueil me prendrait en charge. Je m'attendais un accès immédiat à la cantine, tout est encore fermé pour plusieurs jours. Autre détail de jeunesse, je n'ai prévu ni oreiller, ni drap.

Dans ce lieu fantasmagorique, je trouve une cabine téléphonique et j'appelle mes parents divorcés avec mes dernières pièces pour leur dire que je suis bien arrivée et que je vais bien. Mon mensonge me coûte cher et de retour dans ma chambre vide, je m'effondre de fatigue, en pleurs et affamée par cette douche froide. Je suis trop fière pour admettre que j'ai raté mon arrivée. Le rêve a un coût, celui de la prévoyance et de la naïveté.

Les jours suivants améliorent progressivement et miraculeusement ma situation. Le lendemain, le responsable de mon étage débarque et découvre ma présence. Il est médusé, personne n'arrive quatre jours avant l'ouverture du campus. Il a l'impression qu'un fantôme habite le couloir quand j'apparais. Il comprend ma solitude et m'invite à déjeuner.

En échangeant avec lui, je réalise que j'ai déjà plus voyagé que lui aux Etats-Unis, son pays grâce aux Mashas. Je lui explique mon intention d'étudier Franck Capra et le film *M. Smith au Sénat* après ma visite au Sénat américain. Je raconte que ce jour-là, Teddy Kennedy s'agitait pour la cause climatique. Je m'arrête en voyant qu'il est gêné, il m'avoue qu'il connaît moins la constitution américaine que moi.

Jeune de Hartford, il est toujours resté dans son Etat. Une fois, il a voyagé au Massachusetts pour visiter Boston pourtant à moins de deux heures du

Connecticut. Grâce à lui, j'apprends que le centre international ouvre le lendemain et je file dans ma chambre, honteuse et déboussolée. Je passe une nouvelle soirée sans manger seule sur mon matelas sans drap et sans coussin. J'ai un tissu africain béninois et une serviette pour couverture. Mon lit me paraît plus misérable que ma table en bois de Cotonou qui m'a fait passer une nuit difficile.

Dès le lendemain, j'arrive dans le centre où la femme à l'accueil est effarée par mon apparence. Elle m'assoit avec une expression compatissante et me donne du lait et des cookies en m'appelant « Hun » avec ce regard désespéré sur son visage.

Une vingtaine de minutes plus tard, je suis reçue et la responsable m'explique que je dois attendre le jour de l'ouverture officielle du campus, deux jours plus tard, pour obtenir ma carte d'étudiante. Ma raison s'arrête. Je n'ai qu'une pensée : deux jours sans manger. Mon esprit

est obsédé par la faim et j'ai envie de pleurer comme une gamine. Je retiens ma tristesse et la quitte en avalant ma fierté.

A la sortie du bureau, j'ai un flash. Je suis assise sans comprendre. Et avec automatisme, je reprends un gâteau avec un thé offert par ma protectrice qui insiste. Je dois manger avant de partir. Elle comprend bien que je suis sonnée, KO, abasourdie par cette arrivée que je ne comprends pas. Au moment où je pars, Florence débarque. Je vis une apparition, la jeune femme est auréolée de lumière. Mon corps se relâche, c'est comme un sauvetage en mer. Je souris immédiatement à celle que j'ai rencontrée au cours d'une soirée programmée quelques semaines avant notre départ pour UCONN.

Florence fait partie des rencontres coup de foudre de ma vie. Je l'ai vue et j'ai su. Nous nous sommes reconnues. Nous avons parlé pendant toute la soirée et

nous sommes promis de nous retrouver à UCONN. J'ai toujours la même sensation encore aujourd'hui quand je la serre dans mes bras. Elle a le goût des personnes maison, celles détendent mon corps et me font l'habiter à nouveau. En langage énergétique, nous sommes deux vieillesâmes sœurs amies et solidaires depuis plusieurs incarnations. A cet instant très précis, elle a la figure du messie.

Ce matin-là, Florence sait. Elle me regarde, elle devine que je suis sonnée par l'absence d'accueil... Elle aussi, a connu la dureté. Contrairement à moi, elle a eu la chance de croiser Valentine dès son premier jour car elles sont inscrites dans la même fac. Elles se sont accordées pour arriver le même jour et Florence a retrouvé Valentine après quelques heures d'errance dans son *dorm* vide. Elle m'annonce que Valentine a une botte secrète, elle est venue avec ses parents.

L'annonce nourrit déjà mon estomac plaintif. Quand Valentine apparaît, elle a un visage d'ange et une aura de sauveur.

Quelques minutes plus tard, je rencontre les parents de Valentine. Ils sourient en mode, « opération sauvetage, acte 2 ». Sans attendre, ils m'emmènent au Walmart et m'achètent le nécessaire... Enfin, bien plus que le nécessaire, ils m'offrent le package de luxe. J'obtiens la couette, l'oreiller, les draps, la housse de couette, du shampoing pour 3 mois, du savon, du dentifrice, des stylos, des cahiers.

Après avoir arrangé ma chambre à coucher, ils m'emmènent acheter de la pâte à fixe, des ciseaux, des cartons de couleurs et m'incitent à décorer cette pièce qui paraît bien triste à leurs yeux. Après mon installation, j'ai le droit à un service complet.

Nous allons au Steak house pour déjeuner et je mange ma viande avec un instinct de survie que je ne me connaissais pas. Moi qui reviens d'un mois au Bénin où nous avons mal mangé, cette abondance est une bénédiction.

L'OLIVE SABLE PARLE AU COEUR

Après les Etats-Unis, Laurence et Blaise me proposent de récidiver l'expérience d'une mission d'enseignement du français à l'étranger. Mais cette fois-ci, soyons clairs, vers une destination plus douce, les deux ont trop souffert de l'insalubrité béninoise. Laurence rêve du Liban et je me sens appelée par ce pays arabe, mythique et mystique à mes yeux.

J'ai toujours rêvé d'aller à Damas et un week-end est prévu dans cette ville magnifique. J'ai toujours voulu y séjourner pour apprendre l'arabe, langue merveilleuse qui pourrait m'aider à mieux comprendre la vie marocaine, les mots en médina mais aussi, le Coran.

C'est après l'expérience des Yankees que je pars dans une autre partie du monde, celle qui vit une réalité géopolitique complètement différente, voire opposée à celle de ma vie de campus.

Le Liban. Une émotion reste de notre première rencontre, elle s'appelle la vallée de la Bekaa. Après notre arrivée, nous prenons la route pour Hermel, ville du Nord du Liban située à quelques kilomètres de la frontière avec la Syrie. Quand nous quittons Beyrouth, j'ai cette sensation d'un virage qui dévoile une plaine. Un vent mystique. Une couleur olive est nuancée par le sable ocre. La lumière est douce et franche. Une sensation d'infinie s'offre généreuse. Le ciel plane avec suavité. Mes yeux opèrent une reconnexion. La musique du mini bus joue une voix suspendue. L'équation est alchimique et mystique. J'ai l'impression de connaître cet endroit. Je suis immédiatement apaisée à sa vue. Quelque chose de grave et se libère dans mon cœur. Je suis au Liban.

La route continue, les kilomètres aussi. Nous voilà bientôt et déjà accueillis par nos hôtes qui ont mis une maison entière à notre disposition. Il faut dire que nous sommes dix volontaires à venir animer un mois de mission en français dans l'école d'Hermel. Nous buvons déjà du thé, recevons des gâteaux à la rose et des mezzés pour notre dîner. L'accueil est généreux, respectueux et chaleureux.

Le lendemain, nous sommes invités à rencontrer le directeur de l'école. Nous échangeons avec lui autour d'un café fort et de gâteaux sucrés quand un homme entre. Le directeur se lève et nous aussi. C'est un homme important. C'est le chef du Hezbollah de Hermel. Grâce à lui, l'organisation a rénové l'hôpital. L'homme nous sourit et nous apporte de nouveaux gâteaux à la rose.

De retour à la maison, les discussions sont perplexes. Le Hezbollah, c'est le bras armé des terroristes arabes. De mon côté, je pense à l'Amérique et à sa politique discriminatoire, son axe du mal et sa guerre d'idéologie. Je n'ai pas envie d'avoir un avis sur la question, je me tiendrai aux consignes du directeur, parler d'Israël est déconseillé à Hermel. Quant aux Américains, ils sont des amis et des ennemis. J'apprends que tout bon Libanais sait garder l'équilibre et la neutralité suffisante dans un pays où la diaspora est importante. Chacun sait l'amertume de la guerre dans ce pays vivant au cœur d'une géopolitique quotidienne délicate.

Les cours commencent et nous nous lançons dans la création d'une pièce de théâtre autour d'Aladin. Le dessin animé de Disney et ses chansons deviennent notre quotidien ainsi que le café noir et les gâteaux à la rose. Le weekend, nous visitons les trésors du pays aux hêtres millénaires. Blaise étant un musicien et danseur passionné, nous chantons « Je suis ton meilleur ami »

sur les ruines de Baalbek ; nous dansons sur « les nuits d'Arabie » dans l'amphithéâtre de Palmyre ; nous improvisons des paroles d'un refrain au *Disney spirit* à Byblos ; et nous répétons ce « rêve bleu » avec Marwane et Rima, deux enfants de dix ans qui sont gênés de jouer la déclaration amoureuse d'Aladin et Jasmine.

Le rêve de Damas lui, se trouve remis à plus tard. Le frère de mon amie d'enfance se marie. A l'époque, le choix était évident. Quand je reporte la découverte de Damas, je ne me doute pas des basculements à venir. Cela ne s'est jamais fait, je n'ai jamais vu Damas. J'ai été bousculée par mes études, mes premiers emplois et la situation de la région. Si je regrette aujourd'hui, c'est que cette amie a disparu du jour au lendemain sans explication et j'en garde une blessure vive de trahison. Quand je pense à ce bastion historique, je me dis que j'aurais mieux fait d'aller à Damas. Ce regret, j'ai appris à le rationaliser. J'ai pris ma décision en restant fidèle à mes valeurs. L'amitié est sacrée à mes yeux, c'était le

bon choix. Depuis j'ai appris que certaines fenêtres ne s'ouvrent qu'une fois, cette opportunité était celle d'une vie. C'est ainsi. Je ne verrai jamais Damas mais j'ai déjà vu Damas. Et surtout, j'aurais vu le Liban. Je ne sais pas encore que ce pays est dans ma peau et que je vais y retourner à plusieurs reprises.

LES QUATRE MOUSQUETAIRES

Après les USA et le Liban, me voilà embarquée à bord d'un nouveau rêve, le CELSA. Je suis acceptée dans le temple de la communication et de l'excellence. Mes parents, en froid depuis le divorce, s'appellent pour partager cet accomplissement. J'ai récolté le fruit de mes efforts, j'intègre une grande école grâce au sésame américain et un projet de mémoire portant sur l'expérience des *French fries* renommées *Freedom fries*⁹ et le sentiment anti-français né avec la guerre en

⁹ *French fries* signifie frite en américain. Après le discours de De Villepin, les *French fries* sont rebaptisées *Freedom fries*.

Iraq.

Dès la rentrée, je repère les groupes de notre promotion. Il y a ceux qui ont fait le parcours Licence du CELSA et qui respirent la sélection. Il y a ceux qui sont entrés en Master et qui s'invitent dans la concurrence.

Et il y a les étrangers, venus comme des passagers de l'espace français avec leur projet de mémoire relié à leur pays. Je m'inclus dans ce groupe, mi-américaine ayant conscience de la difficulté à faire ses études dans un nouveau pays, mi-marocaine fière de ses racines et surtout, anti-française. Je suis pourtant un membre de cette élite. Ce rejet de mon sang, mon nom et mon image m'offre le cadeau de me faire des amies exceptionnelles, Ana d'Argentine et Renate du Brésil.

Ana étant mariée, se joint à notre groupe, Pablo et nous devenons les quatre mousquetaires. Avec eux, j'apprends à découvrir mon propre pays et la capitale parisienne. Nous explorons les châteaux, thème récurrent et fil conducteur de nos escapades. Avec la complicité de ma sœur, nous leur faisons découvrir le château de Versailles que nous connaissons bien. Puis viennent le Château de Fontainebleau, Vaux-le-Vicomte, le Louvre... Le Château de la Belle au bois dormant pour le retour en enfance obtenu grâce à Disney. Nous irons aussi par souci d'équité et de patriotisme au parc Astérix pour découvrir la chaumière gauloise, déclinaison du château où règne tout autant, une émotion de culture.

Les « quatre amigos del Sur » m'enseignent la simplicité de l'amour, de l'amitié et des événements. Avec eux, j'apprends à apaiser cette quête intérieure qui me harcèle. Je découvre un nouveau voyage, celui du temps

qui côtoie l'envie de découvrir et de profiter de l'instant présent formant l'escapade véritable... Nous voyageons au rythme des cafés où des heures filent avec les discussions animées ; les restaurants où il fait bon découvrir un plat ; les visites de lieux en quête des sens et des souvenirs ; et les marches urbaines, silencieuses, sur le pavé bruyant des villes où s'invitent la méditation et la poésie du voyage.

L'amitié s'installe avec le temps et quand nous terminons le CELSA, nos chemins se séparent. Je pars à Nice, Renate va à Bonn et les Argentins restent à Paris. Le voyage continue. Nous poussons nos explorations à Istanbul où nous célébrons le nouvel an. L'année suivante, c'est au tour du Maroc de nous réunir avec la complicité de Laurence et Blaise qui se joignent à l'aventure du désert. Nous y célébrons la nouvelle année au son des Gnawa et des mystères du sable. Un an et demi après, c'est au tour de Bruxelles où je travaille, de nous réunir.

Le temps de l'amitié m'accorde une nouvelle chance extraordinaire. Après l'Europe, nous passons l'océan Atlantique pour parcourir le Brésil de Renate et l'Argentine d'Ana et Pablo. Les aventures ont cet ingrédient de naturel, de fluidité et de cadeau.

Je découvre l'immensité du Brésil avec le pass Tam qui nous amène à Iguazu, Belém, Rio, Salvador de Bahia, Ouro Preto et Sao Paulo d'où Renate est originaire. En Argentine, c'est au tour de Bariloche, la Patagonie, Buenos Aires, Cordoba, Mendoza... Et toujours une même leçon, c'est la vie ensemble qui compte, les lieux sont les paysages du voyage véritable.

Avec mes mousquetaires de cœur, je découvre la dulce de leche, les asados, les feijoadas, les alfajores... J'apprends des mots de portugais et j'approfondis mon espagnol. J'écoute les parcours de vie de leurs frères, leurs sœurs, leurs parents, leurs grands-parents. J'arpente l'histoire, les aléas des régimes politiques,

l'impact sur l'économie et leur quotidien. Avec eux, je ressens un autre rapport à l'identité et une autre manière de vivre son passage sur Terre. Je touche et j'expérimente ce voyage essentiel que nous offre l'autre à travers qui il est et en miroir, celle que je choisis d'être.

WHITE RUSSIAN

Avec le CELSA vient un nouveau miracle. Dès mon entrée dans la digne institution, je fais les démarches pour retourner aux Etats-Unis. Je suis addict aux USA et je veux éviter la vie à la maison. Mon beau-père (il le devient officiellement en 2009) est un homme très gentil, calme et discret. Il se fonde dans notre vie où il prend ses marques et apprend à nous connaître. J'apprends à connaître cet homme secret sans m'en apercevoir, je suis davantage préoccupée par mes études, mes revenus, mon avenir.

A la différence du programme d'échange de l'université de Nanterre, le programme avec les grandes écoles

universitaires nécessite un seul dossier. C'est très sélectif car nous sommes en compétition avec les meilleures grandes écoles françaises et il n'y a que trois places par an. La responsable me rassure. Il est rare que le CELSA ait des candidats, j'ai d'autant plus de chances que j'ai déjà étudié aux Etats-Unis et que mes notes sont en or. Sans surprise à ses yeux, je suis retenue... Je dois attendre quelques semaines pour savoir quelle université est partenaire cette année. Elle évoque une université au Texas ou peut-être à Chicago.

Quand elle revient vers moi, elle a un large sourire. « Je savais que vous seriez bien classée. – Ah bon ? – Vous allez à Cornell, Ivy League. Le CELSA peut être fier de vous ! » Elle me tend mon dossier. J'ai obtenu une bourse de 4000 dollars et une invitation à rester trois mois d'été sur le campus.

Quand j'arrive à l'Ambassade américaine pour l'obtention de mon visa, j'ai le souvenir de la queue de

deux heures pour accéder à UCONN. Je montre mon formulaire au gardien qui m'introduit dans un couloir spécial. Je passe devant tout le monde et accède directement aux bureaux. On me fait passer une porte qui mène à une salle d'attente. Ambiance tranchée avec la première. Il a le portrait du Président, des fleurs, une table basse avec des magazines, une machine à café. L'hôtesse d'accueil me propose une boisson et des gâteaux. J'ai à peine le temps de répondre qu'un agent fédéral sort de son bureau. Il s'avance. « Sorry to have kept you waiting. Thank you for coming to the USA »¹⁰. Je nage en plein délire et pourtant, c'est la réalité.

¹⁰ Je suis désolé de vous avoir fait attendre. Je vous remercie de venir aux Etats-Unis.

Arrivée à Cornell, l'expérience se répète. Je suis attendue par un responsable des relations internationales. Il a veillé à ce que mes colocataires préparent ma chambre et me donne la clé de leur maison. J'ai le droit à un dossier qui informe sur Kevin et Lin, un couple chinois qui habite le logement que je sous-loue. Il me donne une carte étudiante, une carte de bibliothèque et me fait la visite du campus.

Je suis attendue dans l'école d'hôtellerie où j'ai le droit d'assister à un cours de pâte à choux à la française. Il me montre le jardin botanique et enfin, mon laboratoire de recherche. Son directeur, Dietram m'accueille. "We are so happy to have you. I wish I could read French. Will you translate your work? I'm very interested"¹¹.

¹¹ Nous sommes tellement ravis de vous recevoir. J'aimerais lire le français. Avez-vous la possibilité de traduire votre travail ? Je suis très intéressé !

Grâce à l'équipe de Dietram diplômé de l'Université de Madison réputée pour l'excellence de sa formation en communication, j'apprends les analyses croisées, la cooccurrence lexicale, le logiciel sphinx, la recherche par entrée interdisciplinaire qui m'ouvre des pistes de recherche en Sciences politiques, en Droit ou en Histoire. Je découvre de nombreux auteurs et passe mes journées à me nourrir des discussions de chercheurs venus du monde entier. Il y a Mark venu de Singapore, Ana qui vient d'Argentine, Shahi d'Inde, Phil de Californie, Jo qui vient de Toronto... Tous restent sur campus pour avancer sur leur PhD. Pendant l'année, ils sont accaparés par l'enseignement et les responsabilités pédagogiques.

Chacun prend le relais pour me faire vivre la meilleure expérience de Cornell. Je pars en randonnée découvrir les alentours et magnifiques chutes d'eau. Je teste les

vins qu'ils achètent pour me convaincre de leur qualité. Je découvre les délices mexicains et thaïlandais dans les restaurants *downtown*. J'arpente les *farmers' market* (marché du terroir) et me gave de myrtilles. Mes deux colocataires me font goûter à leur cuisine, leur supermarché et les mochis dont je deviens fan. Ma mère et mon beau-père me rendent visite et nous partons à Niagara Falls puis redescendons vers Philadelphie. Je repars en Greyhound pour Cornell et les Finger lakes. Je profite également d'un week-end pour rendre visite un cousin en Ohio, à Columbus. Encore une épopée de bus et de vie à l'américaine.

Le séjour passe à grande vitesse et je me décide à remercier mes hôtes en organisant un dîner à la française. Gratin dauphinois, haricots verts et rôti de veau. Je fais signe aux deux autres français qui comme moi ont bénéficié de la bourse. Le premier me répond qu'il a renoncé car l'accueil était trop rude, il est reparti chez lui. Le second me remercie et débarque en retard,

en plein milieu du repas. Il est beau comme un Dieu et s'appelle Godefroy. Mes copines de recherche gloussent et il est accueilli comme l'un des nôtres. Le lendemain, il m'envoie un message pour me remercier et souligne ma chance d'avoir été une telle équipe de recherche. Il me propose un verre avant nos départs respectifs. J'accepte. Après tout, il part étudier au Japon, je ne le reverrai jamais, celui-là ne voudra pas m'emprisonner par le mariage.

Très habile, celui que l'on surnomme Godo, m'invite chez lui et m'offre un White Russian. Je ne sais pas ce que c'est, alors je tente. Le cocktail à base de lait se boit facilement et après un verre, nous partons pour le pub de la fac d'économie. Godo fait l'ESSEC et fréquente comme tous les membres de son unité de recherche, ce bar joyeux. L'ambiance tranche avec ce que j'ai connue. Nous sommes aux Etats-Unis. Fléchette, billard, odeur de frites, téléviseur et bières à la tirette. Nous nous lançons dans une partie de billard très sexy et je me laisse griser par l'alcool, l'insouciance et la vie. Quand

nous quittons le lieu, Godo propose un dernier verre. Je n'ai pas envie d'une nuit sans lendemain et il tente un baiser langoureux le long de la route. L'ivresse nous fait tomber quand une voiture de policier klaxonne.

- Are you alright miss?
- She's fine.
- Are you a miss? Je pouffe de rire.
- I'm fine. He's fine.
- Do you need a lift home?
- Actually yes!¹²

Je laisse un baiser à Godo et je disparais dans la voiture pour me faire ramener à la maison. Le lendemain, j'ai la tête lourde. Je consulte les messages. Godo m'a écrit un poème qui traduit sa colère contre le policier. Il signe

¹² Tout va bien, mademoiselle ? – Elle va très bien. Est-ce que vous êtes une mademoiselle ? – Je vais bien. Il va bien. – Voulez-vous que je vous ramène chez vous ? – Quelle bonne idée, oui !

que nous pourrions nous revoir mais le temps en a décidé autrement. Je me marre. Il part au Japon... Je réponds en lui souhaitant voyage. Et déjà, je commence un autre poème. En attendant Godo, sorte de pièce de théâtre en honneur à mon refus d'amour. Le baiser de Godo m'a appris une chose, on peut aimer être embrassée et avoir envie de plus... Quand je le découvre, j'ai 23 ans.

PERCUTER UN DIEU

Après Cornell, je soutiens mon mémoire de Master Recherche et le CELSA me propose de continuer en thèse. Je suis tentée mais pas certaine de mon sujet. Les relations internationales, j'ai l'impression d'avoir fait le tour. Je décide de prendre une année de césure avant de me lancer en Doctorat. J'obtiens mon premier stage à Berliet Maroc grâce à notre voisin de plage à Skhirat. Je suis plus ou moins imposée au Directeur Marketing qui dès les premières minutes, se satisfait de notre rencontre. Martin est un de ces hommes guidés

par son intuition. Très vite, il me teste avec une présentation que je *design* pour qu'il anime une réunion avec ses équipes de commerciaux. Le résultat le ravit et j'obtiens sa confiance. La collaboration est géniale. Je suis face à un homme direct, simple, bienveillant et exigeant.

Martin m'apprend des leçons fondamentales sur le monde du travail dont une clé reste encore aujourd'hui. Il faut savoir rester pro tout en gardant une posture perso. Alors qu'il me confie la tâche d'organiser la logistique d'un séminaire à Marrakech et voulant bien faire, je pars récupérer des tickets d'avion dans une agence de voyage située dans le grand Casablanca. A l'époque, pas de GPS, seulement des cartes et des noms de rues qui sont rares. Je panique après des tours dans le quartier à ne pas trouver l'adresse. Je décide de me poser à une station d'essence pour appeler l'agence. De l'autre côté du combiné, le responsable s'inquiète, je suis à bout de nerf quand je me baisse

pour ramasser un papier. J'entends un boom. Je me relève et je m'aperçois quand dans ma confusion, j'ai oublié de serrer le frein à main.

Je sors affolée, un homme a été percuté, il est recroquevillé à terre. Immédiatement, deux hommes s'offusquent et crient au scandale. C'est Reda, le fils de Zakia, ma voisine de la plage... Il chasse les gens qui s'approchent en disant qu'il me connaît. Je suis au Maroc depuis quelques semaines, je ne vais jamais à Casablanca, j'ai peu d'amis mais j'ai un accident avec un homme que je connais. Il s'amuse en me disant que je ne dois pas téléphoner en conduisant. Je lui dis mon état d'angoisse. C'est une accumulation d'événements et il me dit que j'ai de la chance que ce soit lui. Quelle est la probabilité de percuter le fils de son ami dans la fourmilière économique marocaine ?

Nous allons à l'hôpital et Reda s'en sort bien, il n'a rien de cassé. Je quitte ma victime quand je reçois un appel.

Cette fois-ci, je me gare et je double serre le frein. Au bout du combiné, une voix hystérique. Ma mère qui a appris, me pousse une soufflante et m'humilie avec ses mots autoritaires. Je tremble, je pleure, je désespère pendant un temps trop long tant il me paraît insoutenable.

Les larmes sont chaudes. La honte colonise mes tripes et chacune de mes cellules. Je reste abasourdie plusieurs minutes quand c'est au tour de la secrétaire d'appeler. Sa voix tranche, elle est inquiète. Je réponds que j'ai pris du retard et que je prends la route du bureau. Elle me dit de prendre soin de moi. Sa voix traduit une intuition et sa compassion sèche mes larmes. Je reprends mon frein à main et me force à conduire à nouveau.

De retour au travail, Martin n'a même pas remarqué mon absence. Il vient me voir car la secrétaire lui souffle que j'ai l'air perturbée. Confuse, je déclare que je me

suis perdue. Nous allons déjeuner et Martin se met à raconter ses accidents de route quand il était jeune et l'engueulade de son père quand il avait encastré toute une aile de la voiture familiale. Je ne sais pas comment il a su, je n'ai rien dit encore honteuse. Il me regarde avec son air malicieux rempli de compassion. Je sais qu'il a deviné, je sais qu'il sait et il sait que je sais qu'il sait¹³.

De retour au travail, il me demande les détails et je lui avoue la situation. Il se met en colère contre l'agence. Voyons, c'était à eux de venir me porter les billets pas le contraire. Je réalise ma valeur avec sa réaction.

Le soir quand je rentre, Mohamed le gardien de Zakia

¹³ Phrase en clin d'œil à un épisode de *Friends*.

m'attend. J'éclate en sanglot et Mohamed me console. Il me donne des crêpes marocaines que Zakia a fait préparer pour moi. Quand je la vois quelques jours plus tard, elle a la philosophie de me confier que cet accident devait arriver et que Reda m'a évité un lynchage public en choisissant d'être là, à ce moment-là. Ni l'un ni l'autre étions censés être dans ce quartier ce jour-là. Et pourtant, le hasard a fait que nous nous y sommes retrouvés.

Avec beaucoup d'humour, Zakia me glisse que cet accident est bon pour son fils. Il est sur la voie du succès et ça peut lui tourner la tête, avec une jambe estropiée, il courra moins vite vers les pièges de la popularité. Comme toujours, la gentillesse sait apaiser mon cœur coupable.

Plus tard, je reviens au Maroc pour mon VIE (Volontariat International en Entreprise). Je viens réaliser l'étude de terrain de ma thèse. Avec le fil des amitiés, je raconte à

mon colocataire et à un collègue ma mésaventure. Les deux ont la même réaction... Je suis la nana qui a agressé Reda, la star de Hoba Hoba Spirit, un groupe de musique très populaire. Moi qui ne savais rien de lui, je me trouve un peu idiote face à cette ignorance. Zakia m'explique qu'il commençait à être connu quand nous avons eu l'accident. Elle en rajoute une couche en me confiant que ça lui a peut-être porté chance cette histoire.

Quand je revois Reda, je l'interpelle. Je lui reproche sa discrétion, il aurait pu me dire qu'il était connu. Je lui raconte la réaction de mon entourage, mes amis adorent sa musique. Grâce à eux, je découvre son talent, sa capacité à dépeindre la société marocaine et l'ingéniosité de ses arrangements musicaux.

Mes deux copains ont bien moqué mon ignorance tout autant que le luxe de s'être « tapée » la célébrité locale. Reda s'amuse en me répondant : « Toi quand tu touches

à la divinité locale, tu t'assures de laisser une trace. »

L'humour marocain est souvent noir et acide, mais juste et il me percute d'une vérité que j'entrevois à peine.

LES MARCHES DE CANNES

C'est simple, Martin a changé ma vie. A la fin de mon stage, il m'offre un VIE en Asie dans le groupe Renault Trucks. Pour lui, j'ai toutes les qualités pour exceller. Il me pose une seule question. Qu'est-ce que j'aime ? Il adore les camions et aime gérer des équipes. Il me voit créative et douée d'une intelligence analytique hors-norme. Je comprends entre les lignes que je dois réfléchir à ma passion.

Quelques jours plus tard, je lui réponds que j'aime l'environnement. Sans hésiter, il m'envoie accompagner des clients à un salon avec la mission de construire mon avenir. Je quitte Casablanca pour un autre eldorado, l'UNESCO.

A mes yeux, l'UNESCO représente la culture, la diversité et l'idéal d'une communauté mondiale unie pour défendre un objectif noble. Je débute mon stage pour une Chaire UNESCO fondée par mon nouveau maître de stage, Yves, organisateur d'un événement sur l'environnement. Lui aussi, capte mon sens de la responsabilité et mon engagement. Il me donne la charge de la stratégie de communication et j'apprends de nombreux outils comme InDesign, la gestion de site Internet, le langage imprimeur... Très vite, j'entre en contact avec mon graal, la responsable des chaires UNESCO dédiées à l'eau. Je rêve de devenir consultante pour eux. Au fil de nos échanges, je comprends vite que la thèse est une option idéale et incontournable pour prétendre à collaborer avec le sacrosaint organisme.

Je m'acharne à faire mes marques et passe peu de temps dans la jeunesse de mon âge. Ce qui m'intéresse, c'est préparer mon inscription en thèse et la financer. Difficile au CELSA quand on ne sort pas de

la maison, je suis une outsider que les diplômés du séraïl veulent éliminer... Et je n'ai pas l'esprit de compétition. Pour ajouter un handicap à ma situation, j'ai la mauvaise idée de travailler sur l'eau. La bourse ADEME pour les thèses sur l'environnement est normalement attribuée à l'étudiant qui travaille sur cette problématique.

Pour mon année, l'ADEME refuse le financement. L'eau n'est pas dans ses prérogatives et l'agence accepterait de m'octroyer une bourse si je change pour les énergies ou les déchets. Hors de question, l'eau c'est ma grande passion. En dépit des discussions pour me convaincre, je suis têtue et je me décide à trouver un financement privé. Yves me glisse que dans l'eau, c'est une entreprise privée qu'il faut viser. Il promet de me présenter à un de ses responsables de communication.

Le congrès scientifique se déroule au Palais des festivals de la ville de Cannes. Grand communicant,

Yves propose aux intervenants venus du monde entier, des activités « strass et paillettes ». Il me glisse une autre sagesse terre-à-terre sur le monde de l'entreprise et de l'humain : les personnes aiment vivre l'imaginaire davantage que le contenu. Pour lui, son événement est certes scientifique, mais il est surtout une excuse pour faire vivre « Cannes ». Il veut offrir l'idée du luxe et la montée des marches mythiques à ses participants. Parmi les soirées organisées, le Carlton fait partie des *must*, c'est là que je dois rencontrer Michel qui travaille dans le secteur privé de l'eau.

Grâce à ma mère, toujours très à cheval sur mes tenues et aimant m'offrir de belles choses, j'ai une magnifique jupe sirène de haute couture obtenue en solde. Avec elle, nous avons trouvé de jolis hauts qui permettent de faire varier l'effet pour les soirées luxueuses du congrès scientifique. Quand je rentre au Carlton, je ne réalise ni mon élégance ni les regards. J'attire celui de Michel que je vois près d'une table avec Yves qui me fait signe. Le

regard de Michel est celui de la foudre, il me perce avec ses iris bleus profondes. Je me sens complètement désarçonnée mais je garde le cap. Nous parlons communication, thèse et objectifs. Grâce à l'enseignement de Martin, je reste très froide, indifférente à ses yeux intenses.

Quelques semaines plus tard, j'envoie à Michel mon CV et je décroche un stage à Paris. Je retrouve Michel et ma fascination pour lui craque. La spirale est enclenchée, je me sens amoureuse de cet homme qui me parle de Jacques Brel, de pièces de théâtre et de poésie romantique. Une passion se réveille et j'accouche de deux pièces de théâtre en l'espace de quelques semaines... Rétrospectivement, j'ignore comment ces mots se sont posés. Je suis en thèse, je travaille tous les jours, je prends les transports en commun et je sors, probablement moins qu'une jeune femme de mon âge... mais tout de même. Une inspiration me talonne d'énergie et je décuple mes mots.

Quand je remets mes écrits à Michel, c'est l'attraction. Je n'arrive pourtant pas à lui faire confiance. Je sens un mensonge. Toujours avec entêtement, j'entame des recherches sur Internet. Je trouve au détour d'un site familial qu'il est marié et qu'il a une fille. Voilà le mensonge. Mon cœur est brisé. J'arrête de le fréquenter.

Pour entériner la rupture, je décide de m'offrir un saut en parachute au-dessus du Mont Saint Michel avec une demande... Si je dois mourir, je demande que la mort m'enlève la souffrance de mon cœur brisé. Le vol se passe merveilleusement bien et quand j'atterris, je demande des informations à mon binôme, un parachutiste professionnel passionné. Quelques minutes plus tard, un homme s'écrase et meurt sous nos yeux, il s'appelle Michel. A côté de moi, sa fille. Elle a sept ans, elle assiste à la mort de son père.

PARLER CHINOIS, C'EST BON SIGNE

Avant de me lancer en thèse, je m'offre de partir en Chine. Après un an et demi de démarche, je reçois la bourse destinée à financer mes études à UCONN. Avec mes boulots, le reliquat de la bourse Cornell et cette anomalie du système fait que je me retrouve avec une somme coquette. J'y vois une récompense méritée qui signifie, voyage. Dans ma tête, je n'aurais plus l'occasion de m'évader bientôt enchaînée à mon bureau et à l'exigence scientifique d'un Doctorat. Je décide de partir à Shanghai où réside Clémence, une amie de UCONN.

Pour ce voyage, j'embarque à bord d'Aeroflot, ce qui me vaut un bon nombre de commentaires inquiets, la compagnie russe est peu réputée. Je m'envole pour Moscou avec Air France de bon matin. Dans la queue, trois têtes bruyantes aux joues rouges... Il est facile de détecter que le trio est déjà alcoolisé. Quand j'entre dans l'appareil, j'entends l'hôtesse râler. Non, on ne

peut pas embarquer avec une bouteille de vodka ouverte achetée au *Duty free*. Les hommes se plaignent mais cèdent leur liquide au personnel, ce qui a le mérite de faire sourire les passagers. Je me dis que nous vivons un stéréotype. Au moment du petit déjeuner, le personnel navigant insiste. Non, on ne sert pas de l'alcool le matin. Je m'esclaffe de rire en pensant que la scène pourrait virer au tragique-comique. Le commandant devra menacer le leader du pack pour qu'ils se contentent d'un café.

A l'escale, l'ambiance me paraît froide. Je découvre l'écriture russe quand un cavalier au sang chaud veut me séduire. L'accent italien et sûr de son capital beauté, le bel étalon se met à me raconter ses nombreux accomplissements. L'égo masculin m'ennuie et je souris en me demandant comment je vais éloigner cette nouvelle démonstration du genre. Nous embarquons et la présence d'un passager chinois qui semble capter ma lassitude calme un peu le

conquérant. Nous prenons le bus ce qui donne un regain d'espoir au séducteur. Tout d'un coup, je vois mon interlocuteur se taire et devenir blanc. Face à nous, notre avion. J'ai l'impression d'un vieux coucou rouillé. Je crois que l'Italien prie comme pour expier une mort certaine. Je me marre, je suis débarrassée de lui.

En vol, l'intérieur paraît rustique. Les quelques voyageurs européens sont tous inquiets. Les voyageurs asiatiques roupillent ce qui me sert de boussole. Je suis amusée par l'apparence des hôtesses, rustres et froides. Elles nous servent nos plats comme à la cantine, avec une sorte de cuillère remplie d'une purée de patates tout aussi basique que leur manière. Nous traversons la Mongolie où des turbulences nous secouent. Les portes des range-bagages s'ouvrent, des plastiques tombent, quelques cris inquiets se joignent au ronflement. Je me dis que si je meurs au-dessus de l'Himalaya, j'aurais un fin héroïque. Etrangement, je me fie à mon instinct... Je suis destinée à voir la Chine.

Je reste plusieurs jours à goûter à la vie dorée des jeunes étudiants et des VIE dans la ville rutilante et dynamique chinoise. Les prix sont encore inférieurs à ceux de l'Europe et je goûte au luxe des bons plans d'expatriés en villégiature. Après deux semaines, c'est le saut dans le vide. Très décidée à découvrir la Chine par moi-même, je quitte la grande ville pour la Province du Yunnan. Mes amis sont inquiets. A mon habitude, je surfe sur la réalité avec mon indolence optimiste.

Quand j'arrive à la gare de Shanghai, je suis épatée par la foule. Sans me démonter ou même m'inquiéter, je repère le tableau d'affichage où je trouve l'idéogramme de ma ville et le numéro du train. Avec une facilité déconcertante, je comprends où se trouve la plateforme d'embarquement, ma voiture et mon compartiment de train. J'ai l'impression de connaître la langue, les codes, le chemin. J'entre dans ma cabine avec mon sac à dos. Face à moi, une famille chinoise au

complet, deux enfants, deux parents et la grand-mère m'accueillent médusés. C'est le moment où je ne peux pas deviner quel est mon lit et le père me pointe celui le plus en hauteur. Je suis ravie d'avoir mon espace. Quand je regarde vers le bas, je vois cette mamie qui correspond à l'image de l'ancêtre chinois avec sa chemise fermée, ses pieds tout petits et son visage bienveillant. Elle se prend d'affection pour moi et m'offre de la soupe dès que je descends de ma tour. J'embarque pour deux jours de trajet au rythme des rails et de la campagne qui défile sous nos yeux et des repas que la famille m'offre avec générosité.

Quand nous arrivons à Kunming, mes colocataires sont inquiets. Ils me demandent dans un langage de signes improvisés si je sais où je vais. J'ai étudié le plan depuis ma tour de contrôle, je sais que mon auberge de jeunesse, c'est à gauche de la sortie de la gare. Je pointe la direction avec assurance et c'est avec un fruit et un sac en plastique rempli de thé chaud confiés par la

mère que je les quitte. J'avance toujours portée par une foi inébranlable en ma boussole intérieure. La différence est nette avec Shanghai, aucune devanture en anglais, que du chinois. Je repère les noms de rue et avec une conviction désarmante, je me plonge dans la ville. Après quelques rues, je trouve mon auberge de jeunesse. A l'entrée, l'hôtesse d'accueil, une australienne, s'étonne à son tour de me voir arriver seule depuis la gare de Kunming. Elle me demande si je parle chinois, si je suis déjà venue. Non, j'avais le plan en tête. Elle sourit médusée et me répond que j'étais ici dans une autre vie. La remarque m'indiffère et je balaie la conversation.

Les jours continuent sur la même note. Je vogue avec une facilité désarmante dans cette forêt d'idéogrammes, cette ville de province est habitée par deux millions de Chinois. Un jour, je choisis le vélo pour visiter un temple. La pluie me surprend et je pédale avec vigueur vers l'édifice religieux. Quand j'arrive, je vois une

famille américaine qui semble m'attendre. Le père s'approche avec un thé chaud et un grand sourire. « Vous êtes américaine ? » Non je suis française. L'homme très enthousiaste m'apprend que son fils étudie à UCONN comme moi. Je ne comprends pas comment il a deviné... quand je réalise que je porte le K-way de mon université où les grandes lettres sont affichées sur mes fesses. La famille est tout simplement épatée de rencontrer une Française qui a fait UCONN au beau milieu de la Chine.

Les anecdotes de ce type se multiplient tout au long de mon voyage en Chine. Moi qui partais pour un voyage seule, je suis constamment entourée. Deux espagnols décident de visiter un temple avec moi quand nous nous retrouvons à l'arrivée du train avec nos cartes incomplètes. Après la visite, nous partons pour un déjeuner. Je commande du poisson et eux, du poulet qu'ils désignent dans la cour. Je lâche une goutte de sueur en visualisant la scène qui s'annonce. Le

restaurateur se saisit de l'animal, sort un couteau et décapite le pauvre bougre. Du sang gicle, les hispaniques sont terrorisés. Aussitôt déplumés, dépecés et poêlés avec des légumes, les morceaux donnent l'impression d'être vivants dans l'assiette. Mes deux comparses avalent difficilement sous les yeux du propriétaire qui ne comprend pas leur soudain manque d'appétit.

Toujours au fil du voyage, un couple américain me conseille une randonnée magnifique et je me joins naturellement à leur groupe de voyage pendant trois jours. Nous partageons notre aventure avec une étudiante chinoise qui parle correctement l'anglais. Elle lâche sa colère et libère ses opinions politiques dans ce groupe d'occidentaux qui écoute sa détresse. Elle aussi constate mon aptitude à m'orienter et comprendre. Elle m'apprend de nombreuses légendes autour de l'eau et des fleuves. Quand nous arrivons aux portes du Tibet, j'ai la sensation d'être projetée sur le chemin qui mène

à Lhasa. Des images viennent à moi avec les conversations des voyageurs qui reviennent de la cité sacrée. Je sens une connexion profonde mêlée à une douleur que je lave en plongeant mes pieds dans une rivière près de notre auberge de jeunesse.

Quand je quitte le groupe, j'ai une sensation d'achèvement. Je veux continuer vers le Vietnam. J'embarque dans un bus de nuit à l'apparence rouillée. Je me demande si nous allons nous en sortir vivant. Je dors entourée de deux chinois de chaque côté au fond du véhicule. Chaque virage flirte avec des précipices et la conduite chevronnée de notre chauffeur. La nuit me paraît très longue et quand je sors de notre chevauchée infernale, je remercie le ciel.

Face à moi, un fleuve qui sépare les deux pays et les postes frontières pourtant impressionnants et froids, me rassurent. Je suis sur Terre, je suis en vie. Très vite, je me trouve à passer la frontière avec un Suisse qui m'a

repéré dans la file d'attente. Il m'offre ses gâteaux et s'appuie sur mon calme quand nous faisons face à la police frontière rigide et impassible.

Dans le train qui me mène à Hanoi, je suis entourée de pair d'yeux circonspects et étonnés. Un de mes voisins arrivent à comprendre que je suis française. J'entends comme un murmure dans le wagon quand quelques minutes plus tard, un vieil homme en tenue militaire se présente. Un instant, je me demande si j'ai mal compris quelque chose. Immédiatement, l'homme retire sa coiffe et me dit « bonjour » dans un français impeccable. Il se redresse, porte la main sur son cœur et se met à chanter la Marseillaise avec émotion.

La vieille dame à côté de moi pleurniche et deux jeunes le rejoignent pour entonner l'hymne avec lui. Je suis complètement abasourdie, au bord des larmes. L'homme se baisse et prend ma main pour y déposer un baiser respectueux. Il repart comme il est venu et les

deux jeunes gens m'offrent des bonbons avant de rejoindre leur siège. La vieille dame me sert les mains, sèchent ses larmes et reprend du thé.

Quelques instants plus tard, c'est un homme carré et musclé qui se présente. Il s'appelle Piu, il néo-zélandais, il voyage au Viêt-Nam depuis 1 mois. Depuis qu'il sait qu'une jeune femme française voyage seule, il se doit de me protéger. « It's my duty!»¹⁴ Le ton est si autoritaire et bienveillant que j'accepte ce garde du corps envoyé par le ciel. Notre train a plusieurs heures de retard, nous serons à Hanoï en pleine nuit, probablement vers deux heures voire quatre heures du matin. Piu se demande où est mon hôtel car il veut m'y conduire. Je n'ai aucune réservation. A mon habitude,

¹⁴ C'est mon devoir !

j'avais prévu de trouver l'auberge par mes propres moyens avec un plan que j'avais dessiné depuis un guide consulté dans un café à Kunming. Piu décrète qu'il m'emmènera dans son hôtel. Quand nous débarquons à 4 heures du matin, je suis épuisée et je me laisse guider par cet imposant mélange européen et maohi. Quand je m'endors dans la chambre, j'ai une pensée. Si Piu est malhonnête, la soirée pourrait virer tragiquement. Je penche mon oreille, l'homme déjà assoupi, ronfle.

Après trois jours, je pars pour la Baie d'Along, le lieu que je voulais vraiment visiter et je me laisse porter par la découverte des flots avant de repartir pour la Chine. J'ai trouvé une manière économique de rentrer en prenant un avion depuis Nanning au lieu de rentrer à Shanghai par Hanoi. Le seul défi, passer la frontière... à nouveau. Je n'ai plus de guide de voyage, j'ai perdu mon K-Way UCONN et je n'ai quasiment plus d'argent. Je trouve un bus qui mène à la frontière et emporte une dernière

boite de gâteaux Melinda censée me faire tenir jusqu'à après l'entrée en Chine. Je compte sur mes derniers yuan pour vivre jusqu'à Shanghai. Evidemment, le bus nous pose au milieu de nulle part et on m'assure qu'une moto va me déposer à la frontière.

Un homme se présente et nous partons avec mon sac à dos, vers la frontière. Le gaillard en profite pour me planter au milieu d'un village. Je dois payer le triple de mon voyage pour parcourir les trois derniers kilomètres qui nous séparent de la frontière chinoise. Je ne me laisse pas démonter et décide de faire la route à pied. L'homme me tourne le dos avec le bruit de sa moto. J'ai l'impression d'un cheval qui se cabre et d'un égo surdimensionné qui me menace.

Je me hasarde dans une rue du village, mon chemin croise celui d'un vieillard. Quand il voit le motard me défier, le vieux l'engueule prêt à le taper avec sa canne en bois. Le transporteur prend peur et me quitte en

râlant. J'ai un instant l'impression qu'il me maudit. Le vieil homme fait un geste qui chasse sa noirceur et me pointe la direction du poste frontière, il a deviné ma mésaventure. Je marche avec optimisme, portée par cette démonstration de protection.

Quelques mètres à peine, un mini bus s'arrête. Un homme ouvre la porte. Il me parle en anglais. Il me montre sa famille. La fille qui a mon âge me parle également en anglais. Pourquoi est-ce que je suis seule ? Est-ce que quelqu'un m'a fait du mal ? Et où est-ce que je vais comme ça ? Je réponds Nanning.

En un mouvement, mon sac à dos est rangé dans le coffre et je suis assise sur le fauteuil avant avec une eau de coco fraîche. Nous passons la frontière ensemble et je passe trois jours nourrie, logée et blanchie par cette famille de musiciens en business à Nanning. Nous cochons toutes les cases de la ville : des grands repas de famille avec des dumplings à profusion, un karaoké

avec des clients chinois comprenant bulles de savon et alcool à profusion, des visites de temples sacrés et offrandes... Je suis lessivée par cette générosité. Dans l'avion de retour, je m'aperçois que j'ai des souvenirs de rencontres et de toutes les bénédictions que j'ai reçues.

DANS UN BUS À CHANTER DES CHANSONS PAILLARDES

Après la Chine, je commence l'aventure de thèse en stage à Paris puis à destination de Casablanca. Heureuse de revenir à proximité de ma grand-mère, je me forge une vie dans la grande capitale économique grisante et rutilante du Maroc. Parmi mes amis de classe prépa, je garde contact avec Jacinthe qui me sait l'esprit voyageur. Elle me propose de participer au mariage de sa sœur qui se déroule en Géorgie, sur les terres de son père et du fiancé.

Sans hésitation, j'embarque pour l'aventure. Depuis Casablanca, cela donne un voyage improbable qui me fait passer par l'Italie, l'Ukraine et enfin, la Géorgie où j'atterris, passablement décalquée à 4 heures du matin.

De l'autre côté de la douane, Jacinthe m'attend. Elle m'accueille chaleureusement quand nous entendons l'appel pour le vol qui repart. Là ses yeux tombent sur moi avec gravité. Avant de continuer, elle doit me partager un cas de conscience. Elle n'avait pas réalisé que cela pouvait présenter un problème mais désormais, elle s'interroge. Elle m'apprend par des détours de phrases que sa belle-mère est très amie avec Janie Le Pen.

Il est 4 heures du matin, mon cerveau ne réagit pas. Jacinthe insiste pour que je comprenne, nous allons passer une semaine avec le leader du parti du Front National et me demande si je veux repartir avec le vol ou rester. Je m'amuse de la question. La politique n'est pas

de mon monde et je me fiche complètement de partager un bus avec cet homme. L'inquiétude de Jacinthe passe aussi vite que sa question.

Arrivée une semaine avant les convives, je passe mes journées à arpenter Tbilissi, à photographier les habitants et à m'imprégner de l'ambiance qui m'inspire. Quand je rentre chez Jacinthe, je pianote derrière mon ordinateur les aventures de Mlle Camistu, une jeune femme journaliste qui décide de parcourir le monde. Son nom est tiré de mon vécu à Tbilissi où je reçois quotidiennement, une demande en mariage. Cinq au total !

Un peu consternée, je demande à Jacinthe si la demande n'est pas une erreur de langage ou une incompréhension. Evidemment que non, me répond mon amie. Je suis jolie, des cheveux blonds, un visage souriant et âgée de 24 ans... Il est urgent de me marier. A mon âge, je devrais déjà avoir enfanté. Je m'amuse de

ce destin et je me décide d'écrire mes convictions de jeune femme indépendante indifférente au couple et à l'enfantement. Le nom de mon héroïne Camile Camistu signifie, Céline A Marier Immédiatement Situation Très Urgente, sorte d'ironie à mon statut de future catherinette et vieille fille incongrue. Sur l'autel du célibat, je brise cinq cœurs en refusant cinq demandes en cinq jours.

Avec le début des festivités, nous retrouvons l'ensemble des convives au cours du premier banquet précédant l'union. J'y fais la connaissance de Yolande, une amie de Jacinthe et nous sympathisons rapidement. Parmi les invités, un gratin de mon élite participe aux noces. Le fameux Jean-Marie Le Pen est présent avec son épouse, un des héritiers du champagne Taittinger, les Murat, de nombreux comtes et « re de de » comme on dit dans mon langage forment notre joyeuse compagnie. Cette représentation d'une certaine France est satisfaite de me savoir de la lignée

des « Hervé Bazin ». Je souris comme d'habitude en pensant à mes illustres aïeuls et à la part maternelle et moins connue de mes ascendants, des immigrés italiens sans éducation qui ont fait leur fortune en fabricant des pièces pour train à Rabat, Maroc. Tout ceci se mélange avec étonnement, tout comme les convives.

Le premier jour, nous partons pour visiter le pays avant la célébration des épousailles. L'itinéraire nous fait découvrir la nature magnifique géorgienne ainsi que ses villes, ses monuments, ses Khachapuri. La cuisine m'a profondément marqué ainsi que ces grands banquets joyeux où le vin se boit comme de l'eau et où les conversations s'achèvent toujours autour de danses dont les habitants connaissent les pas, les refrain et le rythme soutenu.

Il m'aura fallu de la résistance pour ne pas faire sombrer mon foie et mon corps dans cette buverie trop fréquente

à mon goût... A l'exception du champagne Taittinger dont chaque verre reste un souvenir inébranlable.

A bord du bus, Monsieur Le Pen nous chante des chansons paillardes, nous raconte des blagues et des anecdotes délicieuses. Les plus impressionnés par sa présence se gorgent nerveusement de rire. Nous partageons bons moments de franche rigolade avec ce bon vivant drôle et plein de vie. Devant la tombe de Staline, l'homme d'extrême droite nous propose une plongée riche et passionnante dans la vie de l'ancien dirigeant de l'URSS.

Pas une seule fois, il n'aborde la politique française et quand l'occasion se présente, l'homme éclipse diplomatiquement les pièges pour observer la même attitude de neutralité. Nous sommes à un mariage, pas à un congrès politique et nous partageons des moments avec un homme, un époux, un ami pas un politicien en campagne. Cette distinction essentielle m'enseigne la

valeur de la personne et non de sa fonction ou même de ses idées appartenant à la sphère publique.

Les trois derniers jours laissent place au mariage orthodoxe dont la cérémonie s'avère être une découverte. Entre les lumières des bougies, je ferme les yeux et je prie pour un nouvel amour... Je veux le grand amour. Ces demandes en mariage ont cultivé un paradoxe intérieur. J'aimerais une relation, pas un couple. Je rêve d'être célibataire en couple, de partager des bons moments à deux et seuls, chacun de son côté. Je pense à Michel qui habite toujours mon cœur malgré sa trahison et ses mensonges. Quand nous sortons, je suis émue, mon amie le capte et me prend dans les bras.

Plus tard, nous sommes à la fenêtre du lieu de réception qui surplombe une vallée magnifique. Nous buvons du champagne entre copines et Jacinthe m'annonce que son mariage est imminent. C'est le prêtre qui lui a prédit.

Il a vu sa bougie, c'est le feu qui lui a soufflé. Elle projette ses yeux sur le paysage devant nous et sait qu'un homme vient à elle. Son mysticisme me coupe la parole et son visage respire de foi et d'espoir. Quelques mois plus tard, elle rencontrera celui qui est aujourd'hui son mari et le père de sa fille. Sans le savoir, je viens d'assister à la manifestation de la loi d'attraction.

LE TEMPS D'UN BRASIER

Installée au Maroc pour réaliser le terrain de ma thèse, je retrouve mes racines et ma grand-mère. Mon travail est à Casablanca et je commence mon aventure en colocation avec Rachid, un Marocain issu d'une famille aisée plutôt beau gosse. Je suis toujours célibataire dans ma tête et blessée par la trahison de Michel, je ne vois pas ses tentatives de séduction. Sa présence a le mérite de me reconnecter à la gent masculine. Plongée dans l'univers de l'entreprise qui accueille des volontaires internationaux en entreprise, je me lie d'amitiés avec plusieurs jeunes français en VIE et

heureux de vivre une expérience à l'étranger. Je reste à distance ayant mes repères à Skhirat et ma grand-mère.

Comme Stéphane, Rachid décrète que je dois me décoincer un peu. Il m'emmène dans les lieux branchés de Casablanca avec son meilleur ami, Sami. Je découvre les nuits de la Corniche où je ne vois qu'alcool, blingbling et séduction autour d'un dieu, les billets. Les filles défilent en décolleté et jupes courtes. Autour de bouteilles hors-de prix, elles reçoivent des montres, des colliers, des bagues comme un talisman qui les embarque dans la Porsche décapotable destination une chambre à l'heure. Je trouve ça lugubre. Sami essaie de m'initier aux codes invisibles du dancefloor. Rachid quant à lui, est plus modéré. « C'est un romantique, il croit en l'amour » le taquine son ami.

Un soir, Rachid me rapporte de la glace et nous échangeons. Je découvre sa profondeur, sa gentillesse et son respect pour les femmes. Je me dis que je

pourrais tenter. Ce week-end-là, il part à Marrakech, je rentre à Skhirat. Le vendredi soir, alors que je suis censée dormir à la maison de Skhirat, je décide de rentrer dans notre appartement car j'ai trop bu. J'ai passé une nouvelle soirée avec le clan des VIE et l'alcool, la fête, les rires dans la fumée de la nuit me raisonnent. Quand je rentre, je découvre Sami avec une fille, sa mini-jupe, sa montre dorée et son soutien-gorge étalés sur le sol de ma chambre. C'est insoutenable. Sami m'insulte et je le sors de l'appartement avec ma force autoritaire.

Je fuis l'appartement comme je fuis la scène cocasse et une invitation à l'amour. Celui qui me sauve surgit de nulle part. Il s'appelle Julien, il est en VIE avec moi. C'est un copain à mes yeux car je le pense en couple. Il me trouve une chambre dans une colocation de filles et m'aide à déménager. Le soir, il nous cuisine un bon repas à Manon et moi. Je suis un peu déboussolée par ce qui m'arrive. A partir de cet instant, mon monde

bascule avec Julien qui entre dans mon quotidien. Sans même m'en apercevoir, il devient mon ami, mon confident. Nous partons en groupe à Moulay Boussalem et nous rions souvent tous les deux. Quand j'organise une fête à Skhirat, il est là, à m'aider. Notre couple est naturel aux yeux de tout le monde, sauf les miens. Nadia me souffle qu'il m'aime bien. C'est le choc.

Quelques jours passent, nouvelle fête au programme avec le 14 juillet. C'est une grande soirée qui s'annonce dans une colocation située à côté du Consulat de France de Casablanca. Cela n'a pas de sens à mes yeux, je suis chez moi, je ne vais pas aller au Consulat de France pour la fête nationale. Je préfère aider à préparer la soirée en attendant ceux qui ont choisi le cocktail de monsieur l'ambassadeur. Quand Julien arrive, il a un peu trop bu. Yasmina lui prend le bras pour le mener dans la cour où nous grignotons l'apéritif. Il s'écarte immédiatement quand il me voit avec une expression coupable. Je boude sans rien dire.

La soirée passe, mes tripes sont éclatées. J'ai peur. Je ne veux ni le perdre à une mangeuse d'homme, ni laisser mon cœur vivre cette histoire. Nous passons la soirée entre deux portes sans vraiment nous parler. En fin de course, Yasmina lui demande s'il peut la ramener. « Julien me ramène, Yasmina, je n'ai pas ma voiture. »

Julien expire de soulagement quand la bombe séductrice s'éloigne, elle jette son dévolu sur un autre. « A croire que vous êtes des jouets qu'on peut manipuler. – Au moins, on sait qu'on lui plait. – Tu peux aller la retrouver si tu préfères. Je peux prendre un taxi... - Céline, ne m'oblige pas à te donner raison. » J'acquiesce. « On rentre. » Nous arrivons à l'angle entre nos deux rues, nous habitons à 200 mètres l'un de l'autre. « Tu es content de ta soirée ? – Pas vraiment. – Moi non plus. » Il me regarde dans les yeux. Le reste est une histoire d'amour simple et naturelle.

Le lundi, quand j'arrive au travail, je suis nouvelle sans le savoir, j'ai laissé un homme m'aimer. Je m'installe à mon ordinateur et entame ma journée. En fin de matinée, je reçois un appel de ma grand-mère ce qui est inhabituel. A l'autre bout du combiné, une femme en crise. Mamie crie. Elle répète. « Il l'a détruit ! Céline. Il s'est vengé ! Il l'a tué ! » Je ne comprends rien. Rakhissi saisit le téléphone. « Céline, il y a eu un incendie, est-ce que vous pouvez aller à Skhirat maintenant ? Votre mamie, je l'emmène chez le docteur, c'est d'accord ? »

Ma directrice débarque avec plusieurs employés de notre département. Ils sont médusés quand je leur explique la situation. Sans déroger à sa réputation, Bouchra mobilise autour d'elle. J'obtiens la voiture de fonction du PDG avec ordre immédiat de me conduire à Skhirat. Dans la voiture, je laisse un message à Julien, j'ai l'impression d'une malédiction. Quelque chose plane au-dessus de notre maison de la plage, je ne peux m'empêcher de voir des spectres qui volent dans le ciel.

Quand j'arrive, les pompiers sont sur le départ, le feu vient d'être éteint.

Un gendarme s'approche. « Vous êtes la petite fille de Madame Barbera ? – Oui. – Bien. On vous attendait pour entrer dans les lieux. – Qu'est-ce qui s'est passé ? » Le gardien s'approche et explique qu'une odeur l'a interpellée à quatre heures du matin. Il a vu le feu et s'est précipité pour tenter de l'éteindre avec le tuyau sans succès. Les pompiers sont arrivés, ils ont mis quatre heures à éteindre un feu localisé dans la chambre d'enfants. J'avale ma salive avec peine. Quand nous entrons dans la pièce principale, je suis frappée par le noir. La suie. Tout est profondément noir. L'officier m'explique que c'est lié à la peinture et un feu qui a consommé de l'intérieur.

Il va vers la cuisine quand je me dirige vers la chambre des enfants. J'ai l'impression de voir des traces de pas, de la paille et un feu qui a commencé dans un matelas.

Il n'y a plus de chambre, plus de lits superposés, plus de toiture. Quand j'entre dans la cuisine, le noir semble s'effacer. Le gendarme pointe la bouteille de gaz et un paquet d'allumettes. Je tique. Il me dit que l'incendie est un accident domestique. A mes yeux, cette pièce est claire, pas de feu ici... Comment le foyer a-t-il pu démarrer de la cuisine ? « Madame, il n'y a pas d'assurance ici. Cela ne vaut pas la peine de dire que l'accident est criminel, vous comprenez ? »

Je comprends. Mes yeux clignent. Je vois un visage en colère. Un jeune homme. C'est un des jeunes employés de ma grand-mère. La rumeur court. Tout le monde sait qu'il veut se venger de ma grand-mère qui parle mal. De sa violence. De son héritage de colons. Je vois son visage qui se déforme et du sang qui coule. Sa tête flotte. Ma propre tête se met à tourner. Le cabanon a brûlé, acte d'une vengeance qui date d'une autre époque. J'expire en reprenant mes esprits et souris. « Un accident domestique. Où est-ce que ça se passe la

déposition ? » Quand je signe les mots, j'ai l'impression de valider un tissu de mensonges.

Quand je retrouve ma grand-mère chez elle, elle dort. Elle a été mise sous médicaments pour calmer son hystérie. J'appelle Bouchra pour l'avertir, sans hésiter, elle me donne ma journée. Je veille sur son sommeil en tapotant sur mon ordinateur, ma manière de faire face aux aventures de ma vie. Quand mamie se lève, elle ressemble à un fantôme. Elle me regarde, elle marmonne des mots sur son grand-père mort dans un mouvement de foule. Elle me fait peur avec son visage d'outre-tombe quand brutalement, elle disparaît dans la salle de bain et me demande de quitter sa maison immédiatement. Je frissonne devant cette nouvelle explosion caractérielle.

Quand je rentre, je ne sais quoi penser. Julien veut me voir. Je sens un fossé naître entre nous. Je ne suis pas apte à porter la folie de ma famille devant lui. Je prétexte

la fatigue. Le lendemain, nous déjeunons. Il me trouve éteinte. Il essaie de me consoler. Il est tellement gentil. Je ne mérite pas un homme gentil. Il est trop normal pour moi. Déjà, dans ma tête, je grave une séparation que je ne veux pas. Julien a le courage de la formuler. Il me prétexte que « nous ne nous engueulons jamais. Un couple, ça s'engueule. Notre relation est trop simple pour durer. » J'acquiesce avec le désespoir dans mes tripes. Cette séparation, c'est ne jamais vouloir être aimée. Ce feu, c'est mon mental qui me détruit sans que je m'en aperçoive.

LUCKY LUKE NOUS SALUE

Avec la fin de ma thèse, je multiplie les conférences et les articles pour mettre toutes les chances de mon côté. Je candidate à une conférence de l'association internationale de l'eau qui propose chaque année, aux jeunes chercheurs du secteur de l'eau, de présenter leurs travaux au cours d'un événement scientifique prestigieux. J'ai peu de chances à mes yeux d'être

retenue, je ne suis pas une doctorante issues des sciences traditionnelles du secteur de l'eau comme l'ingénierie, la biologie, etc. A la surprise générale, mon article est sélectionné. Je présente mon travail peu après la décision de l'Association d'ouvrir ses champs d'investigation et de recherche aux sciences humaines. Nous sommes deux pionniers, un doctorant en sociologie et moi-même, héroïne des Sciences de l'Information et la Communication.

Quand j'apprends la nouvelle à Bouchra, elle me pousse à communiquer à Suez Environnement, groupe auquel appartient Lydec. Immédiatement, la direction de Paris me répond, elle aussi ravie de savoir qu'une de ses employées, est présente à IWA. Le privilège est d'autant plus remarqué que cette année, la conférence se déroule à Berkeley. J'exulte quand j'apprends la nouvelle. Encore une université de référence, fantasmée et complètement inaccessible. Je n'y crois pas et pourtant. Dans la même seconde, j'apprends que

l'entreprise m'offre le billet en première classe pour accomplir mon œuvre. Je suis estomaquée et avec cette nouvelle, un nouveau rêve se glisse dans ma tête, et si je profitais de l'occasion pour cocher un nouveau lieu mythique, j'ai nommé le Grand Canyon.

Quelques mois plus tard, en plein été, je débarque à San Francisco. En avance de la conférence, je séjourne une semaine sur place pour avoir le temps de découvrir la ville. Très vite, je comprends mon erreur d'évaluation. San Francisco signifie Californie ce qui dans ma tête équivaut à bikini et chaleurs estivales. Pas du tout. La ville est très ventée, un tantinet frisquet pour ma température marocaine. Je m'achète un nouveau K-Way à 10 dollars et pars à nouveau sur mon vélo, à l'assaut de la cité. Le pont, les rues en zig-zag, le tramway, le quartier des maisons de Lupin...

Je goûte à la douceur et la mixité de cette ville. Je tombe sous le charme du parc au milieu de la ville où je me

joins spontanément à un cours de swing danse. Les élèves m'initient, me font tourner pendant des heures pour ensuite m'inviter à manger une pizza avec eux. Là, un des hommes s'assoit face à moi et m'offre mon plat en me disant : « Quand je t'ai vu, je n'ai pas vu une femme jolie. Mais maintenant, plus je te regarde, plus je trouve que tu es la plus belle femme du monde et tu sais pourquoi ? Je fais non de la tête. Parce que ton sourire est simple et pur. » Me voilà encore face à la générosité.

La bulle se rompt quand je quitte mon auberge de jeunesse pour le campus de Berkeley. Je suis immédiatement saisie par l'élégance du site. Les trois jours passent à une vitesse éclair. J'ai juste le temps de faire la connaissance avec Luisa et Santiago, deux catalans fiers qui veulent découvrir les grands parcs. Nous trouvons un deal. Nous louons une voiture à mon nom car j'ai 25 ans et nous partons ensemble découvrir l'Ouest américain. Je décale sans problème mon billet première encore portée par l'univers.

Je présente le dernier jour, évidemment, en tant qu'extra-terrestre du clan. Quand je m'avance, je découvre la salle pleine d'avant la cérémonie de clôture. Je suis dans cet édifice magnifique avec une sensation de cathédrale et d'immensité. Quand je parle, je ne sens que ma nervosité et mon sentiment de différence. Comme toujours, je suis emportée par mon sujet et je déroule mon propos sans trébucher dans un anglais impeccable doué de mon fort accent français.

Quand je termine, j'ai l'impression d'avoir conduit un avion de chasse. Je suis en nage quand je reçois des applaudissements, des félicitations et de nombreuses questions, ce qui est toujours un bon signe. Peu après, quand je sors, Carlos se présente à moi. Il est de Suez Environnement, il est ravi. Il m'assure que ma présentation a marqué les esprits et il se propose de devenir mon mentor pour m'aider à trouver un job à la fin de mon VIE. Encore une bénédiction de l'univers.

Je pars les batteries chargées d'envie avec mes deux comparses de voyage. Nous découvrons Yosemite Park, la Death Valley, Brice Canyon, le Grand Canyon, Las Vegas... Tout est fou et irréel. Nous empruntons la route 66 et quand nous sommes à la recherche d'un motel, nous nous arrêtons à une station-service. Il y a comme un vent sableux qui souffle et des mustangs sont garées sur le côté. Nous avons vu des motards sur la route.

Tout respire le mythe. Santiago s'occupe de l'essence quand Luisa et moi allons chercher de quoi manger. Là, face à nous, un homme... Jeans noir, ceinture avec médaillon, chemise noire, veston en cuir, chapeau de Cowboy. « Hey girls what's up? » J'éclate de rire en répondant « Hey are you Lucky Luke? » Sans se vexer, il réplique avec une bonne humeur délicieuse : « Oh, yes I am. What are you doing tonight? »¹⁵ Cette fois-ci c'est

¹⁵ Alors les filles, comment ça va ? – Est-ce que vous êtes Lucky Luke ? - Bien sûr que oui. Et que faites-vous ce soir ?

Luisa qui est hilare et qui me pousse à l'intérieur de la station pour couper court à la conversation.

Je râle un peu, après tout, ce n'est pas tous les jours que l'on rencontre la copie d'un imaginaire. Je pose mon regard sur la boutique. Les armes cohabitent avec le tabac, les bonbons et les boissons sucrées. Au comptoir, un homme examine un fusil avec attention. Face à ce spectacle, je me dis que nous sommes bel et bien aux Etats-Unis. Quand je quitte mes deux amis, je file pour l'aéroport encore sur le nuage de l'impossible. J'arrive dans le salon Air France où le personnel se précipite pour me servir. Après toutes ces émotions, je me laisse à mélanger les alcools. Martini, Bailey, vin rouge, vin blanc... Je profite des avantages du salon.

Dans l'avion, j'ai censée être assise dans une des meilleures places que je n'ai jamais occupées, je n'ai qu'une envie... Me débarrasser de ce trop-plein inopportun qui me tombe l'impression que l'avion titube en vol. Après tout, le succès peut vite griser mais je garde de cette nuit imbibée en plein vol, un souvenir ému.

SUR LA ROUTE DE TOMBOUCTOU

La route interminable de la thèse prend un goût de fin. Et comme à mon habitude, je me promets de célébrer l'événement de la soutenance de thèse à ma façon. Carlos tient sa parole et je me trouve avec plusieurs choix de carrière. Je suis invitée à Barcelone à passer des entretiens, je visite la Tour Agbar¹⁶ et la ville avec la

¹⁶ Compagnie de distribution de l'eau à Barcelone, Espagne.

chance de l'élite. A Paris, c'est le quartier haussmannien et les perspectives d'une vie parisienne. J'opte finalement pour un poste à Bruxelles avec la Commission européenne. J'ai toujours su que j'irais dans cette ville, la proposition de job apparait comme une évidence. Aussi, avant de m'aventurer au pays des spéculoos et me heurter à un froid qui me terrifie par anticipation, je décide de partir à la conquête d'un nouveau mythe, celui de Tombouctou.

Quand je m'envole pour Bamako, je n'ai aucune idée de mon programme. Grâce à une amie d'amie que je rencontre deux jours avant mon voyage, j'ai une famille qui me reçoit au pied levé. Ils apprécient ma spontanéité et je leur annonce que j'ai l'intention de partir pour Tombouctou, l'inaccessible. Le père de famille, Moulaye, me donne les conseils pour prendre le bus et aller à Hombori où vit un de ses amis. Ce dernier

pourra m'expliquer comment se rendre à Tombouctou. Pour me convaincre, il m'explique que le village est le « American Valley » du Mali avec la Main de Fatma et que cela devrait me porter chance.

L'argument fait mouche, je reviens de l'American Valley et je suis convaincue. Il affiche malgré lui son inquiétude. Je vais voyager dans des zones inadaptées à une femme seule. Mais ma détermination le rassure. Avec une telle force me dit-il, je ferai fuir un bataillon de la pire espèce. En guise de bon voyage, il m'accompagne au bus et j'embarque.

Dans le bus, je suis évidemment la seule européenne. Le voyage est de nuit et il s'annonce long. Les sièges ne sont pas des plus confortables et le bus grince à chaque changement de vitesse. Je m'habitue à l'atmosphère bien décidée à dormir le maximum d'heures. Au beau milieu de la nuit, nous faisons un nouvel arrêt. Cette fois-ci, je sens un changement d'ambiance. Le contrôle

police paraît plus strict et les voyageurs semblent plus tendus. J'essaie de dormir quand je sens qu'un passager qui vient de monter à bord, s'assoit à côté de moi. J'entrevois son pantalon kaki et place mon visage contre la vitre. Un instant, je sens un métal froid sur mon avant-bras. J'ouvre les yeux. Le passager est un militaire, son arme glisse sur ma peau. Lui sourit avec ses dents blanches alignées. « Ne vous en faites pas, je vous protège. Il y a des rebelles qui trainent dans la zone. » J'hausse les sourcils avec gratitude et me rendors. Non sans difficultés.

Le lendemain, en début d'après-midi, j'arrive au village et on me guide vers Moussa, le propriétaire d'un camping et ami de Moulaye. Moussa m'attend et quand il me voit arriver, il a des yeux admiratifs. « Une blanche qui vient seule jusqu'ici... Toi, on va te faire dormir là où il faut. » Ses yeux sont mystérieux. Il regarde son épouse qui comprend et elle part préparer ma chambre. Moussa m'offre un plat et m'explique qu'aller à

Tombouctou n'est pas facile pour un touriste seul. Tout le monde va vouloir me faire cracher beaucoup d'argent. Mais il me conseille de ne pas s'inquiéter. Il y a toujours des chauffeurs qui doivent aller récupérer des touristes, ils seront contents de gagner 30 dollars si j'accepte de les donner... Mais pas plus. Je m'amuse quand son épouse revient. C'est prêt.

Moussa se lève et me montre la main de Fatma. Il m'explique que c'est un lieu saint, un lieu sacré. Cette nuit va me porter chance pour mon voyage de demain. Il se décide à me montrer ma chambre... qui s'avère être un hutte de bois d'à peine un mètre de hauteur. Si j'y vais maintenant, j'aurais chaud et je devrais prendre une douche avec les seaux disposés sur le côté. Ce qu'il me conseille de faire, pour me purifier. La nuit, en revanche, la structure va me protéger du froid et Moussa me promet que je vais bien dormir. Je m'exécute. Le soir, avant de me coucher, j'observe le ciel magnifique, les étoiles, la voie lactée et une étoile filante. Je dors

comme un bébé. Ce n'est qu'après des années, en découvrant les chamanismes, que j'ai réalisé... J'ai dormi dans une hutte de sorcier.

Le lendemain, Moussa me lâche en centre-ville. Il me dit d'attendre, un chauffeur va passer. J'ai confiance et je m'assieds. Des gamins passent et se mettent à jouer. Un chat vient frotter mes jambes et j'attends le temps qui passe. Un vieil homme s'approche et me souris. Je me demande s'il veut de l'argent. Il me fait signe de le suivre. J'observe la rue calme et il me montre le café. Là, il parle et le gérant m'apporte un café. Je m'étonne du cadeau mais apprécie le liquide délicieux. Un premier taxi passe. Il s'arrête. Il veut 100 dollars. Je refuse. Un autre passe. Il s'arrête. Il veut 100 dollars. Je refuse. Le premier taxi revient. Il me propose 80 dollars. Avec foi, je refuse.

La matinée passe et je me mets à gribouiller sur mon carnet. Un troisième taxi passe, il veut 50 dollars.

J'hésite. Le soleil commence à piquer. Le premier revient et ils partent dans une vive discussion. Ils s'engueulent en claquant des portes et en tapant sur la tôle chaude de leur véhicule. Finalement, le premier conducteur revient. « C'est bon, c'est 30 dollars. C'est Moussa qui m'a dit. »

Je souris et nous partons après avoir offert un paquet de gâteaux au vieillard qui me remercie et me souhaite bonne chance. La route défile. Le taximan est agacé. Nous sommes partis trop tard. Nous avons une chance d'obtenir le dernier bateau mais elle est maigre. J'aurais dû lui dire que je connaissais Moussa. Nous aurions eu plus de temps pour rejoindre la berge. Puis il s'embourbe. Nous voilà retardé. Il s'agace encore plus.

Quand nous arrivons, la barge vient de quitter le quai. Il me regarde, il est désespéré. Il comprend que je n'ai rien avec moi et me propose d'aller chercher de quoi manger. La nuit tombe drastiquement vite. Nous voilà

arrivés dans un petit village voisin, il fait sombre, aucune lumière. Une épicerie au loin est éclairée par un panneau Coca Cola. Je souris d'ironie. Ladite civilisation éclaire l'état dit nature sauvage.

Quand je descends, des enfants approchent. Le taxi les ignore, il les chasse et les gamins se tournent. Je leur souris, ils s'avancent timidement et je me laisse approcher. Une petite fille vient à ma rencontre et je me baisse à son niveau. Immédiatement, elle touche mes cheveux blonds complètement interloquée par leur couleur. Elle caresse avec douceur et innocence, son regard curieux se grave dans ma mémoire ainsi que sa main qui caresse mon visage, interpellée par ma peau blanche.

Le chauffeur de taxi se marre. « T'as mérité un coca toi ! » Je ris amère, évidemment, il n'y a pas d'eau à l'épicerie, que des boissons sucrées industrielles. J'opte pour un Seven-up par pur esprit de contestation.

Mon coéquipier d'aventure se moque gentiment, « c'est bien une préoccupation de blanc, ça. » Voilà le comble de l'ironie. L'eau, c'est la vie dont le coca est la réalité.

Nous repartons près du quai et je découvre que nombreux campements se sont montés. Le taxi m'explique qu'il a un gars qui nous a gardé la place pour qu'on embarque dans la première barge au lever du jour. Nous nous approchons et je découvre des piquets délimitant deux espaces avec des tapis. Un homme aux traits fins me salue avec respect et me montre ce qui va me servir de chambre. Il m'a préparé un thé et se dit honoré de ma présence. Il promet de veiller sur mon sommeil. Le taxi part et je me retrouve seule et fatiguée. Je passe la nuit à la belle étoile, surveillée par cet homme qui n'aura pas fermé l'œil pour préserver ma sécurité.

Le lendemain, enfin, je vois la ville de Tombouctou. Le taxi me laisse en centre-ville, il est pressé de récupérer

ses touristes. J'erre dans les rues mythiques hypnotisée par les portes, les entrebâillements et l'atmosphère qui se laisse deviner. Vite, un gamin me repère. Malik m'attend. C'est Moussa qui a prévenu. Un adolescent se présente. Il est Demba le conteur de la ville, il sait que je devais venir. Il m'accompagne lui aussi, chez Malik.

Une suite de gamins se joignent à nous au fil des dédales. Chaque pas est un rire amusé par qui je suis ou plutôt, ce que je représente. Je ne sais pas qui est Malik mais quand j'entre, lui et sa femme me connaissent. Je suis l'européenne qui a du courage. Ils ont préparé une chambre pour moi et un seau d'eau pour que je prenne une douche. Peu après, Demba revient pour m'amener au désert, ordre de Malik.

Nous marchons jusqu'aux dunes blanches et soyeuses qui contrastent avec l'orangé des dunes de Merzouga. Là, nous retrouvons un petit campement où Demba achète du thé. Des gamins nous rejoignent et nous

partons sur une dune. Après trois verres, Demba commence un récit, puis deux. Les enfants sont captivés et moi aussi. La nuit s'annonce et nous écoutons les légendes bercés par la voix de l'adolescent emporté par son art. Je me délecte du thé amer, doux et délicieux de ce moment de vie improbable.

Le lendemain, j'explique à Malik que je rêvais de voir Tombouctou pour ses célèbres tablettes. Il comprend et fait appeler son fils Sékou. Il doit me mener chez le vieux. Là, après des délires de rues et ruelles, nous arrivons dans un édifice appelé bibliothèque en arabe. J'entre dans le lieu poussiéreux quand un homme à la peau brune et à la barbe blanche m'accueille. Je lui explique mon voyage et il me bénit dans un français arabisé touchant. Il me montre plusieurs des tablettes stockées dans des vitrines pour certaines, dans des caisses en bois pour d'autres. Je réalise la fragilité de cette culture. Peu après, je vais à la bibliothèque rénovée par l'UNESCO et j'ignore si cette version de

l'histoire me convainc avec son aspect suranné.

Je termine ma soirée, j'ai fait le tour de Tombouctou, cela fait six jours que je suis au Mali. Je décide de rentrer et Malik m'encourage à saisir l'opportunité de l'Aïd toute proche, de nombreux bateaux transitent vers Mopti chargé du bétail destiné à la fête. Je pars le lendemain pour le quai sur le fleuve, mon taxi moto crève sur la route. Il me regarde en me demandant si j'ai demandé l'autorisation de partir à la ville... Car on ne quitte pas Tombouctou sans son accord. Je m'exécute et là un taxi s'arrête. Le motorcycle me pousse à monter quand un ami débarque pour l'aider avec son pneu. Je le quitte et j'arrive devant les bateaux alignés.

Des grandes pirogues remplies de moutons attendent la fin de journée pour naviguer. Je demande une place sur le toit comme les autres voyageurs et le guichetier me la donne avec une certaine résistance et une inquiétude évidente. Je regarde avec lui la tôle en fer et me

demande comment me mettre à l'ombre pendant le voyage. Je vais passer deux jours exposée au soleil, le projet est fou mais je suis convaincue de trouver une solution. Toujours résolue, j'attends à une table avec un petit déjeuner quand un homme se présente. Il s'appelle Ali, il est cuisinier pour une dame qui rentre à Mopti avec sa pirogue privée. Je suis invitée à voyager avec eux. Je découvre que la pirogue de taille moyenne est attelée à la grande et à son bord, sa propriétaire sirope un jus de fruit. Elle me salue et je comprends. J'accepte avec joie, une nouvelle fois protégée par les circonstances.

Nous voguons avec la douceur des événements sur le magnifique fleuve du Niger. Pendant deux jours, Ali anime la vie avec ses plats et ses chansons. Quand nous arrivons à proximité de Mopti, le fleuve donne l'impression d'être une grande mer à perte de vue animée par le limon brunâtre et des flots irisés par le balai des pirogues. La scène est spectaculaire. Un coup

d'accélérateur et nous passons une sorte de barrière de courant pour entrer dans Mopti. La dame me demande ce que je vais faire maintenant. J'ai encore sept jours devant moi. Je vais me laisser aller à découvrir le Pays Dogon grâce à l'ami d'une amie qui s'appelle Koné. Elle acquiesce satisfaite de m'avoir mené à une nouvelle porte du voyage.

MAGIE DOGON

Quand j'arrive, je demande Koné au marché. On m'indique qu'il va venir. Je me demande un peu comment c'est possible. Une demi-heure après, Koné se présente. Je lui explique que je suis l'amie de Cécilia et que j'aimerais bien découvrir le Pays Dogon. Il affiche un grand sourire, il doit aller voir sa famille pour la fête et me propose de lui payer les frais de son déplacement contre le fait de m'y conduire et de me servir de guide. Encore une opportunité improbable et nous partons rejoindre la célèbre faille mythique. Les jours défilent avec leurs images inoubliables au cœur de cette faille

légendaire. Si les paysages sont magnifiques, ce sont les moments humains qui gravent mon cœur d'une humanité terrestre, quotidienne, simple.

Quand nous entrons en Pays Dogon, nous entendons des voix. Il y a quelque chose de suspendu. Le ciel est bleu, il y a des nuages en forme de cœur qui parsèment un peu d'ombre sur la chaleur du sol et de l'air. Je m'arrête en écoutant cette mélodie, elle est puissante et profonde. Koné se tourne et pointe un champs. « Ce sont les femmes, elles chantent pour s'entraider en travaillant. » Il s'immobilise à son tour et se met à prier. Je ferme les yeux, j'ai l'impression de ressentir le rythme cardiaque de ses femmes quand un oiseau traverse la plaine.

Immédiatement, je le suis. C'est comme s'il me montrait le chemin. Koné marche avec moi sans protester. Dans l'étendue sèche et vide, nous arpentons une voie hors sentier quand nous nous approchons d'un

arbre, seul et majestueux. Autour, des ombres. Quand nous nous approchons, nous distinguons des silhouettes masculines toutes bien vêtues. Koné fait un signe en mettant son doigt sur sa bouche. Nous marchons doucement, comme des félins discrets. Les hommes répètent le chant d'une sourate qu'un homme coiffé d'une barbe blanche et d'un kufi¹⁷. Koné me murmure qu'ils bénissent le puits. Mes yeux zigzaguent et je découvre un cercle de pierres avec un sceau. Evidemment, il fallait que je trouve l'eau... et les hommes. La prière s'arrête et le sage ouvre les yeux. Le groupe avec lui. Il nous voit et affiche un grand sourire, il nous remercie. Pour Koné, c'est un encore un signe que je suis protégée.

¹⁷ Echarpe traditionnelle malienne de couleur bleue.

Le soir, Koné m'amène chez sa mère. Ils ont préparé une salle pour que je reçoive le massage sacré au beurre de karité. Il m'explique que sa sœur va rester à côté. Elle va prier pour moi. J'ai l'impression que c'est une manière de me rassurer sur ses intentions.

Quand il glisse ses mains sur ma peau, je sens l'encens, une odeur fumée qui flotte. La mère a allumé un feu dans la cour. Immédiatement, j'ai l'impression que mes côtes lâchent. Une tension le long de mon cou claque et se détend. Je plonge dans la chaleur de la terre. J'ai l'impression que mon corps s'unit au sol. Quand il termine, Kone m'amène à une bassine chauffée par le feu. Sans m'en apercevoir, je tombe dans le sommeil où je rêve des étoiles.

Le lendemain, nous repartons sur le chemin de pèlerinage. Nous visitons les habitats traditionnels de la célèbre faille de Bandiagara. Quand je plonge mon regard depuis les maisons vers la plaine, j'ai

l'impression de voir des transhumances, des peuples qui voyagent et des visages de femmes, nobles et impériales. Dans l'ombre des résidences, je ressens des rires, des contes racontés le soir, un sommeil qui parle aux étoiles. Quand nous quittons pour rejoindre un nouveau village, Koné décide qu'il est temps que nous dînions avec d'autres étrangers, j'ai trop d'étoiles autour de ma tête.

Le soir, il m'emmène dans un restaurant où nous rencontrons un couple d'italiens, des allemands, un espagnol. Ils voyagent en groupe et sont surpris de me voir seule avec mon guide qui lui se présente, comme mon frère. Pas question pour Koné que je sois qualifiée de touriste, je suis « invitée dans son pays car ses ancêtres voulaient me rencontrer ». Cela amuse José, l'espagnol, qui est convaincu de ce qu'il dit. « Il a raison, tu as quelque chose en toi. »

J'hausse les épaules. « Allons voir les étoiles ! » Sans attendre, je trouve les escaliers puis l'échelle qui mène à la terrasse. José me suit ravi d'une aventure. Quand nous arrivons, la voie lactée majestueuse. A cet instant, nous entendons des pas. Là, dans la cour voisine, des enfants jouent avec la lumière et créent des images de spectres et d'anges de la nuit. « Tu vois. »

Dernière journée, j'ai le cœur gros. Nous retrouvons un village plus animé et devons dormir dans un petit hôtel qui ressemble à un retour à la civilisation. Koné a des courses à faire. Il me dit d'attendre à un restaurant. Il n'y a personne, je tique un peu. « Tu verras, le spectacle vaut la peine ». Je reste une heure captivée par les animations de la route, des gamins, de la vie quotidienne quand 19h approchent. En quelques minutes, tous les bancs vident se remplissent. Je réalise qu'ils sont alignés devant la télévision. Le propriétaire allume l'écran. Je m'aperçois que les spectateurs, que des hommes, chuchotent entre eux. Leurs yeux sont

impatients. Un générique commence, c'est une telenovela brésilienne. Pendant l'épisode, ils commentent discrètement quant à la fin, ils s'emporent. Les cris sont passionnés et les discussions animées, ils ne sont pas d'accord et partagent leur opinion sur ce que l'héroïne devrait faire. Koné revient. « Alors ? – Alors, Maria a choisi le mauvais prétendant. – Elles sont toujours comme ça les femmes, elles choisissent les mauvais garçons. Tu sais ça, n'est-ce pas ? – Je sais ça. – Alors attend le bon et tu seras complète. »

Le lendemain, je laisse Koné à l'arrêt de bus, je pars vers Bamako, il retourne à Mopti. Il me fait promettre de suivre mon étoile. J'acquiesce sans comprendre et pourtant, je sais. Nous traversons des étendues désertiques avec des multiples arrêts au milieu de nulle part. Je somnole quand je suis réveillée par des cris épouvantables. Une fillette de 9 ou 10 ans est arraché à sa sœur par son père et un vieil homme. Le vieux

l'embarque dans le bus, des larmes tombent sur son visage. Je ne peux m'empêcher de pleurer avec elle. Je sais ce qu'il se passe. Cette gamine a été mariée de force. Elle se calme et se retourne pour me regarder. Ses yeux sont profonds et elle me sourit. Je lui déchire une page de mon carnet où j'ai dessiné un totem. Elle le prend comme un totem. Dans mes rêves les plus fous, elle est sauvée de son destin.

Prochain arrêt, la fillette repart avec son époux de cinquante ans son aîné. Elle est accueillie par une femme qui attend. Je soupire quand je vois un jeune homme au visage magnifique monter à son tour. Mon siège voisin vient de se libérer et j'ai la sensation que cet homme va s'asseoir à côté de moi. Ce qu'il fait sans hésiter. Il porte un bogolan magnifique et ses yeux sont avivés par le tissu. Il me regarde, me sourit et me salue. Il m'explique qu'il est venu pour me rencontrer, dans ce bus. Il l'a vu dans les entrailles du poulet qu'il a tué ce matin. Il me dit que je suis marabout comme lui. Il capte

mon scepticisme. Peu importe pour lui. Il commence son récit, celui d'une petite fille touchée aux fesses. Il conclut, « c'est avec l'ombre que la force naît. » Sur ces mots, il appelle le chauffeur qui s'arrête. Il me salue et part au milieu de nulle part.

30 ANS, EN L'AIR, AVEC ROBERT REDFORD

Après ma soutenance de thèse, je suis installée dans la capitale européenne et belge depuis plusieurs mois. J'ai mon premier appartement doté d'une baignoire, l'équipement indispensable à mes yeux. Le travail me fait énormément voyager et je saisis toutes les opportunités pour découvrir l'Europe.

A chaque capitale, une amie me rejoint pour y passer le week-end et je découvre les visages qui font le continent y compris en Turquie, à Istanbul et en Israël, à Tel Aviv, deux prolongations improbables de l'Europe. Je me retrouve avec deux passeports, des cartes de fidélité dorées en tant que cliente premium pour les avions, les

trains, les hôtels... Je parcours les kilomètres et commence rapidement, à m'épuiser. Le Kenya me rappelle et je me décide à y prendre mes vacances pour mes 30 ans.

Toujours très axée sur mes objectifs, j'atteins deux nouveaux *el dorado* en courant trois semi-marathons pour mes 30 ans et en prenant des cours de pilotage d'avion mêlant théorie et pratique. J'apprends la science de la météorologie, la sécurité aérienne, les règles de circulation et les simulateurs de vols. Je me passionne et de passage au Maroc, ma grand-mère m'offre un cours de pilotage mythique au-dessus de Rabat avec l'aéro-club de l'aéroport.

Le professeur, un pilote aguerri me fait faire des manœuvres complètement interdites pour un étudiant car selon lui, j'ai la tête qui le permet. Je fais looping et atterrissage en solo, ce qui est improbable. Sur cette note, je décide de faire aboutir mon rêve ultime, celui de

voler au-dessus du Kenya comme Karen Blixen dans le film *Out of Africa*. Les images de Meryl Streep qui découvre le Kenya depuis le Cessna piloté par Robert Redford ancre mon imaginaire. Je veux voir ces paysages depuis le ciel. Je veux ressentir la liberté de cette femme écrivain qui a connu le succès et l'amour. A distance, je contacte Alex, pilote à l'aéro-club de Nairobi et je signe pour trois cours sur place.

Quand je débarque à l'aéro-club, je suis à la fois surexcitée à l'idée d'accomplir ce rêve et terrifiée par ce projet complètement fou.

Au loin, Alex se présente. Il porte des lunettes d'aviateur format R-Ban avec des verres reflétant la lumière. Il est habillé d'une veste en cuir où un badge au niveau de sa poitrine gauche signale son grade. Il porte un jeans serré et des chaussures en cuir satiné. Ses cheveux châtain blonds accentuent son effet alors qu'il marche vers moi, un chewing gum à la bouche. Un instant, j'ai

l'impression qu'Alex est la réincarnation de Robert Redford. J'ai la bouche grande ouverte quand je le vois s'approcher de moi. Un instant, je réalise le mirage mais mon for intérieur trépigne, *je vais m'envoyer en l'air avec Robert Redford*. Il me salue et me demande ce qu'une femme française seule fout dans un aéro-club à Nairobi. C'est l'histoire d'un rêve. Sans tergiverser, il m'embarque à bord du Cessna et m'annonce que nous allons voler au-dessus du Zoo de Nairobi. Il a compris.

L'effet est magique. Nous côtoyons des nuages et j'ai la musique du film qui passe dans ma tête. Alex me teste en m'interrogeant sur les outils de navigation. Satisfait, il me laisse prendre les commandes et me pointe la direction. Vite, les arbres se font plus rares et tout d'un coup, une silhouette de girafe surgit dans le parc. Une rivière serpente, une maison... J'ai l'impression de toucher les images d'un film qui a bercé mon adolescence. Alex a un sourire amusé, il sait exactement ce que je vis. A l'arrivée, il m'invite à prendre

un verre. Je décline, timide et réservée. Il me tend deux opportunités sous forme d'une carte et une page découpée. La première contient son numéro personnel, la seconde est un article sur la maison de Karen Blixen à Nairobi.

Evidemment, je me presse d'aller sur le lieu de pèlerinage. Je suis plutôt déçue par l'endroit qui me semble davantage tournée vers le film qu'à la vie de l'auteure que j'admire profondément. Peu importe, je pars le lendemain pour un safari de dix jours, je pourrais toucher cette tentation du mythe d'une autre manière. Nous commençons par le Masai Marra avec un groupe de 8 personnes : un couple espagnol, un couple américain, un Canadien, un Américain, le guide et moi.

L'excursion qui devait être en tente et version « budget » pour mon porte-monnaie précautionneux se change en séjour de luxe, la saison étant basse... Ou est-ce pour compenser la nouveauté du guide qui réalise son

premier safari ? Sa jeunesse nous offre un certain nombre d'anecdotes délicieuses.

Dès le premier jour, le guide se trompe de l'itinéraire plus ou moins balisé pour partir à la recherche d'un couple de lions qu'il a vu. Il quitte la route, ce qui fait angoisser la femme américaine quand nous tombons sur un phacochère mort. Les entrailles sont encore saignantes et le guide nous rassure, les lions ont mangé. A cet instant, nous voyons le couple endormi près d'un arbre. Dans le même instant, le véhicule cale. Le guide bondit de son fauteuil. Il ne sait pas ce qui se passe. Il tente un redémarrage. Rien à faire. Il se décide à sortir en regardant le couple endormi. Il ouvre le capot et réveille la femelle.

Immédiatement, il se réfugie à l'intérieur. Tout le monde se trouve sur le toit du van d'exploration et d'un même mouvement, les explorateurs rentrent apeurés en voyant la lionne s'approcher. Je suis la seule à rester à

l'extérieur, prise par la majestueuse reine qui s'avance. Le guide crie et je l'ignore. Mes yeux sont plantés dans ceux de la bête. Elle se place à quelques mètres à peine du véhicule. A moins de trois mètres, elle s'arrête. Le guide chuchote, personne ne doit bouger y compris moi. Je suis complètement en connexion. Je souris à la lionne et prend mon appareil. L'animal me donne l'impression qu'elle acquiesce et j'immortalise ma lionne.

Après quelques secondes d'échanges muets, elle se retire. Le van respire et je me tourne vers notre conducteur. « Bon, c'est bon, ça va redémarrer maintenant ». Médusé, le guide actionne le moteur qui repart. Il sort fermer le capot à toute vitesse et nous repartons. Tout le monde est ahuri et me regarde avec un mélange de peur et d'admiration.

Le deuxième jour, nous stationnons tranquillement près d'un groupe de girafes. Nous sommes sortis du véhicule abusant de la jeunesse de notre guide pour jouer aux

explorateurs à l'exception du couple américain, précautionneux et inquiets. Nous restons dans un périmètre raisonnable du véhicule et prenons notre lot de photos souvenirs quand nous entendons un bruit. Le guide nous rappelle à la voiture et nous rentrons rapidement. Il est trop tard pour redémarrer, un groupe d'éléphants approchent. Une sorte de halo se forme dans le ciel et le troupeau passe à quelques mètres de nous. Le sol tremble, le guide est blanc et prie de toutes ses forces, personne ne crie... Le troupeau part. Nous voyons les traces à quelques mètres de nous. A un cheveu, nous étions morts.

Le troisième jour, le groupe se réduit à trois, le Canadien, Sharim, un poète d'origine perse ayant reçu un prix et vivant de son art, et Mike, un Américain commercial qui fait son dernier voyage seul avant de demander sa girlfriend en mariage. Nous partons pour les lacs et l'improbable sonne à nouveau à notre porte. Dans la réserve où nous avons vu un magnifique envol

de flamants roses, le guide s'embourbe. Il s'énerve contre le destin. Il est persuadé que les Dieux le testent. Sharim prend ses jumelles et repère un rhinocéros. Il apparaît comme un vieux rhinocéros blanc, c'est une chance improbable.

Notre guide lui s'inquiète. Il trouve l'animal trop près. C'est simple, s'il décide de charger, nous sommes morts. Philosophe, Sharif sort sa bouteille de whisky et Mike, sa boîte de cigares pendant que je fais un croquis de la scène. Nous nous mettons à fumer et à boire en attendant qu'un garde du parc vienne nous aider. Nous repartons plus de deux heures après, éméchés et heureux de cet instant. Au loin, le rhinocéros est resté immobile.

De retour à Nairobi, Mike, Sharim et moi décidons de poursuivre l'aventure vers Mombassa en prenant le train. Nous quittons la capitale après un festin de viandes dont autruche et crocodile. Train de nuit, nous

parcourons les kilomètres au fil du rail, autre mythe qui me ravit. Au petit matin, un choc nous réveille. Nous avons heurté un éléphant. La scène est improbable. Le pauvre animal git contre un wagon du train complètement enfoncé, la masse de ferraille a quitté les rails battue par la masse de l'animal. Les habitants s'accumulent rapidement et c'est déjà le marché à la viande qui opère avant l'arrivée des autorités. J'ai le cœur complètement serré en pensant à ce vieil éléphant qui voyageait seul, parti à la rencontre de la mort. Quand nous repartons, Mike me regarde en me demandant si j'ai un pouvoir. Dès que je suis là, des choses uniques se passent.

A Mombassa, nous rencontrons une bande de British dont deux ressemblent à des Boys band. Nous louons une grande maison et fêtons copieusement et avec ivresse la couleur magnifique du sable et de l'eau. Je reste, à mon habitude, dans ma réserve et mon recul. Je continue de griffonner des croquis et je délaye des

poèmes avec la complicité de Sharif. Je pense à ce voyage et à mon retour qui m'apparaît trop rapide. Quand je me plonge dans une nostalgie prématurée, nous apprenons qu'un volcan s'est réveillé en Islande. Eyjafjallajökull. Mon sauveur a un nom. Je suis censée rentrer à l'aéroport de Nairobi pour embarquer de retour à Bruxelles.

Un part de moi souhaite que je sois bloquée au Kenya par ce mot qui signifie, « la montagne des îles ». Les événements me permettront d'embarquer mais d'être déviée en Roumanie puis en Allemagne où je m'entasse dans un train de retour pour la réalité. J'ai le cœur gros, je n'ai plus envie de cette vie.

CONVERSATIONS AVEC SOI-MÊME À GOA

Le destin continue de jouer en ma faveur. De retour à Bruxelles avec un certain blues, je continue de nombreux voyages pour le travail quand mon boss m'apprend une nouvelle décision de la Commission

européenne... La coopération avec l'Inde pour le secteur de l'eau est devenue une priorité dans l'agenda politique. Nous sommes donc invités à réunir nos forces rapidement pour organiser des ateliers de recherche et d'accords politiques. Il m'envoie à Bangalore et New Delhi pour dix jours. Je souris à l'idée d'aller au Taj Mahal, autre incontournable de ma to do list. Et tant qu'à faire, je demande une semaine supplémentaire pour aller à Mumbai et réaliser quelques rencontres stratégiques. J'obtiens l'accord et je bénéficie de quelques jours de vacances sur place avec une idée en tête, visiter Goa, autre clé mythique venue du film *Bride and Prejudice*.

Ce Bollywood reprend le livre de Jane Austen, *Orgueil et Préjugés* qui raconte l'histoire d'Elizabeth Bennett, femme de caractère issue d'une famille dite petite gentry. Elle fait la connaissance de Fitzwilliam Darcy riche propriétaire. Leur aventure amoureuse fait rêver depuis deux siècles et a inspiré des films, séries, bande-

dessinée. *Bride and Prejudice*, ou *Coup de foudre à Bollywood* propose une version du roman dans les codes de la société indienne.

Le personnage d'Elizabeth est joué par Aishwarya Rai, Miss Monde 1994 que j'ai vu apparaître à la télévision lors de son sacre. Ses yeux ont piqué mon imaginaire et j'ai rêvé d'elle dans une fresque meurtrière venue de mon goût pour Agatha Christie et Mary Higgins Clark. Dès le lendemain, j'écris mon premier roman au stylo rouge sur les feuilles de papier de ma grand-mère entamant ma longue relation avec les récits venus de mes visions oniriques.

Quand je décolle, j'ai organisé un voyage dans l'Inde du Sud au moyen des avions low cost qui transportent pour 30 ou 40 dollars sur des kilomètres de distance. Continent à part entière, des milliers d'Indiens de la classe moyenne et supérieure empruntent les lignes intérieures, argument que je donne à mes amis

européens ou mes collègues qui s'inquiètent de me voir emprunter ces avions dénués de sécurité à leurs yeux. On me retrace les morts survenues dans ces lignes non classées et j'hausse les épaules, tout n'est question que de perception et de hasard, je ne sens aucune menace.

Sans encombre, j'arrive à Mumbai la magnifique. De très bonne heure, j'emprunte le bus collectif pour rejoindre mon auberge de jeunesse située dans le centre-ville. Nous passons les slums¹⁸ où la vie matinale se réveille avec ses couleurs, son grouillement et sa vie. Je n'y vois que le quotidien et les visages déjà au travail. Je me précipite à la gare, lieu emblématique dans ma tête avant de m'aventurer sur la côte à la recherche d'un

¹⁸ Les bidonvilles.

temple. Comme toujours, je suis là pour une fête religieuse. Quand je me lance vers le temple séparé de la rive par une digue, je respire à plein poumon portée par la beauté du lieu.

Un instant, une porte s'ouvre, puis d'autres avec elle. Des hommes en blanc sortent et rejoignent la route. Je me retrouve à contre sens de cette foule masculine qui semble soit offusquée soit honorée de ma présence. Un homme me pousse gentiment sur le côté et je m'arrête, bien consciente de ce raz-de-marée impressionnant et empressé. Il me dit que je vais me faire écrasée et il se place comme un bouclier entre la foule et moi. Il observe quelques secondes, la foule diminue et approuve. « Wait until the last is gone. Then, you go. They wait for you »¹⁹. Il s'éloigne, le doigt pointé vers le

¹⁹ Attend que le dernier parte. Après tu peux y aller. Ils t'attendent de toutes les manières.

ciel ce qui attire l'attention des hommes qui quittent. Quand le dernier est parti, je m'approche et je découvre l'étendue magnifique qui rencontre la pierre blanche. Une brise passe. Je ne sais pas qui m'attendait mais je sens une présence. De retour du temple, je vois les femmes se baigner dans l'eau et échanger, les hommes se tiennent d'un autre côté du parc. Je réalise la division de la société musulmane présente.

Le soir, je découvre mon dortoir de douze lits dans une grande salle divisée en deux. La hauteur de plafond, les moulures, le parquet, les fenêtres... Tout ressemble à un ancien hôtel particulier de la période coloniale britannique. L'élégance du lieu tranche avec les lits superposés simples. La pièce a été naturellement organisée entre les voyageuses. La grande pièce réunit les femmes indiennes, la plus petite, les trois femmes

européennes dont je fais partie. Tout est incroyablement serein et bienveillant. Une femme qui me voit chercher mon savon que je ne trouve pas, m'offre le sien encore neuf et emballé.

D'un mouvement de mains jointes et avec un grand sourire, elle me prie d'accepter. Je sais que mon savon est quelque part dans sac à dos mais je ne me sens pas de refuser ce qui semble être un honneur à ses yeux.

Au petit matin, de grandes tables en bois s'étendent dans un grand salon au parquet d'époque. Le silence respectueux est interrompu par le craquement des pas sur le sol. Du thé, du café, de l'eau chaude, et pour chacun, une assiette avec un œuf, deux tartines avec de la confiture et quelques amandes.

La simplicité m'apaise. Les visages sont si différents. Des hommes sont maigres au sourire édenté, abordent un sourire heureux, d'autres sont sévères derrière leur

visage rond et un air angoissé. Tout est incroyablement calme et je profite de mon repas en hallucinant. Ma nuit me coûte à peine 2 dollars, petit déjeuner inclus.

Je quitte Mumbai pour entamer ce que j'appelle, ma mini retraite spirituelle. J'ai acheté le livre de Nelson Mandela sur un appel à l'aéroport et je dévore totalement *Conversations avec soi-même*. Je pars pour Goa dans un lieu conseillé par une amie qui me garantit que je devrais apaiser et trouver les réponses à ce mal être que je ressens. Quand j'arrive, je n'ai aucune réservation et je m'inquiète un peu. On me dit de patienter quand j'entrevois une femme qui fait le ménage. Je réalise l'odeur délicieuse du bois fraîchement ciré.

Un homme arrive et me salue. Il m'attendait. Il avait vu dans les signes qu'une européenne viendrait lui demander conseil. Il me propose un prix abordable si je promets de parler avec lui. J'approuve et j'ai à peine le

temps de poser mes affaires que je dois le rejoindre pour manger, je suis trop maigre à ses yeux.

Autour d'une table remplie de fruits, noix, gâteaux, œufs brouillés et jus, Mani se pose avec son thé et me décrypte silencieusement. Il aborde un sourire satisfait en lançant la conversation sur ma quête...

Qu'est-ce que je cherche exactement ? Je l'ignore. Une paix probablement. Il me répond que je cherche un mode de vie qui me ressemble et celui-là, passe par répondre à une question fondamentale...

De quoi ai-je vraiment besoin ? Il m'explique alors son parcours de businessman ambitieux ayant connu de grands succès. Il cherchait l'approbation de son père jusqu'à ce que ce dernier meure du cancer. Mani qui n'a pas pu être à ses chevets pour ses derniers moments, plaque tout et change de vie.

« J'ai réfléchi. Je n'avais pas de grands besoins à part celui d'être près de ma famille. » Sur ces mots, il saisit des pancakes avec des morceaux de mangue qu'il a fait préparer pour moi. « Eat your pancake, sleep and come back tonight for dinner »²⁰.

J'exécute. Bercée par les odeurs agréables de la maison, je dors une longue sieste réparatrice. J'ai le temps d'aller marcher sur la plage, observer les barques qui reviennent et voir au loin, un début de soirée d'Américains qui semblent déjà bien enivrés. Je ramasse un coquillage et trouve une étoile de mer sur le sable. Je la rends à l'eau quand une femme s'approche et me donne une couronne de fleurs pour que je la jette avec un groupe venu prier. Je réalise le rituel avec eux et

²⁰ Mange ta crêpe, dors et reviens pour le diner.

repars, troublée, en quête de mes besoins véritables. J'ai le cœur gros, une peine bloque mon cœur et j'ignore d'où elle vient. Quand j'arrive à la maison de Mani, je découvre les préparatifs d'une table magnifique éclairée par des bougies.

Quand je rejoins le maitre Yogi qui sirote un thé frais avec une cigarette, il me propose de m'asseoir et se met à brûler de l'encens. Je bois avec lui en silence quand je sens les larmes venir. « Tu as perdu des personnes de ton cœur, tu étais très jeune, c'est pour ça que tu cherches quelque chose qui n'existe pas. » J'acquiesce. Mani a vu ce que je sais mais que je refuse d'intégrer. Les décès de mon grand-père à 14 mois et ma marraine à 17 ans m'ont éteint. Je fuis toutes les relations, car à quoi bon aimer quand la mort nous enlève l'être aimé ? Il aborde son sourire confiant et certain. Une larme coule et la femme de maison nous apporte un magnifique plat aux lentilles et des naan²¹.

²¹ Pain indien.

Nous dînons en silence. Je médite sur ma peine avec la présence de Mani qui récite muettement des mantras. Je sens comme un poids descendre de mes épaules vers mes pieds quand nous avons terminé de manger. Le maître Yogi me sourit et me tend une tisane. Il m'explique qu'il vit désormais avec quelques centaines de dollars et avec le don de son père, celui de la clairvoyance. Il aide les personnes qui viennent à lui pour les guider. Il me regarde à nouveau.

Le livre que je lis, il est une réponse lui aussi, à ma quête de paix. J'expire. Je passe les deux jours suivants à lire, écrire, dormir et ne mange pas un seul morceau. Je bois le thé épicé et les jus de Mani libèrent une fatigue et un espoir simultanés. Quand je quitte Mani, il me serre

dans les bras et me remercie de l'avoir guidée. Avec son sourire énigmatique, il laisse planer une prédiction et je m'envole pour Bangalore où le travail m'attend.

Après trois jours dans la mégacité de l'informatique, je pars à destination de New Delhi et quitte l'Inde du Sud pour l'Inde du Nord. Cette fois-ci, je suis en mission officielle et c'est le taxi qui me mène à l'hôtel où se tient la conférence. Nous parcourons différents mondes et cette fois-ci, pour la première fois de ma vie, je vois la pauvreté. J'ai visité des bidonvilles à Casablanca, Nairobi, Sao Paulo, Mumbai... Ceux de New Delhi me saisissent par leur dureté et la réalité des castes.

Quelques kilomètres après, nous entrons dans un jardin privé où se dresse un magnifique édifice luxueux. J'entre dans ma chambre à 180 dollars. C'est une suite royale de 90 mètres carrés. A l'entrée, un panier rempli de produits de beauté m'attend avec un jus de mangue frais et des fruits fraîchement découpés. La décoration

est fine, délicate et chaque pièce dégage l'élégance. Je m'assieds complètement perdue par ces mondes parallèles que je viens de vivre en quelques jours. La conférence se déroule avec ses grandes déclarations et ses couac culturels dont la cuisine épicée. Les dignitaires européens deviennent rouges, ce qui fait rire les Indiens présents. Pour ma part, je me retrouve avec mes robes droites à manches courtes, une disgrâce aux yeux de la coutume locale. Je me pare des sari que j'ai achetés pour couvrir mes épaules et obtiens immédiatement, une approbation invisible.

Dernière étape, je pars enfin à la rencontre du Taj Mahal. Un collègue qui apprend mon plan, veut me suivre dans mon aventure. Il découvre mon projet de prendre le train seule et se demande si je ne suis pas complètement folle. Je lui explique mes différentes pérégrinations et il réalise la voyageuse aguerrie que je cache. « You're going to get the 7 wonders! »²². Sa remarque me fait

²² Tu vas visiter les sept merveilles du Monde !

réaliser un référentiel que j'ai oublié. Quand nous sommes à la gare, je le guide avec cette espèce d'instinct qui le déconcerte. Nous arrivons dans nos compartiments respectifs, il s'inquiète pour moi. Je le rassure, je suis dans une cabine pour femmes.

Le lendemain, de très bonne heure, nous partons pour rejoindre la file qui veut pénétrer dès l'ouverture du temple. Que des locaux, ce qui enthousiaste mon collègue en quête de visite hors des sentiers battus. Quand nous rentrons dans l'enceinte, la magnifique esplanade nous accueille avec la douceur du soleil et le vol apaisé des oiseaux. Je soupire avec mon cœur à nouveau serré. Combien de rêves ai-je accompli ? Le lieu qui honore l'amour me fait réaliser que je cherche

cet amour idéal, ce grand amour, cette rencontre absolue qui fera basculer ma vie. Je quitte l'Inde avec une résolution, il est temps de démissionner et vivre une autre vie.

UN KINDER À ISTANBUL

Après le retour d'Inde, le travail s'emballa. Mes supérieurs savent mes grandes capacités à voyager et à convaincre partout où je vais. Je reçois un compliment ultime d'un membre néerlandais expert de la place qui confie que depuis que je suis là, l'association existe aux yeux de la Commission européenne au point d'être devenue incontournable. Mon job devient désiré et je me retrouve sous pression. Cette expérience me pousse à affirmer ma position, elle déclenche un besoin de fuite que je trouve dans des relations avec des hommes que je ne vois jamais car je suis toujours en voyage. Un soir, je rentre dans mon appartement, je réalise que je n'ai passé que trois jours en deux mois, chez moi.

Le week-end, Blaise et Laurence viennent me rendre visite. Avec leur joie de vivre simple, je redécouvre la ville où je vis mais que je n'habite jamais. Blaise a décidé de créer sa boîte après avoir suivi une formation en hypnose. Diplômé de Dauphine et de Harvard, sa trajectoire me fait réfléchir et me fait envie. J'ai toujours voulu créer ma boîte et la pression du travail me donne envie de tout quitter. Je lui raconte ma rencontre avec Mani et Blaise me propose une séance d'hypnose. En quelques minutes, je pars à bord d'un bateau. J'ai 8-10 ans et nous quittons Tanger pour l'Espagne avec mes parents et ma sœur. C'est une image heureuse, probablement une de ses seules de ma famille. Quand je quitte le monde inconscient, Blaise s'étonne. Je suis hyper réceptive. Il me conseille de faire de l'autohypnose et m'initie à la technique. Pour lui, c'est la clé de mes deuils.

Envoyée en mission à Istanbul avec un de mes

supérieurs, j'entame ma lettre de démission dans l'avion. Nous arrivons tard dans la capitale et à l'accueil du Hilton, nous apprenons que nos chambres ont été données à d'autre. Mon boss s'emporte et le réceptionniste s'empresse de lui proposer une chambre plus grande, il se gorge de fierté quand je grogne intérieurement face à son comportement colérique et méchant. A mon tour, quand je tends ma carte de fidélité avec mon sourire compatissant, l'homme répond avec respect. Il m'annonce que ma chambre qui a été upgradée. J'ai le droit à la suite présidentielle qui donne sur le Bosphore.

Mon boss est rouge de jalousie et objecte que je suis son supérieur, qu'il devrait accéder à la suite. L'homme répond que je suis là pour un jour, lui en reste trois et pour des raisons de booking, cette suite m'a été réservée. Mon directeur quitte la scène avec fracas quand le réceptionniste me demande d'attendre quelques minutes avec une coupe de champagne. Je

refuse la coupe et demande de l'eau, je n'ai pas envie d'alcool à presque une heure du matin. L'homme hausse les sourcils comme si je grandissais en respect à ses yeux.

Quand je découvre la suite de 100 mètres carrés qui donne sur une vue magnifique, je suis épuisée. J'entrevois le jacuzzi en terrasse et me dis que je devrais en profiter. Mon boss m'appelle pour me demander de visiter ma suite. J'accepte et attend en observant mon panier. Du vin rouge, des fruits découpés, une crème pour les mains, un œuf kinder. Je me marre. C'est évident, la chaîne Hilton connaît trop mes habitudes. Le boss passe en éclair pour étaler sa jalousie et je le pousse dehors pour m'endormir aussitôt. Je quitterai la suite, je n'aurais pas eu le temps de profiter du jacuzzi.

Après Istanbul, j'enchaîne pour le Lac de Côme. Je passe une nuit à Milan, la ville où est née mon grand-père et je réalise qu'il serait temps que je fasse mon

deuil. Le lendemain, un taxi privé m’emmène à l’hôtel qui surplombe le lac. J’ai rarement vu un paysage aussi magnifique. Je me sens nostalgique de mes privilèges quand mon boss débarque pour m’annoncer que je dois repartir plus vite que prévu. Je suis attendue à Tel Aviv. Je suis éreintée. Je passe ma nuit dans un cadre luxueux et magique, le temps de la réunion et je repars en début d’après-midi, direction la capitale israélienne.

Quand j’arrive à l’aéroport, un officiel m’attend avec une voiture à la sortie de l’avion. Je passe la douane dans une zone privilégiée pour rejoindre un raout dans un grand hôtel de Tel Aviv. Le lendemain, je présente mon travail et reçois des applaudissements, ce qui surprend nombre d’européens. Je suis immédiatement emmenée dans un grand restaurant au sommet d’une tour de Tel Aviv pour rencontrer des CEO de boîtes innovantes. Ils m’exposent leur technologie avec leur enthousiasme que j’écoute passivement.

L'un d'entre eux est particulièrement beau et attentif. Il perçoit ma lassitude et me demande si j'aime le chocolat. Je réponds que oui. Il fait changer le dessert pour commander un mi-cuit. Cela prend vingt minutes mais cela vaut la peine. C'est le meilleur mi-cuit que je mange de ma vie. Il dévie de sujet et m'explique le principe de la nourriture kasher et sa foi juive. Je reprends des couleurs en lien avec l'homme et non la fonction. Il gagne son sujet avec cette technique. A nouveau, un taxi et je repars pour Valence. En pleine session plénière, ma grand-mère me laisse un message. Ma mère tente un appel. Je découvre l'horreur. Ma tante Michèle qui a déclaré sa schizophrénie depuis cinq ans dont on a perdu la trace depuis plusieurs mois, a débarqué chez mamie en vacances à Benidorm. Elle l'a frappé.

Quand je débarque en urgence, l'arcane sourcilière de mamie est tordu derrière un pansement. L'œil a les traces d'un bleu qu'elle a tenté de cacher avec du

maquillage. Elle ressemble à un spectre. Elle me serre dans ses bras sans être là. Je vois la dame de fer qui a perdu son éclat. Je l'accompagne pour l'aider à s'endormir. Elle marmonne dans son sommeil. J'ai l'impression d'entendre les phrases qu'elle a prononcées le jour de l'incendie du cabanon. Je vois les yeux orbités de Michèle qui se penche sur ma grand-mère. J'entends cette vengeance grincer. Ma tête est pleine. Je réalise que ma mère a un psoriasis à la tête, que ma grand-tante a des migraines, que mamie a des problèmes de mémoires en répétant, ma « tête, je n'ai pas de tête ».

Ma sœur est tombée sur la tête à 2 ans. Je suis la « terre dure, testa dura. » Michèle est malade de la tête. Ironie, elle est ma marraine, celle qui me protège... Et contrairement aux membres de ma famille maternelle, ma tête tourne bien. Vite, mais bien. J'ai toujours des idées à la seconde, des rêves intenses et des voyages constants que je vis depuis plusieurs années. Je

soupire. Quand je quitte ma grand-mère, j'ai une conviction : la tête, c'est la clé d'un secret de famille et je sais qu'il est temps de guérir et couper avec cet héritage.

Quelques semaines après, je suis installée à Paris en colocation avec tout cet effondrement derrière moi. Je suis allongée dans ma nouvelle chambre avec ce que j'ai gardé de mon appartement bruxellois et médite sur ce que je refuse d'éclairer. Cette clé. Je me décide à franchir le pas et avec les consignes de Blaise, je me lance dans une autohypnose. Immédiatement, ma mémoire se connecte à mes quatorze mois. Je me vois seule dans une chambre et je pleure. Je me transporte et j'assiste à l'enterrement de papi. Je vois les larmes de ma mère, ma grand-mère et ma famille.

Je sors de la scène pour revenir à la réalité pressée par une douleur dans mon cœur qui sort par la gorge. Là, je m'effondre en larmes et pleure pendant deux heures. Je

n'ai qu'une seule phrase dans ma bouche, je suis désolée. Je réalise l'abandon que j'ai vécu mais aussi une culpabilité inconsciente du bébé que j'étais. A quatorze mois, sans explication ni compréhension de la mort brutale de mon grand-père décédé d'une phlébite, le nourrisson qui était moi s'est persuadé d'une chose, je suis coupable de sa mort.

Le lendemain, j'envoie un message à ma mère pour lui demander où j'étais à l'enterrement de papi. Complètement déboussolée par ma question, elle met plusieurs jours à me répondre. C'est quand je la vois pour le déjeuner dominical qu'elle m'avoue n'avoir aucun souvenir. Elle sait que je n'étais pas à l'enterrement mais elle ne sait pas à qui j'ai été confiée. L'aveu me libère et tout d'un coup, je réalise que cet enfant lui aussi était en deuil.

LE BAIN DE CLÉOPÂTRE

Mon destin de chercheuse continue sur sa ligne dorée et bénie, je suis invitée à participer à une conférence au Caire. L’Egypte, encore une destination mythique. Celle-ci n’est pas sur ma liste mais quand j’apprends la nouvelle, je laisse un message surexcité à ma sœur où je chante « C’est le bain de Cléopâtre. Lalala. C’est le lion de Cléopâtre, c’est le roi des animaux. Du courage pour se battre et de l’esprit, alors ça zéro. » Je suis reçue dans un cinq étoiles pour cinq jours de séminaire.

Autour de moi, des femmes chercheuses africaines venues du Bénin, Sénégal, Egypte, Maroc... C’est la francophonie qui se réunit et nous passons cinq jours d’échanges passionnants. Le dernier jour, comme toujours dans ce genre de congrès, nous bénéficions d’une sortie... La rencontre avec les Pyramides de Guizèh.

Quand nous prenons le bus, nous découvrons le

labyrinthe de la capitale égyptienne. J'ai l'impression d'une préparation. Je vois la route comme un chemin parsemé d'indices. Un hiéroglyphe qui se glisse sur un panneau de circulation. Un reflet doré sur la veste d'un motard qui nous dépasse. Une main de Fatima dans une voiture. Une musique qui souffle un poème. Dans le ciel, j'ai l'impression de voir un visage. Une reine qui sourit. J'entends l'air qui souffle quand je sais que nous arrivons près du fleuve. Je souris au Nil quand une femme s'exclame. Une felouque passe et je revis une scène de *Mort sur le Nil*. Un regard et voilà la pyramide.

Quand nous arrivons, les femmes suivent le guide. Je m'éloigne du groupe. Ils ne prennent pas le temple dans le bon sens. Je m'isole et déambule entre les pierres, les sons et la majestueuse élévation. Je me retrouve face à une porte quand le groupe me retrouve. Le guide écarquille les yeux. « Mais comment tu as su ? – Une mauvaise habitude. Je devine. – Tu devrais aller voir le sphinx si tu sais. – Je vais d'abord rencontrer le temple,

de l'intérieur. » Il rit en comprenant ma phrase. Je me plonge dans le silence de ma visite. Grâce aux collègues, je fais quelques photos avant de rencontrer le lion, le sphinx, le mystère humain.

Au loin, je sais que l'Egypte m'attend. Je décide de prolonger mon séjour pour partir à Louxor. Mes amies de colloque s'inquiètent, je suis sereine. Je quitte l'hôtel et m'installe dans une pension plus simple pour consacrer deux jours à la visite du Caire avec dans le viseur, le musée. Je prends le métro où je découvre la séparation hommes et femmes. Quand je débarque au musée, je passe à proximité du bâtiment du parti de Moubarak et je vois comme des flammes. Sans le savoir, je visionne l'incendie du 28 janvier 2011 quelques semaines après. Dans le musée, je m'oriente naturellement jusqu'au trésor de Toutankhamon où j'ai l'impression d'entendre des voix. Le garde s'approche de moi et me demande si j'ai besoin d'aide. Je souris, je sais que je dois partir.

Je continue mon chemin dans la tentacule cairote jusqu'à la station de train et j'embarque pour Louxor. La situation est tendue quand j'arrive. Le taxi qui me conduit fait des détours. Il m'explique que des protestations commencent à se multiplier. Je ne devrais pas être là, même si l'Egypte aime recevoir des touristes, c'est dangereux. Je lui dis de prendre une rue parallèle et il se marre. « Ah vous connaissez la ville alors ? » Je ne réponds pas et nous arrivons à l'hôtel.

Commence alors une nouvelle initiation à ce que j'ai déjà vécu. Je visite les tombeaux des reines et des rois seule. A chaque fois, je rencontre des étrangers qui me demandent si je connais. Je me retrouve une fois face à des hiéroglyphes face avec un couple anglais à qui j'explique ce qui est écrit. Quand le guide revient, il est admiratif. Il me demande si je suis égyptologue. J'ai étudié les hiéroglyphes quand j'étais en DEUG pour m'amuser, je me dis que j'ai gardé des traces. La vérité est autre, j'ai déjà vécu ici.

Quand je m'apprête à rentrer à l'hôtel, le guide m'interpelle. Il me demande si je ne veux pas faire un vol en montgolfière. Son ami me propose 30 dollars pour l'ascension avec un couple. Il n'y a pas beaucoup de monde et cela lui permettrait de gagner de l'argent. J'accepte immédiatement, un tel prix est impensable.

Quand je monte dans le ballon qui se gonfle et qui s'élève, je pose mes yeux sur la vallée qui se dévoile sous mes yeux. J'ai des larmes qui coulent. J'ai cette sensation forte d'un retour et d'une libération. Je chemine le long des routes, des temples, du désert et j'ai l'impression de voir des siècles de civilisation me raconter leurs secrets.

Mon cœur se serre, il y a trop de chances dans ma vie, trop de bénédictions pour y croire. Je ne mérite pas tout ce qui m'arrive.

Un souffle se pose, je vois comme une Reine qui me sourit. « Et si tu étais une Reine, une femme sacrée ? » De retour d’Egypte, j’envoie ma lettre de démission. Nous sommes en 2012 et je viens de fêter mes 31 ans, c’est le moment de changer de vie.

LE 12/12/12

La vie parisienne entérine mon projet de vie, je deviens consultante à mon compte. Je reprends les cours, l’écriture, les missions pour des clients. Les premiers mois sont difficiles et je sous-loue le salon de notre appartement en Airbnb avec l’accord de ma colocataire rarement présente. Des nationalités défilent et je joue à la réceptionniste aguerrie. Cela me paie mes fins de mois. Je continue et persévère dans le monde de l’eau grâce à mon réseau et me voilà invitée à animer un atelier à Chicago. Par effet de bouche-à-oreille CELSA, je suis invitée à donner des cours à Pointe Noire au Congo Brazzaville.

A nouveau, quand je débarque à Pointe-Noire, je suis reçue comme une princesse. Je loge dans un hôtel avec un cour remplie de fleurs. Je suis accueillie par les élus locaux au cours d'un dîner majestueux où je mange les meilleures crevettes géantes de ma vie. Mes hôtes me savent passionner par la nature et les animaux. Ils m'emmènent en forêt primaire au cœur du lieu de vie des gorilles. Quand nous empruntons une route goudronnée, nous passons devant un village avec une pancarte en chinois. Serge, mon guide, m'explique que les Chinois ont construit cette route pour relier Pointe Noire à Brazzaville mais le chantier est l'arrêt depuis un an. En attendant, les employés vivent dans ce village sécurisé. Nous voyons un énorme camion passer avec deux troncs gigantesques. Ce sont les Chinois, ils exportent le bois plus vite que leur ombre.

Nous arrivons dans un village isolé au milieu de la jungle. Après une marche le long d'une voie de chemin de fer désaffectée depuis la décolonisation, nous

trouvons un marché animé. Nous sommes plongés dans une vie cachée par la nature. Serge m'achète 500 grammes de beurre de cacahuète. Je rouspète en disant que cela va me faire grossir.

« Goutte, tu verras ! » Il a raison, je n'ai jamais mangé un beurre aussi délicieux. Une femme s'approche et me tend une banane avec un grand sourire. « C'est bon avec ça. Comme les Américains le mangent. » Je me marre et me laisse aller à cette gourmandise.

De retour à la ville, j'entame des enquêtes de terrain avec les étudiants. Ils découvrent le sombre visage de la pauvreté sans l'eau au robinet. Ils sont profondément marqués par notre travail dans les bidonvilles et quand ils restituent leurs travaux aux officiels de la ville, ils me rendent un hommage vibrant qui me fait pleurer. « Madame Hervé-Bazin, vous êtes une perle d'une valeur extrêmement rare. C'est un honneur de vous avoir connue. » Je repars avec des cadeaux simples, des

copies écrites à la main où ils ont retranscrit des légendes sur l'eau que je voulais connaître.

Je passe au Maroc après mes séjours égyptien et congolais. Salim m'engueule, j'aurais dû l'avertir. L'Egypte, c'est trop dangereux pour une femme. Je le rassure, je voyage toujours avec ma force et tout se passe toujours bien. Il me demande des nouvelles de ma grand-mère et je m'assombris.

Mamie perd de l'argent depuis plusieurs années, il est temps de fermer son entreprise. « Tu vas lui annoncer ? – Nancy a fait le bilan comptable, mamie a trouvé des prétextes. – Tu dois l'arrêter. – Je sais. »

Après cette conversation et dans une sorte de fuite, je réserve mes billets pour Tahiti, c'est ma réponse face à cette responsabilité qui m'attend. Le mois de juillet s'étale, je range discrètement les placards en vidant les revues, triant les habits, jetant des fiches dès que

mamie s'absente. Le dernier jour, j'affiche l'ordre du jour. Je range des casseroles dans des cartons quand mamie réalise que je prépare le déménagement. Piquée de colère, elle m'insulte et quitte l'atelier. De retour à son appartement, une ambiance mortuaire règne. Elle a fermé la porte de sa chambre. La soirée passe dans le silence. Le lendemain, nous embarquons pour Paris. Je bénéficie d'un accès au salon et le personnel la traite comme une princesse. Quand nous arrivons, le couloir du terminal E me paraît interminable. Je vois mamie passer de 60 ans à 80 ans. Son pas s'alourdit à chaque seconde. Nous mettons plus d'une demi-heure à rejoindre le tapis qui délivre les bagages. A l'arrivée, mon beau père ne demande rien, il voit la blancheur du visage de ma grand-mère.

Je la laisse et m'envole pour une mission au Congo quand j'apprends l'inévitable, mamie a fait un malaise cardiaque. J'annule immédiatement mon voyage à Tahiti. Je repars au Maroc pour aider mamie à s'habituer

à une vie sans travail. Son esprit est diminué. Le soir, elle me confie de nombreuses anecdotes et me fait promettre d'écrire un livre sur notre famille. Je promets. Les mauvaises nouvelles continuent. La famille décide de détruire le cabanon de notre enfance pour une nouvelle demeure. Cette maison en bois est mon refuge, mon point de repère dans ce monde que je ne comprends pas.

Salim m'avertit. Il faut savoir avancer dans la vie et parfois, cela passe par la destruction qui permet une reconstruction. Quand je quitte Rabat le 12 décembre 2012 avec une pierre dans le ventre, j'ai le cœur brisé. Je ne reverrai plus la maison de mon enfance et je me répète ma consigne, je dois me libérer de cet héritage.

Quelques semaines après, j'interviens auprès de l'ANA, l'agence de l'eau péruvienne et me fait loger par la sœur d'un de mes copains péruviens de UCONN. Maria et Julio m'accueillent comme une princesse, m'invitent

dans les grands restaurants, m'offrent des souvenirs et des pisco à volonté. Quand je retrouve Ana et Pablo à Cuzco, je parle l'espagnol couramment et me comporte comme une Péruvienne. La hauteur change nos plans. Ana et Pablo sont venus avec leur fils de 18 mois qui ne supporte pas l'altitude. Ils décident de repartir mais me forcent à visiter le Machu Picchu. C'est Pablo qui me paie le bus pour m'obliger à voir ce monument mythique. J'accepte en me laissant porter par la générosité de l'amitié véritable.

Quand j'arrive à Aguas Calientes, la ville qui permet d'accéder au site, je me sens seule, propulsée dans ce voyage que je voulais faire avec mes amis. Je n'ai pas envie de me joindre à un groupe et je trouve la solution pas chère qui consiste à monter les 1700 marches pour accéder au site. Je pars dès le lever du soleil et attend dans la foule composée d'une centaine de personnes. Avant l'ouverture, nous sommes près de 200 chevronnés sur les starting block. La foule s'élance et je

pars en mode diesel. Je vois les pieds sauter, les corps s'accélérer, les têtes foncer.

L'ascension est douce, je trouve une vitesse de croisière et peu à peu, les visiteurs s'arrêtent, ralentissent, jaunissent. Je monte comme une chèvre résiliente, sans m'interrompre, avec régularité. Très vite, je dépasse les cabris insolents partis trop vite, trop sûrs. Quand j'arrive devant le portail, je suis la septième sur la ligne d'arrivée et la première femme. Je mérite d'entrer dans le groupe des 20, ce qui correspond pour lui, aux visiteurs qui pourront rencontrer les Dieux pendant ce temps suspendu de quelques minutes où nous sommes seuls au milieu du temple sacré. Je remplis mes poumons, très fière de mon corps et de ma force.

Au sein de l'enceinte, un lama mythique nous accueille. Il complète la photo de l'imaginaire du lieu. Je suis poussée naturellement vers une plateforme où je peux observer les montagnes autour de moi. Le temple

m'intéresse finalement peu, c'est la nature qui me parle. J'arpente les pierres, le chemin et les mémoires avec une sensation de déjà-vu. Je me dirige vers un temple où je trouve des formes, des sculptures et j'entends parler du calendrier aztèque. Je réalise que l'année 2012 était celle de l'effondrement. Je saisis mon passeport et découvre ou plutôt, redécouvre le tampon de la douane marocaine. 12/12/12. C'est l'effondrement de mon monde qui s'opère et avec lui, le mythe du voyage. Quelque chose émerge, j'ai une sensation de trop de vécus, trop de connaissances, trop de vies.

Les souvenirs se mélangent, ai-je trop parcouru le monde ? Mon esprit commence-t-il à confondre les pays, les endroits, les anecdotes ? Je ferme les yeux et j'entends des voix. J'ai l'impression qu'elles m'ont parlé dans l'eau du Taj Mahal et la robe d'une indienne qui se baignait dans le Gange. J'ai l'impression qu'elles ont souri avec l'innocence des enfants qui ont chanté,

applaudi, dansé auprès de moi à Tombouctou. J'ai l'impression que des présences sont à ma côté quand je décrypte les hiéroglyphes de la Vallée des Reines... Grannie, Papi, Mylène sont partout avec moi, ils sont toujours là. Elles répètent le même message. Une âme t'attend à Tahiti.

APOCALYPSE NOW

En m'installant à Paris, j'ai choisi la voie de l'entrepreneuriat. Volontaire et disciplinée, je me mets à travailler depuis la maison. Après les premiers temps de disette, vient l'équilibre. J'apprends à connaître les secrets de la comptabilité, de la fiscalité et de la régularité. J'anime un blog qui affiche mon expertise et contribue à renforcer mon réseau dans le secteur de l'eau. Les commandes rentrent et peu à peu, je respire mieux au point de commencer à fatiguer de la solitude dans le travail. C'est l'époque du coworking et je me mets à fréquenter La Mutinerie où cohabitent des jeunes entrepreneurs. Je me lie avec les Frères la Tullaye

qui me proposent de partager leur bureau contre un peu de travail en communication. Je cohabite avec Raphaël de Casabianca lui aussi féru de voyages. Mon monde se structure.

Au détour d'un inattendu, une journaliste responsable d'une des pages thématiques du Monde sous forme des blogs du célèbre journal, publie une longue tribune à l'occasion de la Journée Mondiale de l'Eau. Sans que je le sache, elle multiplie les références à mon travail. C'est l'effervescence. Je reçois de nombreux messages de félicitations. Cet acte entérine ma réputation d'experte. J'expérimente avec la journaliste, les commentaires violents qui déconstruisent mes propos. C'est ma première expérience du bashing sur Internet. Je prends les conseils d'un ami journaliste et j'apprends que toute visibilité entraîne toujours des réactions contraires.

Les mois passent et j'associe mes voyages un peu

partout à mon travail de recherche pour un projet de documentaire. Le sujet est si universel. Je collecte mes photos, les témoignages des femmes que j'ai pu interroger sur l'eau quand je suis allée en Inde, au Kenya, au Pérou ou en Egypte.

J'effectue un travail de fourmis qui documente ma vie de chercheuse passionnée. Inès me présente à une chaîne de diffusion et ils sont convaincus. Je suis le personnage et le fil conducteur de cette aventure. A l'approche d'un énième déplacement, cette fois-ci à Marseille, je rencontre le maire de Papeete et j'ai l'opportunité d'aller à Tahiti pour un nouveau projet sur les femmes.

Quand je rentre, j'ai besoin d'accélérer mon projet de documentaire et la boîte de production change de position. Je ne suis que l'auteure, les tournages prévus se feront sans moi. Je reçois la visite d'une médiatrice qui m'explique que je n'ai aucun droit. Je ne comprends rien. J'ai pourtant mobilisé 70% du budget grâce à des

sponsors privés, cela doit bien payer mes 14 mois d'investissement. Je n'ai pas le choix, c'est comme ça. Quand je rentre chez moi, je suis sonnée. Je demande conseils à Valentine qui connaît le monde de la réalisation. « Céline, si tu as signé un contrat d'auteur, tu n'as le droit à rien à part la rémunération d'un auteur ». Je n'ai rien signé. Elle s'insurge. C'est impossible. Elle me pousse à me renseigner. Je m'exécute.

Au bout du fil, la responsable du financement est offusquée. Elle m'envoie le contrat. Couperet. Ma signature. Ce n'est pas la mienne. Je n'ai jamais vu ce document, c'est l'effondrement. Et je décolle pour Tahiti dans 24 heures.

Le lendemain matin, j'appelle mon beau-père pour lui demander de venir dans l'après-midi pour me conduire à l'aéroport. Je suis dans un tel état de nerf que je ne sais pas faire ma valise. Entre temps, Valentine est

catégorique, je dois confier l'affaire à un avocat. Les responsables de la boîte de production débarquent à mon appartement. A leur surprise, il y a une Italienne en sous location de la chambre de ma colocataire et mon beau-père arrivé en avance. Sans m'en apercevoir, j'appuie sur la touche enregistrement de mon portable.

Les deux heures qui suivent sont lunaires. J'ai un déséquilibre mental. Je voyage tout le temps. Je suis solitaire et j'ai la mauvaise manie de me planquer derrière mon ordinateur pour écrire, lire, tout disséquer. Et il y aura des représailles. Parole de corse, d'enfant de militaire, de femme de magistrat. Ils iront me chercher à Tahiti. Mon beau-père reste calme.

Au début, je suis confuse. Quand la femme évoque la Corse, je vrille. Je sais que je vis une tentative d'intimidation. Je refuse de répondre. Elles quittent l'appartement en m'annonçant que la boîte va porter plainte. Je m'assois. La petite italienne sort de sa

chambre, elle a les yeux écarquillés. « Désolée, elles ont beaucoup crié. – Mais pourquoi ? » Je ne suis pas certaine de savoir pourquoi.

Mon beau-père me remue. J'ai une valise à terminer et un vol à prendre. Il m'aide à finir ma valise et nous filons vers l'aéroport. Dans la voiture, j'appelle l'avocat qui ne répond pas. Je rappelle Valentine qui hallucine. Elle essaie de m'apaiser mais je suis sous le choc. Je suis persuadée d'être une criminelle. Mon père appelle à son tour. Il est ferme, l'avocat doit agir. Il va payer les frais. « Qu'est-ce qui t'attend à Tahiti ? - Je dois réaliser 30 entretiens de femmes en deux mois. – Bien. Maintenant, il n'y que ça qui compte. » Sa voix douce et autoritaire m'apaise, il a raison.

Déjà je raccroche, déjà nous sommes à l'aéroport. Mes yeux sont rouges, je ne fais que trembler. Quand j'enregistre pour le vol mythique que j'ai payé avec mes miles, l'hôtesse observe ma détresse. Je vais à Tahiti le

paradis et je vis un enfer intérieur. Je soupçonne mon beau-père de lui glisser quelques infos sur mon mauvais état. Devant l'accès à l'embarquement, je lui demande si je devrais prendre ce vol. « Céline, si elles portent plainte, cela va prendre trois mois, quatre mois ! Et quoi, au pire, tu vas voir la police à Tahiti ou tu reviens. Pars. Ce voyage tu le mérites ». Pour oublier ma torpeur, je passe mon temps au téléphone. J'épuise ma batterie quand je vois un beau gosse passer devant moi. Je réalise que nous embarquons.

Quand j'entre dans l'avion, je ne soupçonne pas les miracles qui m'attendent. Le personnel me sourit, m'accueille en connaissant mon prénom. Je suis au fond de l'avion assise à côté du beau gosse. Il s'appelle Mathieu, il est médecin. Immédiatement, j'oublie mes soucis malgré mes mains qui tremblent. Nous parlons. Le personnel nous offre du champagne. A cinq reprises. Je finis par lui confier mes misères. Il éclate de rire. Il me fait réaliser ce que je n'ai pas encore compris. Une

contrefaçon de signature, c'est du pénal et 45 000 euros d'amende, elles veulent me faire peur pour protéger leur intérêt.

Sa phrase arrête mes tremblements. L'alcool, que j'ai dormeur, m'apaise enfin. Gentleman, il me laisse dormir sur ses genoux. Il me confiera bien après, qu'il a eu des fourmis pendant près d'une heure mais qu'il n'a pas osé me déranger. A l'escale, il m'offre un verre et des chocolats du duty-free. Je craque à son sourire. Quand nous revenons à bord, il me propose le défi du sexe dans la cabine toilette. Tout est irréel. Après l'effondrement que j'accède au septième ciel. Quand j'atterris à Tahiti, je me dis qu'un ange m'a protégé. La porte de l'avion s'ouvre. Une odeur. Un toucher. « Je suis chez moi »²³.

²³ Pour clore ce chapitre, la médiation judiciaire me donnera raison. Quand je reviens en France pour signer l'accord à l'amiable, l'avocate m'attend. En bas, dans un café, une amie du Maroc veille prête à me défendre avec sa corpulence proche d'une mama guerrière. Elle est prête à monter, ce que l'avocate ne sait pas. La femme m'annonce que les femmes qui m'ont menacé dans mon appartement souhaitent me parler. Je suis devant la feuille, le stylo dans la main prête à signer. Quand j'entends la phrase, je

Ce voyage ma conscience et m'apprend que guérir et choisir la vie est un choix et qu'il est exigeant. Apprendre de ses blessures est un processus long, volontaire et courageux.

pose l'objet. Je rappelle qu'une clause stipule que je ne veux plus jamais avoir d'interaction avec Inès. « Voyons Céline, vous n'êtes pas sérieuse ? » Je saisis mon portable, je suis prête à annuler l'accord et faire monter ma garde du corps. « Très bien. Je n'ai rien dit. » Je signe. « Inès m'a menti et m'a trahi, elle n'a pas le droit au pardon. En tous les cas, pas le mien. » Cet épisode traumatique a été couvert par le succès de mon expérience tahitienne. Ce n'est qu'après cinq ans que j'ai réalisé la profondeur de ma blessure. Cette escroquerie a accentué ma méfiance déjà exacerbée par ma nature sensible. Je n'ai jamais pardonné à Inès. Je dis toujours, c'est mon avocat qui lui a pardonné à ma place. Parfois, je me demande pourquoi et comment. J'ai l'image d'une toile d'araignée où je n'étais qu'un moustique qu'elle allait dévorer. Le pire, c'est accepter mon aveuglement.

PARTIE 3 : VOYAGE INITIATIQUE

COCO CHÉRI... & CHÉRIES

Quand je débarque à Tahiti, j'ai encore des tremblements dans mes mains. Je vais mieux mais j'ai la figure de l'imposteur. Je suis accueillie chaleureusement par Barbara. Nous nous sommes rencontrées à la Défense en vue de ce merveilleux projet. Elle a hâte de me présenter à l'équipe. Elle m'aperçoit quitter Mathieu d'un baiser doux. « Céline c'est ton chéri coco ? – Je l'ai rencontré dans l'avion... - Oh j'adore, raconte ». J'aimerais retranscrire son accent polynésien délicieux, le mouvement coquin de sa main, ses yeux pétillants et complices. « Tu as bien fait. Il est beau gosse en plus. » Je raconte en expliquant qu'il m'a consolé d'une mésaventure de travail. Je reste évasive mais j'ai toujours la gorge nouée. Barbara comprend sans savoir, elle se met à énumérer le programme...

Hôtel, petit déjeuner, passage au siège et rencontre à 9 h avec la Ministre. Eh oui, à Tahiti, tout commence tôt et il est six heures du matin.

La journée défile sans que j'aie le temps de respirer. Après la rencontre avec la ministre de la Condition féminine et des associations de femmes qui annonce mon programme de portraits, je rencontre Edgar Tetahiotupa. D'emblée, je vois la lumière de cet homme aux yeux profonds. Il commence à l'inverse, en me remerciant de l'honneur de me rencontrer et m'explique qu'il a parcouru mes travaux. Je suis sonnée mais comme rappelée à l'ordre, j'ai de la valeur, je dois m'en souvenir. J'écoute cet homme m'enseigner son savoir sur l'eau dans la société polynésienne. Je bois littéralement ses paroles.

Barbara et Mehiata qui m'accompagnent, sont comme moi, subjuguées. Grâce à la finesse de Barbara, Edgar reçoit un de mes livres en remerciement et il me fait

promettre de revenir le voir. Je promets et je réalise déjà toute la valeur de l'honneur qu'il m'accorde.

En fin de journée, c'est au tour de la mairesse de Pirae. Béatrice Vernaudon est douce et forte à la fois. Elle est d'une gaieté contagieuse. Nous la rencontrons accompagnées du directeur de la Polynésienne des Eaux et de sa chargée de la gestion de l'eau pour la commune. Elle se met à chanter, réciter des poèmes sur l'eau. Elle me demande comment je me sens à Tahiti. Avec un naturel spontané, que j'ai l'impression de revenir chez moi. « Ah, vous êtes piquée au Tiaré ».

Elle m'explique cette expression qui qualifie les personnes qui tombent instantanément sous le charme de Tahiti. Je ressens mon amour intrinsèque pour l'île, c'est comme si elle est une part de moi. Je pourrais dire de Skhirat qu'elle est ma terre, mais au bout de quelques heures à Tahiti, je sais que je suis d'ici. Mon âme vient de cette île.

Le soir, quand je rentre à l'hôtel, il est infecté de moustiques. Barbara pousse une gueulante. Je suis changée de chambre. Le lendemain, je suis déménagée au Manava sur la Côte Ouest. De toutes les façons, je ne reste que quelques jours. Après, c'est le rallye des îles et des entretiens. Je dois partir à Moorea, Raiatea, Huahine et Bora Bora.

J'envoie mon programme à Mathieu qui est déjà parti pour faire de la plongée à Rangiroa. Nous aurons des jours en commun avant mon départ dans les îles. Cela me paraît improbable. J'ai un chéri coco au paradis. Etrangement, la peur du mariage a disparu... J'ai 33 ans.

Tout s'enchaîne à une vitesse improbable. Je multiplie les rencontres de femmes et je me gorge de leurs parcours de vie. J'écris tout autant que je me nourris. Je découvre un lien totalement différent à l'eau. Ici, l'eau est abondance. Elle est dans l'identité, elle est dans les

noms de lieux, elle est dans l'océan, les sources, le lagon. Les femmes ont une force différente. Je n'analyse rien, je ne fais qu'écouter, vivre leur histoire et retranscrire. Mathieu revient à Tahiti et Barbara nous propose une randonnée. Tout est simple naturel. Je laisse aller mon corps et mon esprit aventureux. Je conquiers des mondes nouveaux au creux de ses bras.

Déjà, je pars en voyage. Barbara le persuade de me rejoindre à Bora Bora. Elle lui prépare une visite inédite grâce aux employés sur place. Le soir, nous sommes invités dans un restaurant chic et nous dormons sur pilotis. C'est la romance d'une lune de miel. Déjà, il repart et retourne en France. J'ai un pincement au cœur. J'ai eu mon mariage à la polynésienne.

Le boulot reprend. Je continue les vidéos, les photos, les portraits. Je suis à Huahine, une île à la douceur qui me marque quand je reçois un appel urgent. Je dois rentrer, une ministre accepte de me rencontrer. Nous sommes

à deux semaines de l'exposition, pour Barbara, c'est la consécration cet accord. Je n'ai passé que deux jours à Huahine, connue pour être l'île des femmes. Je prends un dernier coucher de soleil magnifique. L'eau se reflète dans les nuages. Je sais que quelque chose a changé, je ne sais pas exactement quoi. Le lendemain, j'écoute une femme Ministre m'expliquer la dureté de son travail et la délicatesse de sa vie.

L'aventure touche à sa fin. Les photos sortent et avec elles, des vidéos et des portraits mis en beauté pour une agence. Le résultat est tout simplement magnifique. Quand je présente quelques extraits à plus de trois cents femmes réunies dans un amphithéâtre, je sens comme une révolution de la paix. Je reçois des applaudissements qui vibrent encore dans ma mémoire.

Quand nous faisons le bilan du Directeur, nous avons tous les records de parution presse, relations avec des

élus, contacts avec des parties prenantes... Je suis censée partir en Nouvelle-Zélande pour deux semaines d'exploration. Barbara sait que je n'ai rien organisé. D'un coup de négociation, je suis rémunérée pour organiser la Journée Mondiale de l'Eau. Je reste trois semaines supplémentaires dans un cocon que je ne veux plus quitter. Quand sonne la fin, je sais que je veux revenir vivre à Tahiti. Il me faut encore du temps pour accepter que le destin m'attende ici. Pour l'instant, mon aventure continue et mes rêves aussi. Je vais découvrir les îles Cook, les Fidji et les Tonga avant de retourner à Bali et rentrer en France après quatre mois dans le Pacifique... Tout ce dont j'ai toujours rêvé.

A l'aéroport, Mehiata et Barbara sont là. Elles m'ont organisé un pot de départ où j'ai été couverte de cadeaux. Dans le hall, elles mettent colliers de coquillages après colliers de coquillage quand Barbara dépose le dernier, un collier de perles noires. « Va ma Céline. Tu le mérites ». Je fonds en larmes. Dans l'avion,

je pleure sans m'arrêter pendant 30 minutes. La femme à côté ne dit rien, elle tend mouchoir après mouchoir. Les larmes stoppent avec une résolution, je sais que je dois retourner à Tahiti.

UN RETOUR INITIATIQUE

Après avoir terminé mon tour des îles Pacifique, je rentre en France pour clôturer mes affaires. Ma décision pousse ma colocataire à prendre la sienne, il est temps qu'elle s'installe en couple. La tradition veut que toutes les coloc des Vinaigriers quittent pour s'installer en couple. Je suis l'exception mais dans ma tête de célibataire absolutiste, je vais me mettre en couple à Tahiti.

Quand je rends mon appartement, je prépare un nouveau sot dans l'inconnu. Je sais tous les risques que je prends et je feinte auprès de mes amis. Je pars que quelques mois. Personne n'est dupe. J'obtiens des vacances à l'Université catholique de Papeete et un

contrat avec la Polynésienne des Eaux.

Tout m'encourage au grand saut et enfin, je décide de m'installer à Tahiti le 25 janvier 2015. Quand je prends mon vol, je demande si je peux voir le cockpit car c'est mon anniversaire. L'hôtesse s'amuse, les temps ont changé, c'est difficile depuis les attentats. En plein vol, elle vient me chercher et je suis invitée dans le cockpit à siroter une coupe de champagne en écoutant les deux pilotes me raconter leur parcours de vie.

Le commandant qui apprécie ma présence, me fait la surprise de m'inviter pour l'atterrissage, ce qui est strictement interdit. Je vois l'appareil s'approcher de Los Angeles, les lettres d'Hollywood me sourient. Après l'arrivée, je reçois mon diplôme de baptême de l'air avec une trousse en cadeau d'anniversaire. J'ai 34 ans et je suis comme une gamine quand je tiens mon papier entre les mains.

L'arrivée continue le test de foi. Je me retrouve arnaquée pour une histoire d'achat de voiture sur Internet. Ça commence bien. Grâce à un collègue de la Polynésienne des Eaux, je bénéficie d'un prêt de voiture pendant deux mois, ce qui compense largement ma perte. A ce moment de ma vie, je commence à peine à diriger l'escroquerie d'Inès. L'arnaque sur Internet me fait comme une étincelle. Je reçois beaucoup, ce n'est pas une raison pour perdre au bénéfice de personnes malhonnêtes.

Tahiti m'apprend une nouvelle forme de cette générosité, celle des éléments. La vie à Tahiti est douce et simple. Je trouve rapidement un appartement face au lagon turquoise et je renoue avec la fluidité. Entourée de nombreux amis, je découvre la vision de la vie à la polynésienne... Dans une note de musique de ukulélé. Dans un bain à la mer. Dans un fruit cueilli de son arbre, prêt à tomber pour toi.

Portée par le goût du temps, j'apprends une nouvelle relation au travail, elle est teintée de sérieux et de bien vivre. Je redécouvre mon lien à la nature et à ma nature. Je me retrouve simple et tout simplement, basique. Mes premiers mois à Tahiti m'apportent de nombreuses rencontres qui changent ma vie, elles me font penser à la chanson de Jean-Jacques Goldman... *Il changeait la vie.*

Barbara m'aide énormément à m'installer. Elle me loge presque deux mois et je vis un temps parenthèse avec son mari Moana. Je tisse des liens indélébiles jusqu'à trouver mon appartement. Peu après mon installation, il reçoit Tatïe Danielle. Elle n'a rien à voir avec le film. Elle est tout le contraire, sorte de pied-de-nez à la construction cinématographique... Sur laquelle mon grand-oncle a établi son propre roman. Quand je rencontre Danielle, je ne réalise pas qui est face à moi. Je vois une femme normale. Je sais maintenant que Tatïe Danielle est guérisseuse. Je n'ai pas de mémoire

de notre première rencontre physique, notre rencontre dite « normale » qui correspond aux modalités de la société... En revanche, je me souviens très bien de notre « première rencontre », celle où j'ai accepté de la voir et écouter les messages qu'elle attendait de me transmettre.

Barbara qui à son habitude capte les choses en étant qui elle est, me propose de venir avec elle à Teahupo'o pendant la compétition de surf. Moana y travaille et c'est un moment privilégié pour la famille. Chaque année, ils organisent un campement et tout le monde est invité à venir passer un bout de jours avec eux.

C'est simple, c'est du camping... Mais Moana, membre la Water patrol, nous permet de bénéficier d'un accès privilégié à la « vague ». L'invitation évoque un nom mythique, celui de *Point Break* avec Keanu Reeves. Evidemment j'accepte, pas pour le film, mais pour les moments à venir avec la famille.

La nature est magique. La presqu'île de Tahiti est un lieu hors du temps. Tout y est magnifique. Quand je découvre le campement, je ne suis que gratitude. Dès le lendemain, j'embarque pour aller voir la vague. Evidemment, ce jour-là, Kelly Slater est dans l'eau et la vague est majestueuse. Moana, Barbara, les habitués sont unanimes... C'est une journée idéale. Je vois les nuances de bleus s'écouler, la tête crâne de la légende du surf et les planches s'écouler dans la « mâchoire » de la spirale impétueuse. Tout paraît si irréaliste, à échelle miniature et à la taille de l'improbable. Je vois les exploits sous mes yeux et je suis ébahie.

Pourtant, le plus incroyable dans ces moments incroyables, c'est le bain que je partage avec Danielle. Après la compétition et l'effusion, nous partons nager pour digérer le repas copieux. Daniellen'attend pas. Elle me parle des blessures qu'elle voit en moi. Nous parlons immédiatement de mon grand-père. Ce qui la fait enchaîner sur les hommes. Je brode. Je botte en

couche. Je suis loin d'être prête que je perçois tous les hommes comme des agresseurs. J'évoque mes « pervers narcissiques » et mes « lâches ». Elle rebondit sur les blessures de l'âme, elle met le mot de la « blessure d'abandon » et de « dépendance affective ». Je sais, j'ai conceptualisé. Dans l'eau, je comprends qu'il est temps de ressentir. L'après-midi, nous prenons le temps de tirer les cartes d'un jeu intitulé « Ho'oponopono ». Je découvre ma carte, « la part d'ombre » et je suis invitée à accepter avec mes défauts... Je retiens mes larmes. La tâche est impossible face au travail titanesque étant donné l'état en ruines de ma confiance en moi.

Quelques mois plus tard, tatie Danielle me propose un soin pendant son séjour polynésien et j'accepte sans hésiter. Je suis plus réceptive aux outils du développement personnel et aux énergies. Le soin reste un des moments forts de ma guérison. Avec Danielle, nous plongeons dans les mémoires d'enfance puis

dans les secrets de la lignée de ma grand-mère maternelle. Je revis l'assassinat de mon arrière-arrière-grand-père décapité par un de ses employés. Mamie a toujours parlé d'un mouvement de foule, je sais qu'elle veut effacer l'horreur. Son grand-père est mort, la gorge coupée par son employé en colère. Danielle prononce le mot de sort pendant la séance.

Un instant, mon souffle se coupe. Pas de sort, pas de malédiction, c'est l'histoire d'un non-dit, d'un secret. Mon cœur s'emballe et se libère d'une pression inconsciente sur ma cage thoracique. Je reviens à la conscience. A cet instant, je ne le réalise pas mais je viens de vivre ce que l'on appelle une exorcisme, la mémoire enfouie venue de ma famille est sortie de mon corps.

Après cet épisode, je me décide à purger mes démons. Intriguée par ce « Ho'oponopono » qui m'a touché en plein cœur, je me décide à m'éduquer. Sur la voie de la

sagesse hawaïenne, je découvre le Huna. Je bois les récits sur ces deux sagesse hawaïennes. J'avale des livres sur des témoignages d'américains dont la vie change avec l'une des deux approches. Je disserte les sites Internet, les articles scientifiques et les auteurs sur le Ho'oponopono fidèle à mon esprit scientifique inquisiteur.

Ce sont les récits de vie qui me touchent le plus. Je découvre la force de la prière, la loi d'attraction et les lois du Huna qui prônent la toute-puissance des pensées pour changer sa vie. Ces mots résonnent profondément. Grâce à Sarah et Hugo, ma deuxième rencontre renversante, j'apprends à vivre selon ces principes.

La première fois que je ressens la force du Ho'oponopono et Huna, c'est au cours d'une balade à la cascade de Faaone où Sarah et Hugo ont réuni leur famille pour un pique-nique. En pleine nature et face à

la magie des eaux, je ressens cette sensation incroyable que des énergies invisibles existent sont présentes et cohabitent avec nous. Avec leur famille, je découvre le rythme simple des randonnées connectées. Des marches en silence où les éléments guident notre progression. Nous nous arrêtons régulièrement pour écouter l'eau, dialoguer avec les arbres ou recevoir la magie de l'univers. Tout ce qui me paraissait fou avant, devient une réalité et une évidence. Ce qui était en moi, ressurgit du fond d'un moi qui a été soumis au silence.

Peu à peu, je délivre et rencontre ma nature véritable. J'ai toujours aimé les marches, les randonnées, l'escalade, les bains de mer... Au fil de la Polynésie, j'apprends à décrypter ces sensations de connexion profonde au niveau de mon esprit. Je réalise ce que mon corps exprimait quand je me trouvais dans une forêt ou le long d'une montagne. J'oublie le poids du physique pour me laisser porter par la force de la terre. Je m'ouvre à des intuitions nouvelles et commence à partir seule en

randonnée dans les vallées de Tahiti. Je touche la couche de mon cœur blessé par mes mémoires d'enfant.

Plus je communie avec la nature, plus je me pardonne. Le Ho'oponopono devient mon moto et mon confident. Je lâche la pression d'être pour goûter la liberté d'être. Je reprends peu à peu conscience de moi et commence à combler le manque originel que je ressens depuis l'enfance. Au plus profond de mon être l'alchimie opère et je sens un nouvel appel s'éveiller. Je pressens un changement fondamental de mon être. A mesure que j'ouvre mon intuition, je me prépare à passer une étape révolutionnaire...

LES PORTES DU TEMPS

Je continue l'exploration de mon être quand Julie, une amie, évoque son envie de pratiquer les soins énergétiques. Le mot résonne immédiatement dans ma tête même si j'ignore totalement la signification des

mots. J'oublie la mention quand plusieurs mois après, je rencontre une coach pour offrir à Mahina, une séance de coaching. Nathalie me propose de déjeuner car elle a entendu parler de moi et a visionné mon TedX que j'avais réalisé à Papeete. J'y partage ma passion pour l'eau avec en ouverture, le conte de Blanche-Neige et les sept nains... toujours à la recherche d'un Prince ou est-ce d'un réveil après avoir avalé un morceau de pomme empoisonnée? Je reste une fleur bleue romantique convaincue que l'amour pur existe.

En rencontrant Nathalie, je découvre que Luc Bodin vient à Tahiti pour animer une conférence et des ateliers. J'ai lu son livre sur le Ho'oponopono et trouve l'idée de participer à sa conférence sympathique. Face à mon intérêt, elle mentionne qu'il anime un stage de soins énergétiques et le mot s'agite au plus profond de mes entrailles. Je quitte la jeune femme avec une conviction, je vais participer à ce stage. Mais comme toutes décisions importantes dans ma vie impliquant de

débloquer de l'argent et du temps, j'ai besoin de confirmation.

L'enchaînement des événements fait que je repars pour la France. Je retrouve ma sœur et lui parle de ce stage qui m'intrigue. « Luc Bodin ? Mais une de mes élèves fait des soins à Nils toutes les deux semaines en échange de sa participation à mon cours de Yoga ? » A peine rentré et écoutant l'improbable récit, mon beau-frère m'offre sa séance bimensuelle. Deux jours après, je rencontre Marie-Eve qui témoigne de sa fidélité et son admiration pour l'auteur et ancien Docteur. Elle m'explique le protocole et reçois un soin énergétique suivant le protocole établi par Luc Bodin.

Pendant cette séance, des douleurs s'expriment dans mon bras gauche, je sens mon foie s'agiter... La douleur est telle que mon corps entier semble expirer pour évacuer cette sensation. Avec cette respiration, le calme se rétablit et je reçois des visions de ma grand-

mère. Mon esprit s'anime, je retrouve des mémoires enfouies. Je plonge dans un univers où une colère dort tapie dans les vaisseaux d'un sang qui s'autorise à bouillonner. Quand je termine le soin, Marie-Eve me partage son ressenti, « mon foie est très chargé ». Elle s'abstient de commenter estimant ne pas ressentir ou être apte à interpréter. Avec des yeux doux, elle affirme « mais vous êtes réceptive, vous savez ce qu'il se passe non ? »

Mon mental s'évapore, c'est mon cœur qui parle. « Je porte la colère de ma grand-mère... Et une colère d'enfant ». Elle se contente de sourire, une expression silencieuse passe. « C'est à moi de creuser et libérer ». Est-ce que j'entends une voix ou est-ce que Marie-Eve a parlé ? Une dichotomie s'opère. Son visage est posé, sa bouche est fermée et pourtant, j'entends des conseils. Des mots à nouveau parlent. Mamie est présente, elle semble interdite. Je cligne des yeux, perturbée. « Prends ton temps mais tu sais ». Cette fois-ci, ma boîte à

reculer est débranchée, mon cœur bat un rythme nouveau et il veut continuer à suivre cette synchronie. Je savais que je devais faire ce stage, ce soin confirme ce que je sais, je dois m'inscrire. Sans tergiverser et sans même avertir Nathalie, je paie la totalité du stage en rentrant du soin. Le lendemain seulement, j'avertis l'organisatrice, je ne veux pas lui laisser le choix. Evidemment, elle aussi, s'attendait à ce que je m'inscrive.

Plusieurs jours après, je rentre à Tahiti. Je me retrouve à l'aéroport avec ce mélange de tristesse à l'idée de quitter ma famille, de nostalgie des amis et d'angoisse en pensant au stage. Je suis heureuse de rentrer, toujours excitée par le mythe, j'adore dire que je vis à Tahiti, j'adore embarquer pour Tahiti... Je vis le rêve que j'ai toujours voulu vivre. Ce rêve porte une réalité difficile, l'éloignement de ma famille et mes racines. Je sens que cette île vient dans ma vie pour me transformer... Et ce stage y contribue. Quand j'arrive

dans la salle d'attente, mon cœur s'agite. Je sens quelque chose. Je me dirige, poussée par une intuition, vers une rangée de siège pour m'installer quand je découvre un homme assis, plongé dans sa lecture. Je tremble. Je sais. Je l'ai vu. Dans un rêve. A l'embarquement. Dans cette réalité parallèle qui commence à apparaître. Cet homme, c'est Luc Bodin et je savais que je devais le rencontrer avant le stage.

Comme toujours, ma timidité me tiraille, je crains toujours de déranger. L'évidence circule dans mes veines. Ce moment, je l'ai vu. J'ose l'aborder pour l'informer que je participe à son stage. Très accessible, il m'invite à s'asseoir de lui et rompt sa lecture pour échanger. C'est incompréhensible. La réalité cligne des yeux. Nous parlons plusieurs minutes quand l'appel à l'embarquement commence. Dans l'avion, quand je m'installe, ma tête se débranche et j'ai l'impression de vivre une césure. Je suis divisée en deux et une partie inconnue de mes neurones se réveillent avec excitation.

Je sens des mécanismes nouveaux s'exprimer et toujours ce cœur qui bat un rythme rempli de paix et de joie. Je savais que j'allais vivre une révolution. Je le vis désormais. J'entame une révolution, je vis une révolution.

Le samedi 2 juillet 2016, je pousse une porte qui a changé ma vie.

NÉE UN 2 JUILLET

Depuis deux mois, j'accumule les signes. Tout me montre que quelque chose m'attend. Quoi ? Je l'ignore. Je me réveille ce matin-là, mon rêve est clair dans ma tête. J'ai vaincu une forteresse enneigée planquée dans le froid sibérien. Il faisait nuit, il faisait froid, il faisait peur. Je suis une armée d'assaut. Je suis des soldats qui avancent en coordination. La forteresse en béton est face à nous, elle est grandiose et impériale. Je décèle une porte d'entrée ou est-ce une porte de sortie ? Dans un mouvement de lutte long et fastidieux, un soldat

ouvre la trappe de la victoire. Il émerge d'entre le béton, la sueur et les doutes. Ce soldat, c'est moi et c'est un autre. Je retiens ma respiration. Un grand rayon de soleil se pose sur ce lieu sinistre imprenable.

Tout vrille. Au loin, au plus près de mes tempes, un barrage explose. L'eau se propulse de cette prison. Tout d'un coup, le calme revient. Mon rythme cardiaque ralentit. Je suis un oiseau blanc et je vole. Je vole de pureté et de légèreté de cœur. Tout est si beau et si apaisant. L'eau a repris son cours, elle est un ruisseau magnifique qui virevolte entre les roches de la montagne. Au loin, la mer est baignée de soleil. Je me réveille. Mes premières paroles prêchent de vérité. « Je vais vivre une révolution. »

Ce matin-là, je prépare nerveusement mes affaires. Sur mon placard, des post-it colorés parsèment la paroi blanche. « Je t'aime », « je m'aime », « j'ai confiance. » Je suis installée à Tahiti depuis près d'un an et demi. En

arrivant sur cette île dont j'ai tant rêvé, j'ai vécu les derniers drames de ma vie. J'ai décidé de changer et faire table rase du passé, ses souffrances, ses échecs.

Mon placard manifeste le changement. Je me motive à l'amour, l'estime de soi et la confiance en moi. Je fais glisser la porte en contreplaqué, j'hésite à porter une robe. J'ai envie d'être jolie. J'ai envie d'être simple. Je me dis que nous allons peut-être effectuer des exercices. Je m'aperçois que j'ignore où je vais, ou plus exactement, j'ignore totalement ce que nous allons faire. J'opte pour une tenue confortable de yoga au cas où nous effectuerions des exercices d'étirement ou d'assouplissement.

Je regarde l'heure. Je sais que j'ai du temps et pourtant, tout mon être veut partir, tout mon esprit veut s'enfuir. Je suis calme et agitée en même temps. Mon cœur alterne tachycardie légère et respiration cohérente. Je souffle bruyamment en relisant le programme. Le stage

commence à 9 heures. Je vis à vingt minutes à pied de la salle où il se déroule. Je ferme les yeux. Peut-être est-ce 25 minutes ? J'interroge Google Maps à nouveau. Le système est formel, j'ai 21 minutes de marche. Je m'interroge encore. Je devrais y aller en voiture.

Ma part écologique grogne, ma part de peur se rebiffe. Qu'est-ce que 20 minutes de marche à 27°C ? C'est anodin mais à Tahiti, marcher pour se rendre au travail ou même, pour faire ses courses est peu fréquent. C'est désagréable de marcher. Les routes ne sont pas adaptées aux piétons sauf peut-être en ville. C'est un défi de marcher, il fait chaud de bonne heure, le soleil tape et se mêle à la pesanteur de l'atmosphère humide. Peu importe si je me liquéfie, j'ai déjà peur. Je stresse, j'angoisse, je panique... Mais, je sais que je dois y aller. Je me décide, une marche va me détendre.

Je quitte mon appartement pour entamer mon pèlerinage. Je me répète à moi-même que je vais vivre

une révolution. Une pensée passe. Elle me souffle qu'une rencontre m'attend, celle que j'espère depuis si longtemps. Dans ma quête de bien-être, j'ai appris la loi de l'attraction.

Trois mois plus tôt, je me suis rendu à Fakarava où j'ai pu nettoyer de vieilles blessures. Le troisième soir de mon séjour, j'ai décrit dans une demande à l'univers, celle de l'homme que je souhaite attirer. Il faisait nuit et j'étais au pied d'un ciel parsemé d'étoiles, c'était magique. Le lendemain, au même endroit, un arc-en-ciel se forme sous mes yeux quand j'y repasse. Cette pensée me renvoie à cet instant remis à l'espérance des étoiles et pourtant, à cet instant, j'éloigne l'espoir. J'ai déjà tellement attendu mon prince charmant que je refuse de croire que cette fois-ci, c'est la bonne. D'autant que je dois vivre une révolution, c'est prioritaire dans ma tête décidée.

Aujourd'hui, je dois rester centrée sur mes priorités. Je dois libérer les liens toxiques. Je dois me rendre à ce stage... La même pensée se répète. « Je vais vivre une révolution. » Laquelle exactement ? Je vais faire un stage de soins énergétiques. J'ignore fondamentalement ce que cela signifie, je sais que je vais m'ouvrir à une dimension inconnue... Je sais que je vais libérer la forteresse russe que représente mon mental. Je suis pourtant loin de soupçonner à quel point mon monde va chavirer.

J'arrive à l'Intercontinental apaisée. Cette marche m'a fait du bien. J'aime la marche. J'ai toujours aimé marcher. A Paris, à Bruxelles, à New York, à Casablanca... Dans les différentes villes où j'ai vécu, il est facile et agréable de marcher. A Tahiti, seule la marche de bon matin fait sens. Très vite, l'humidité, la chaleur collante et le soleil pesant rattrapent le corps et c'est la douche de transpiration. Ce matin-là pourtant, j'ai apprécié marcher. Je colle un peu, j'ai sué, je sens

ma transpiration perler sur ma poitrine. Je me décide à aller aux toilettes pour me rafraîchir. J'interroge l'heure, j'ai un quart d'heure d'avance. Cela me fait grimacer. Je suis toujours trop en avance. J'aimerais relâcher ma peur d'arriver en retard ne serait-ce que le jour où j'entame une nouvelle vie. Je souris à moi-même en fermant les yeux. J'ouvre le robinet face à moi et le bruit de l'eau me calme instantanément. Je me regarde dans le miroir. Je respire.

« Je m'aime. J'ai confiance en moi. *You can do it.* »

Je quitte les toilettes, j'ai l'impression que je vais vivre une révolution. Cette phrase ne me quitte pas. Elle me harcèle depuis mon réveil. Je soupire à nouveau et je m'arrête face à la porte d'entrée dans la salle de formation. Je ferme les yeux. Je sais que ma vie a déjà changé. Je pousse la porte.

Prenons le décor pour ce qu'il est. Une salle en longueur avec des fenêtres dans le coin opposé à la porte

d'entrée. Au fond, du thé et du café pour les participants. Une rangée de tables avec des chaises. La salle est coupée par des portes et un tableau blanc prêt à recevoir les précieuses informations émises par le rétroprojecteur en hauteur. A droite, Luc Bodin est assis à côté de Nathalie, celle qui m'a parlé de ce stage. Ils chuchotent au-dessus d'une feuille. Quelques personnes sont assises. Mon regard brasse l'assemblée et se fige. Face à moi, un homme est assis. Je boude. Mon esprit est figé. Une idée fixe. Il est à la place que je souhaitais occuper. Je m'arrête pour considérer cette pensée quand tout d'un coup, je vois des néons s'activer. Je ressens une drôle sensation de déjà-vu mais je suis entêtée. Pourquoi est-il assis à ma place ?

Quelque chose vrille. J'hésite à m'asseoir à côté de lui. Je dois m'asseoir à côté de lui. Les néons se figent. Ils parcourent son corps. Est-ce que je suis en train d'halluciner ou quoi ? J'ignore ce qu'il y avait dans mon thé ce matin mais je suis bloquée par l'absurdité de

l'information... Un tube rose brillant file entre lui et moi. Nous sommes reliés par un canal d'énergie. Je suis éberluée. A cet instant, Luc m'appelle. Je reprends mes esprits.

Nous sommes 26 participants. J'ai fini par choisir une table sans personne installée près de la porte de sortie... Une part de moi croit toujours au traquenard. Je me suis retrouvée assise à côté de Vaihere, une jeune femme de 3 ans mon cadet, qui arrive avec son ordinateur et son jus. Elle paraît carriériste et pleine d'ambition. Je devine que nous avons beaucoup en commun. Le stage commence.

Luc nous partage beaucoup de connaissances sur la médecine énergétique. Il nous explique pourquoi la médecine énergétique est la quatrième médecine après la médecine physique, la médecine chimique et la médecine psychologique. Malgré mon mental rationnel, cela me semble recevable. Déjà, je doute et questionne.

Je découvre un monde inconnu à ma raison. Luc Bodin nous parle d'aura, de vibrations, d'énergies... Notre premier exercice consiste à ressentir l'énergie d'un verre. Je me mets à sentir l'énergie d'un verre... Mais où suis-je ? Tout le monde semble enthousiaste. Intérieurement, j'angoisse. Nous découvrons les premiers gestes de soins à commencer par vider les énergies usagées. Un charabia qui consiste à nettoyer les jambes en faisant des gestes au niveau des pieds. Je termine ma journée éberluée. Je me demande pourquoi je suis là et ce qui a pu me traverser l'esprit en acceptant ce stage.

Le deuxième jour, mon mental résiste toujours. Est-ce que je dois y retourner ? J'ai évidemment oublié mon livret et un carnet sur place. J'ai une excuse et je me motive, j'y retourne. L'initiation se corse. Cette fois-ci, Luc lâche l'artillerie lourde. Sorts, entités, prières... Mazette, je suis chez les fous. Personne ne bronche, tout le monde réalise les exercices avec sérieux. Je

dérive en prenant l'exercice à la légère, je me fais gronder. J'ai l'impression d'être dans une prison. Je suis encerclée par la peur de l'argent, pourquoi avoir investi dans cinq jours d'une formation qui me dérange si profondément ? Je suis bloquée par mes croyances. Je suis frustrée par mon corps.

Au cours d'un exercice de libération énergétique et je ressens les douleurs profondes de mon cou blessé après mon accident de surf. Luc obtient le silence en réalisant ma souffrance. Il focalise son attention sur moi et s'approche.

Le groupe est tenu en haleine. De mon côté, je replonge dans ce moment difficile marqué par la peur de perdre l'usage de mes jambes, la dureté de mes parents, ma douleur, le temps de convalescence... Un instant, je revois le moment de ma chute et je lâche une larme. Les murmures autour de moi. J'ai la tête qui tourne. Il se passe quelque chose d'anormal ici...

J'ai l'impression d'entendre des pensées. Je vois des fils énergétiques sur les gens. Je visualise des enfants dans le plexus des participants. J'entrevois les blessures de Teiva, cet homme qui est assis à ma place. Lui le premier qui m'ouvre l'accès à son âme me regarde curieusement. Parfois j'ai l'impression qu'il lit en moi.

A côté de moi, Vaihere est studieuse. Ses réflexions ramènent un grain de rationalité dans ce monde de brut. Nous passons à la lithothérapie. Le mot seul m'ennuie. Me voilà plongée dans la description des vertus des pierres. Je rêve debout. C'est trop pour mon cerveau en pleine crise. Tout explose. Je quitte la salle avant la fin de l'exposé, en mon for intérieur, j'abandonne la formation pour de bon.

Le soir, je pars nager dans la piscine de ma résidence. Le coucher de soleil est magnifique. Je reste plus longtemps qu'à l'accoutumé à profiter des plaisirs de l'eau. Alors que les premières étoiles apparaissent, j'ai

l'impression d'entendre Luc formuler une prière de *Ho'oponopono*. J'ai l'impression de ressentir l'inquiétude de Teiva qui se demande si je vais revenir. Je perçois l'enthousiasme de Vaihere à l'égard de notre rencontre. Je me sens fatiguée et confuse. Je déteste mon mental et je maudis mon barrage qui fait blocage.

Je peste contre moi-même, pourquoi avoir fait cette formation ? Je me couche de bonne heure avec l'impression d'être emmenée dans un cocon de douceur. Le lendemain, je suis nouvelle. Quelque chose a changé mais j'ai honte. Comment revenir après avoir quitté la formation comme une voleuse ? Je prends mon courage à deux mains et je m'offre cette erreur en arrivant avec deux minutes de retard, une manière de faire céder mes propres jugements. A peine suis-je arrivée que Luc vient s'excuser. J'hallucine en grand écran.

La suite de la formation me réveille. Je bois les instants

avec bonheur, tout se libère. Je découvre que je peux parler avec les enfants intérieurs, que je vois les bagages énergétiques de mes collègues de formation, que nous sommes tous finalement dans une même galère. Même Teiva s'ouvre et rit.

Nous échangeons avec complicité et je reçois son énergie avec paix et joie. J'ai l'impression de le connaître depuis si longtemps, c'est étrange de réalisme et de folie. Je sens que quelque chose se nettoie en moi. Cinq jours après le stage, je suis un radeau en miettes et à la fois, un nouveau-né impatient de croquer la vie à pleine dent. Je suis épuisée, ravie, assiégée, heureuse et pour la première fois de ma vie, je lâche prise sur un boulevard nommé confiance.

BRAQUAGE AU KREMLIN

Peu après la formation avec Luc, je me retrouve chez Vaihere pour déjeuner et échanger les techniques que nous avons apprises pendant le stage. Une invitée se

présente avec sa famille, elle souffre d'une sciatique et se déplace péniblement. Nous sommes quatre, Vaihere, Youlan, Cindy et moi, toutes apprenties et excitées à l'idée de tester ce que nous avons acquis pendant cinq jours. Natalia s'allonge sur la table et nous répartissons de chaque côté pour apposer nos mains sur notre patiente. Très vite, Vaihere et Cindy abandonnent comme submergées par une force qui les dépasse. Youlan se penche vers moi et me souffle qu'il y a « une entité ».

Je souris faiblement sans commenter. Je garde le silence, je suis plongée dans un autre monde où je ressens la colonne vertébrale et le ventre de Natalia. J'oublie tout le protocole de Luc et je ressens le besoin de suivre mon intuition. Mes mains se mettent à bouger et je décide de suivre leurs mouvements. Pour la première fois, j'ai l'impression que mon esprit observe l'intelligence de mes paumes. Mon corps s'active et je vis comme une dissociation. Je vois mes gestes

orchestrer une valse fluide et incompréhensible. Mon cœur bat et je m'étonne de la situation. Une force supérieure à mon mental et à ma conscience s'anime sous mes yeux fermés... La sensation est grisante et magique.

J'ai vite le sentiment d'être médecin et d'opérer avec un fil doré. Je vois les vertèbres de Natalia, ses veines, ses muscles. J'ai l'impression d'être une radiographie et d'évoluer à l'intérieur de son corps à la recherche du point de départ de son mal. Rapidement, je localise le blocage dans le bas de son dos. Je commence à entrevoir des images. Je vis un double spectacle. Mes mains font de la couture avec ce fil brillant et une fenêtre s'ouvre à côté comme si je disposais d'un écran de cinéma personnel. Je continue mon incursion mentale conquise par cette incroyable capacité qui se révèle sous mes yeux.

Je suis portée par une chaleur réconfortante quand

j'entends Youlan qui grogne, elle quitte la table avec frustration. Avec son départ, l'univers réel disparaît. Je suis désormais dans un film. Je vois un bateau, un magnifique voilier qui file sur les eaux. Le soleil brille et Natalia rit avec ses filles et son mari. Brutalement, le ciel se couvre. Les expressions changent. Je vois la peur, l'angoisse, l'empressement. Une tempête agite le navire. Natalia s'active avec son mari alors que leurs filles sont dans une cabine.

L'eau se déchaîne, le vent siffle. Une vague surprend la femme qui reçoit un coup dans le dos. Je ressens sa douleur dans mes lombaires et je comprends. Instinctivement, je coupe un fil et reprends ma couture au niveau des lombaires supérieures.

Mes yeux se ferment plus profondément. Le film change. La tempête est partie. J'entends des bruits discrets de rivage. J'ai changé de décor. Nous sommes sur une plage isolée. La végétation luxuriante diffère de

la Polynésie. Je fronce les sourcils. Le sable est plus jaune et la mer est plus bleue. Je vois un ponton et un bateau. Mon esprit souffle Colombie et Venezuela. J'hésite même si mon inconscient sait que nous sommes sur une plage en Amérique latine. J'entends un cri qui brise la quiétude du lieu. Me voilà parachutée dans une salle blanche. Les murs ressemblent à un hospice ou un hôpital de campagne. Une sœur s'affaire alors que Natalia tient un bébé dans ses bras. Son visage est angoissé. Je termine un point de suture et coupe à nouveau le fil. Je remonte d'un cran avec l'impression d'entrer dans la moelle épinière.

Nous partons dans un long couloir noir. Petit à petit. J'entrevois des images de bâtiments. Je vois ce qui ressemble au Kremlin ou à un palais de Saint Pétersbourg. Je me doutais bien que Natalia était russe. Son accent, son prénom, ses deux filles aux cheveux blonds. Toutes les trois ont un physique filiforme typique de Russie. Je soupire doucement. J'ai

l'impression que mon cœur hâlette. La plongée dans la mémoire de Natalia est plus délicate. Je la vois enfin face à moi, le Kremlin en toile de fond. Au-dessus d'elle, un grand nuage noir. Elle me dit qu'elle est étudiante et je sais qu'elle doit avoir 20 ou 22 ans. Cette masse m'impressionne et me fait peur. Je coupe d'un geste et entend un clic. Je soupire à nouveau et ouvre les yeux. Je réalise que le soin est terminé.

La salle est silencieuse autour de moi. Les amies m'observent au loin, elles discutent pour préserver l'intimité du soin. Je sens qu'elles s'interrogent. Natalia est toujours allongée, son teint a changé de couleur. Elle est plus lumineuse et affiche un petit rictus au coin des lèvres. Je pose ma main sur son ventre bouleversée et elle ouvre les yeux. Elle affiche une expression détendue et ravie en s'étirant. Elle paraît soulagée et se met à bouger.

Je souris faiblement, je suis encore sonnée par ce que je viens de voir. J'ai dû mal à comprendre. Mon corps qui a sué, redescend en température. J'ai un poids dans le cerveau. Je me sers de l'eau alors que Natalia se redresse. Elle bouge et va se servir à son tour sous les yeux ahuris de son mari. Elle marche sans difficulté et affiche une bonne mine. Mes oreilles bourdonnent. Que vient-il de se passer ? Vaihere et Youlan se pressent devant moi. Natalia revient. Elle me partage son ressenti... Elle a l'impression d'avoir été opérée par un fil doré. Je suis bouche bée. Un silence plane, il me demande de parler.

Quand j'entame mon récit, je tremble. Pour la première image, Natalia me confie que sur le chemin vers la Polynésie, leur bateau a essuyé une très grosse tempête au large des Marquises où elle s'est effectivement fait un tour de reins. Pour la deuxième histoire, elle m'explique qu'avant la naissance de sa première fille, son mari et elle ont été jetés sur une plage isolée en

Colombie alors qu'elle était enceinte. Elle a accouché prématurément dans un dispensaire tenu par des religieuses.

- C'est fou ce que tu me dis... Je le vois. Je suis toujours très protectrice de mon aînée car j'ai eu très peur avant sa naissance. Et c'est drôle car je sais que mes douleurs sont devenues régulières depuis cet épisode-là, m'explique-t-elle doucement. Je suis tremblante. J'hésite à raconter la troisième partie. Et la dernière image, c'est quoi ?

Je souris fébrilement, après tout, qui a dit que j'avais le choix ? J'explique ma vision et Natalia me sert à nouveau les mains, elle a les larmes aux yeux.

- C'est l'année où j'ai perdu mon père. Silence. Palpitations dans mon cœur. Ma respiration s'accélère.
- Comment est-ce possible ? Je balbutie sans comprendre.
- Céline, tu as un don, conclut Youlan solennellement. Tu sais que tu vas devoir l'utiliser ?

Les mots de mon amie tournent dans ma tête. Je reste muette pendant que les comparses commentent notre échange. Natalia me regarde sans rien dire. Elle me sourit et me quitte pour jouer avec sa fille. Je repars sans exprimer le quart de ce que je ressens. J'ai peur, je m'interroge et je suis émerveillée par ce puzzle qui s'est raconté sous mes yeux. Chaque mémoire expliquait la sciatique de Natalia et en libérant ces images, j'ai l'impression que j'ai soigné son mal.

Tout se bouscule dans mon corps. J'ai l'impression d'avoir repris vie. J'ai l'impression d'avoir réveillé une mémoire personnelle. J'ai l'impression d'avoir connecté une part inconsciente de mon corps à mon esprit. Je ferme un instant les yeux et j'entrevois encore ce fil doré. Je me projette dans une salle exiguë coiffée par des étagères où s'accumulent du matériel médical.

Un lit occupe la majorité de l'espace et je vois une jambe. Un homme opère sous mes yeux alors que je

tiens des pansements. Il me montre le point et m'incite à l'imiter. Je prends l'aiguille. Cet homme a des yeux doux. Il porte une moustache sous son masque. Je suis une femme indienne difforme. Je suis dans une salle et j'opère sous les yeux d'un homme que je connais. J'ouvre les yeux en soupirant, j'ai l'impression que cet homme, c'est Teiva.

LA PERLE NOIRE

Après cet épisode, je croise Sylviane qui a fait le stage comme moi. Je lui raconte ce que je vis. Avec un sourire, Sylviane me tend la carte de Marie et j'obéis immédiatement. Après tout, j'ai franchi tant de lignes dans le rayon du paranormal que voir une lectrice d'âme n'est qu'une nouvelle bizarrerie au goût de ma curiosité en quête d'explications.

Marie reçoit dans une petite pièce de son appartement. Une table de massage, une bibliothèque et deux chaises. Je sens que mon inconscient travaille. Je

m'allonge sur le lit et me laisse porter par le moment. Marie pose ses mains sur mon crâne. Elle inspire et respire bruyamment alors que mon esprit part. Je vois de nombreuses couleurs. Je retrouve les murs colorés de ma boutique qui semble être devenue ma maison. Je libère des pensées et apprécie le moment qui ressemble à une méditation guidée par les respirations de Marie. Quand Marie a fini, elle me propose de m'asseoir.

« Je t'ai vu dans ta précédente vie. Tu étais indienne. Tu étais la fille d'un homme assez riche. Tu étais très consciente de ton incarnation. On te sent très consciente d'avoir choisi ta vie car tu es difforme, ton physique est repoussant et tu sembles avoir choisi d'être moche car tu refuses de te marier. Tu souhaites montrer que tu peux vivre ta vie de femme indépendante, ce qui est très inhabituel pour l'époque et pour ta famille. Ton père veut quand même que tu te maries mais comme tu refuses, il va finir par t'aider. Tu vas ouvrir une espèce d'hospice où je te vois recevoir des malades. Tu vas même rencontrer un médecin anglais qui va te former. Tu vas tomber amoureuse de lui mais tu ne l'avoueras jamais.

Tu vas finir par renoncer et je te vois t'isoler dans un temple. J'ai l'impression que tu vis une mort très harmonieuse car tu es très spirituelle. »

Je suis impressionnée par les détails et je retrouve nombre de mes caractéristiques. Je suis une femme indépendante qui veut aider autour d'elle. Je refuse les hommes et le mariage et visiblement, depuis que je suis à Tahiti, j'accède à une nouvelle spiritualité. Nous échangeons sur mes croyances limitantes autour du couple et de l'amour. Les mots de Marie me font réfléchir. A la fin de la conversation, Marie me salue chaleureusement.

— Ah et j'oubliais. Il y avait beaucoup de bijoux à la fin de ta vie. J'ignore si cela te parle...

Je souris amusée et acquiesce en quittant Marie. Je pars en ville pour rejoindre une amie qui habite Moorea et qui est sur Tahiti pour l'après-midi. Nous nous retrouvons au café et Lise me demande si je peux l'accompagner acheter des perles pour sa mère. Décidément, je me sens hantée par les bijoux et accepte avec joie de visiter

les boutiques, après tout, elles habitent mes rêves ces derniers temps. Nous farfouinons dans un magasin de création qui vend fils, perles, nacres, boutons, rubans et autres ingrédients à la créativité. Nous enchainons avec un magasin qui vend des perles au détail.

J'habite Tahiti depuis un an et je ne suis jamais entrée dans une boutique de perles. L'exercice est libérateur. Les vendeuses nous laissent les boîtes remplies de perles et je plonge ma main pour me procurer le bonheur d'Amélie Poulain qui enfonce ses doigts dans un sac de fèves... Mes grains sont de merveilleuses perles noires. Nous sortons et Marc, le copain de Lise nous rejoint. Il annonce à sonoureuse qu'ils partent pour Tikehau. Lise m'invite spontanément. Dans ma foulée d'événements improbables et exercice de l'instant présent, j'accepte.

Trois jours après, je m'envole à Tikehau, l'île au sable rose. Le voyage est magique. La bande de copains de

Lise et Marc est joyeuse et nous logeons dans une pension familiale près de la passe. C'est alors que je fais une des rencontres les plus mémorables de ma vie. Au large de la plage de notre résidence, des raies manta viennent se nettoyer. Dès le matin, nous voyons une aile de raie dépasser l'eau. J'enfile immédiatement mon maillot et pars à la rencontre du diable des mers. La baignade est magique et j'ai l'impression d'entendre la raie me parler. C'est magique. Alors qu'elle s'éloigne, je suis persuadée qu'elle m'a donné rendez-vous l'après-midi.

Comme toujours, l'improvisation continue. Je m'enquiers des plongées et on m'annonce qu'une place vient de se libérer. Je pars plonger à la bouteille dans la passe de Tikehau. Sans surprise, je retrouve la raie manta qui semble être venue rien que pour moi. Elle tourne devant moi avant de reprendre le chemin du grand large. Je sais qu'elle parle, je sais son message et je reçois son silence comme une sagesse profonde

infinie ; Dans mon ventre, une énergie se libère. Je sais qu'il se passe quelque chose de magique. Après cette journée incroyable, je m'endors. Le lendemain, mon rêve a enfin dévoilé son secret.

La boutique est située sur le front de mer et ouvre sur l'extérieur avec des fenêtres arrondies. A l'intérieur, des étals de bijoux. Ils mélangeant des bijoux marocains avec des perles de Tahiti, ce qui est improbable dans la réalité mais significatif pour moi. J'ai l'impression de retrouver la médina de Rabat tout en étant dans une des boutiques de Papeete. Je pousse une porte et j'accède à une salle où un monsieur montre à un petit garçon comment utiliser une machine. Des perles, des bagues, des pierres. J'observe un instant. Dans mon rêve, je sais où je suis. Je connais très bien cet endroit. Une autre porte s'ouvre et Teiva s'avance. Il me prend la main et me dévoile des bijoux gardés secrets.

Quand je me réveille, je suis épatée par la précision de mon rêve. Je n'ai pas pensé à Teiva depuis le soin de Natalia. Après tout, j'essaie d'oublier un jeune homme nommé Nathanaël avec qui je travaille pour un client. J'ai toujours l'impression d'être maudite avec les hommes. Je ne suis pas étonnée de voir Teiva dans mes rêves mais j'ignore son lien avec les bijoux. Une part de moi sait que la raie manta de la veille est reliée à cet homme qui m'intrigue.

Je pars méditer sur la plage et pour la première fois, j'ai l'impression d'entendre une voix. Je franchis une nouvelle barrière en fermant les yeux et libérer la folie de mon inconscient. Je ressens la présence d'une femme. Elle est tahitienne et porte un paréo. Sa chevelure est dense, sa peau est lumineuse, elle arbore un hibiscus rouge à l'oreille droite. Elle est magnifique. Elle me parle. Elle dessine un cercle sur le sable et se retire avec une lumière dorée magnifique. J'ouvre les yeux.

Le paysage calme de la plage de Tikehau me remplit de douceur et de paix. Je me demande si j'ai une imagination fertile ou si j'ai vraiment parlé à Hina, déesse polynésienne. J'oublie et continue ma journée bercée par la grandeur de l'atoll. Nous rentrons deux jours plus tard, mes rêves se sont arrêtés et j'apprécie que mon inconscient se soit calmé. Mon mental lui est moins apaisé. Alors que je dois retrouver une amie pour déjeuner, elle annule au dernier moment. Ayant payé mon parking et trouvant la journée magnifique, je décide d'aller déjeuner au café du marché. J'y retrouve Vaihere par hasard. Je lui raconte Tikehau et mes rêves de bijoux avec Teiva.

- Purée copine, c'est incroyable. Faut que tu ailles le voir. Je suis sûre qu'il travaille aujourd'hui.
- Hein ? Comment ça faut que j'aille voir Teiva à son travail ? J'ignore où il travaille moi !
- Mais copine, t'es pas au courant. Vaihere n'en revint pas. Quoi ? Tu ne sais pas que Teiva travaille sur le front de mer... Dans une boutique de bijoux ! »

Je perds l'équilibre. Trop de coïncidences pour ma petite tête, mon petit corps, mon petit cœur. Vaihere qui doit retourner travailler, me fait promettre d'aller le voir. Je promets si et seulement si je termine une course que j'avais à faire avant l'heure d'expiration de mon ticket de parking. Vaihere se moque de moi et me laisse à ma mission. J'ai le cœur au sommet d'un précipice.

Comment est-ce possible ? Comment expliquer cet enchainement ? Comment se pouvait-il que je rêve de cet homme, de son lieu de travail et qu'autant de rencontres me mènent à lui ? J'ai l'impression de porter l'épuisement de la Terre avec ma question. Je pars faire ma course avec la promesse en tête. Si je finis à 14H20, je rentre chez moi. Je sors de la librairie pour regarder mon portable, il est 14h19. Je me résous à y aller.

En poussant la porte de la boutique, je retrouve Teiva qui m'attend. Littéralement, tout son corps me dit qu'il m'attendait. Il n'affiche aucune surprise. Il savait que je

viendrai. Je suis deboutée en plus d'être tétanisée par ma timidité. Je balbutie puis je reprends. Je lui raconte mes rêves, Tikehau, Marie, Vaihere... Il sourit, impressionné et souriant avec cette sérénité en lui. Aucune surprise, une évidence. Teiva sort son sac à dos, puis une pochette et enfin, une feuille qu'il me tend. Je regarde les mots... C'est un poème. Teiva m'a écrit un poème.

Un poème pour moi.

Un poème à moi.

Je bug. Zéro mouvement, fixation totale. Tout mon cerveau bloque. J'as l'impression d'être rouge tant je suis surprise. Je tremble intérieurement, la feuille se met à trembler elle aussi. Je la plie pour cacher ma confusion. Tout ça, c'est trop d'émotions pour moi. J'échange quelques mots avant de prendre le prétexte de mon ticket de parking pour fuir les émotions qui tourbillonnent dans mon corps. J'arrive tremblante et

haletante à ma voiture. Quelques mètres plus loin, la police distribue des amendes. Je soupire en me consolant qu'au moins ma timidité excessive m'a épargné une contravention.

ADIEU CUBA

Peu après cet épisode incroyable, je partage mon expérience avec plusieurs amies. Francine, une amie qui connaît les énergies depuis son enfance, est fascinée et me demande un soin. Nous vivons une communion très belle autour de son enfance et de sa mère. Cindy effectue la même démarche et nous échangeons sur la prison dans laquelle des mémoires d'enfance la maintiennent. J'en parle avec Julie, la première qui m'a guidé sur le chemin des soins et elle vient à la maison, portée par la curiosité et l'envie de me rassurer.

Je pense bien connaître Julie aussi, je prédis que les images devraient être faciles à interpréter. Une part de

moi redoute encore l'accès à ces films personnels. Le soin m'apporte des révélations. Pour la première fois, nous échangeons sur Marc, l'oncle de Julie. Ce dernier est décédé quand Julie avait sept ans dans un accident tragique à Cuba. Julie porte encore la tristesse de son décès. Elle libère des émotions après son soin et dégage une énergie douce. Je sais que nous devons encore travailler sur cette blessure. Nous nous donnons rendez-vous après son voyage en Australie.

Deux semaines plus tard, je suis réveillée de bonne heure par un appel de Antoine, le compagnon de Julie. Je trouve étonnant qu'il m'appelle d'autant qu'ils sont en Australie. Je décroche en disant qu'ils ont dû rentrer et que je me suis trompée de date. Au téléphone, la voix de Antoine tremble. Il est désemparé. Julie a un passé de dépressive. Elle a déjà séjourné en hôpital et fait l'objet d'un suivi psychiatrique. Il me raconte qu'elle a eu une crise de démence après l'annulation de leur vol en transit à Auckland. Il me dépeint une nuit d'horreur

passée à la surveiller alors qu'elle voulait se suicider. Il se trouve démuné. Ils ont manqué de se faire arrêter par les flics à l'aéroport de Tahiti. Avec un peu d'insistance, Antoine a réussi à ramener Julie chez eux. Elle est enfermée dans leur chambre et refuse de boire ou se nourrir.

Je prescris à Antoine de prendre une douche, de sortir sur leur terrasse et de laisser Julie. Il craint qu'elle se saisisse d'un couteau, qu'elle utilise son absence de surveillance pour agir. Je suis persuadée du contraire. Julie est trop faible pour se faire du mal et je pressens les origines de cette crise... Les vraies raisons de sa vulnérabilité psychologique sont liées au deuil de son oncle. Je me ressens reliée à la douleur du deuil vécu enfant. Après avoir fait quelques courses, je débarque chez eux. Antoine a suivi mes conseils. Il est dehors, il fume une cigarette, les yeux rivés sur le vide. Il se lève et m'invite à entrer. Je m'arrête devant lui. « La première personne à soigner, c'est toi. Julie attendra. »

Il est surpris mais se laisse faire. Je pose ma main sur son cœur et je vois les scènes défiler. La violence de Julie, son corps face au vide contre la barrière du balcon puis le départ d’Australie porté par les aurevoirs et la joie du voyage. Julie semble contrariée, elle n’a pas envie de rentrer travailler. Des images se succèdent à bord de leur camping-car. Je m’arrête et fait part des bons souvenirs du voyage à Antoine qui éclate en larmes. Il se calme après quelques minutes et je le laisse s’allonger pour qu’il dorme. Il doute d’y arriver mais au moins, il se repose.

J’entre dans la maison, une atmosphère lourde pèse sur le salon d’accoutumée si agréable. Il fait chaud. Julie a fermé toutes les fenêtres et l’air se renouvelle peu. Je laisse la porte ouverte et arrive dans la chambre où j’ouvre une persienne.

- Cela ne sert à rien Céline. C’est fini, j’en peux plus, souffle Julie qui est recroquevillée sur le lit. Elle est livide et ressemble à un cadavre.

Je l'ignore et m'assoit sur un tabouret prêt du lit. Il fait très chaud. Je sens l'air moite. Je reste assise et me connecte à Julie. Au bout de quelques minutes, elle bouge et ouvre un bras. Je m'approche d'elle et en profite pour placer ma main au-dessus de son torse. Julie reste immobile. Je me fige sur place en cherchant à accéder aux mémoires de Julie. Rien ne se passe. C'est le noir complet.

Mon corps sue, il doit faire 40 degrés dans cette fournaise. Je répète la prière d'Ho'oponopono plusieurs fois. Il doit bien se passer une vingtaine de minutes quand enfin, je sens des énergies dans ma main. Je ne reçois aucune information mais quelque chose de plus incroyable se produit. Je suis en nage, la température est étouffante mais ma main quant à elle, devient fraîche. Peu à peu, j'ai l'impression d'extraire un bloc de glace du cœur de Julie. C'est déroutant. La peau de mon amie change immédiatement de couleurs et tout d'un coup, alors que je réussis à enlever ce froid mortel, Julie

s'ouvre complètement et respire à pleins poumons. Son visage reprend une teinte normale.

Je me lève et pars dans le salon où j'ouvre un jus de fruit. Antoine arrive et m'interroge du regard. Je lui ordonne d'ouvrir la porte. Il s'exécute et un courant d'air passe. Je reviens Julie a bougé, elle s'est assise et semble se réveiller d'un mirage. Elle me regarde et accepte le verre. Je m'assois à côté d'elle le temps qu'elle finisse. Elle semble fragile et hagarde. Je lui prends le verre et la serre dans mes bras. Julie se laisse faire et pleure doucement.

- On va prendre un bain, d'accord ?

Elle accepte et j'accompagne Julie vers la baignoire en dansant. Nous avançons doucement. A côté de moi, je vois un homme aux cheveux noirs. Il est mince, la peau bronzée et porte une moustache. Je devine qu'il s'agit de Marc. Je lui souris en lui envoyant le message mental qu'il est temps de laisser Julie. Il me donne des

messages à lui transmettre. Julie est toujours dans mes bras et se laisse porter. J'actionne l'eau de la baignoire et la jeune femme s'y glisse. J'en profite pour ouvrir d'autres persiennes et vais chercher les fleurs que j'ai achetées. Je les apporte pour les faire sentir à Julie qui accepte un nouveau verre d'eau que je lui tends. Antoine n'en revint pas, moi non plus.

Quelques minutes plus tard, Julie sort. Elle a les traits fatigués mais semble reprendre ses esprits. Elle serre Antoine dans ses bras et ils se murmurent quelques mots. Elle me regarde pour me câliner avec douceur. Elle avale quelques fruits et me regarde.

- Tu sais, quand on a dansé... J'ai vraiment cru que je dansais avec Michel. Je souris. Antoine lui, est scié de surprise. J'acquiesce.
- Il était là. C'était lui, d'une certaine manière. Julie, Marc était encore en toi... Je veux dire. C'est comme si tu avais une part de lui qui était restée en toi...

Julie semble comprendre mais pour l'éclairer, j'explique

ce que j'ai ressenti. Nous parlons des circonstances de sa mort, des non-dits dans sa famille, de la tristesse de son père à la suite du décès de son frère. Julie réalise qu'elle s'est toujours sentie coupable du départ brutal de son oncle alors qu'elle était à des milliers de kilomètres du lieu de l'accident. Elle libère un deuil qu'elle n'a jamais fait. Je la quitte en lui donnant deux feuilles, une prière de Ho'oponopono et le poème de Teiva. Je sais que je dois revoir Teiva.

CONVERSATIONS PRÉDESTINÉES

La décision de revenir voir Teiva est une épreuve, une tentation et un rêve. Je vois tout mouvement à l'égard d'un homme comme le saut d'une haie impossible à franchir. Je suis une timide aisément impressionnable en matière d'amour. Je laisse peu mon cœur s'exprimer au contraire de ma nature spontanée et mon caractère ouvert qui se socialise facilement. J'opère à l'inverse dès que je ressens une attirance pour un homme, mon réflexe est de rester muette et vouloir me cacher dans

un trou de sourire recouverte par la honte d'avoir ressenti des sentiments à son égard.

Adolescente, j'ai souvent aimé des garçons sans jamais rien leur avouer. Il faut dire que ma franchise m'a joué des tours. Au collège, en classe de troisième, nous commençons à parler de « sortir » avec les garçons. L'un d'entre eux Olivier, me plaisait, j'ai pris mon téléphone et je lui ai proposé d'aller au cinéma... D'une certaine manière, j'étais claire et courageuse. Il m'a dit « non » et son rejet est resté gravé dans mes mémoires cellulaires.

Avec Teiva, c'était différent. Je savais notre lien, je l'avais vu dans cette moquette de notre salle de formation. Je savais qu'il était branché aux énergies. Je savais qu'il cherchait à s'ouvrir et mieux se connaître. Ma part blessée était rattrapée par ma curiosité et une sensation forte d'obligation. Tout un flanc de m'être avait l'impression de se laisser mourir si je n'explorais

pas les raisons de ce lien incompréhensible. Malgré moi et avec foi, je me décide à retourner à sa boutique avec un poème à son égard. Je crois en l'égalité des sexes, ma petite tête trouve logique de lui rendre un poème à son poème. Rétrospectivement, j'ai compris, je refusais la part romantique de son geste. Je me suis cachée derrière l'égo de mes lettres.

« Salut Céline. Il m'accueille un peu fébrilement, content de me voir.

- Je suis venu te poser des questions. Teiva sourit, encore une fois, il sait. Nous échangeons sur mes derniers soins, sur mes rêves, sur les pierres.
- C'est toi l'intuitive de nous deux ! conclut-il avec admiration.

Je doute de cette affirmation et nous nous quittons en nous donnant rendez-vous au restaurant où sont organisées les retrouvailles du groupe. Je n'ai pas eu le courage de lui donner mon poème. Tout ceci est oppressant. Quand je rentre chez moi et je suis piquée par curiosité, je télécharge le livre Teiva m'a conseillé. Je

n'y comprends pas grand-chose. Je trouve les mots très déconnectés de notre réalité, j'ai l'impression qu'on me parle extra-terrestre. Une seule expression m'intrigue et retient mon attention, celle de « flamme jumelle. » Je saisis mal le sens de ces deux mots et pourtant quand je les lis, je sens le pouls de mon cœur qui s'accélère. Je suis prise d'une toux incontrôlable et je me précipite pour boire de l'eau. Quand je retourne sur l'écran, j'ai l'impression d'être dissociée de mon corps comme si les mots écrits me font mal. Peu convaincue par le texte, je ferme le livre et décide de me coucher.

Sur mon lit, j'ai l'impression d'être observée. Je commence à m'interroger sérieusement sur ma raison et prie les anges de me protéger de la folie en pensant ma tante. La sœur de ma mère qui est également ma marraine, est schizophrène et la peur de lui ressembler remonte à la surface. Je ressens le besoin d'expulser mes sentiments d'angoisse et me saisis d'un cahier. Je me mets à écrire. Raconter des histoires, accoucher sur

le papier a toujours été ma recette de guérison.

L'écriture automatique... Je murmure ces mots en m'imaginant ce que cela peut signifier. Dans ma tête, une personne vient dicter des mots dans le noir. Je me dis qu'il faut essayer. J'éteins la lumière et j'attends. Je ralentis le rythme de mon cœur en soufflant à plusieurs reprises et calme mon corps. Je ressens toujours la présence dans ma chambre. Je ferme mes yeux pour me concentrer, mon stylo dans ma main.

A cet instant, une sensation très douce m'envahit. J'ai l'impression qu'on me prend dans les bras et quelque chose se relâche dans mon corps. J'entends la voix de la Vierge Marie qui me parle. Sans douter, dans une sorte de transe familière, j'inscris des mots sur mon cahier et ma main s'agite naturellement. A la fin, j'ouvre les yeux. Il fait nuit, le noir règne dans ma chambre. J'ai envie de pleurer tant les mots ont vibré avec moi. Je m'empresse d'allumer pour relire le message... Le résultat est sans appel, des gribouillis illisibles ont noirci

la page blanche. Ça ne doit pas marcher comme ça...

Je me sens mieux et je m'endors avec satisfaction. Le lendemain, je retrouve mon carnet gribouillé et ressens une frustration profonde. Je me saisis du livre *Conversation avec Dieu* où je cherche des indices sur la pratique de l'écriture automatique. J'imagine mal Neil Walsh avoir joué aux égyptologues décryptant des hiéroglyphes d'une écriture de surcroît illisible sur trois volumes d'écriture. Je comprends enfin que l'écriture automatique opère comme un voyage astral.

Ce rêve fonctionne dans un état de conscience modifié est à l'image de cette dictée céleste... Il s'agit d'écrire en gardant sa conscience active suffisamment pour recopier les mots venant d'une voix intérieure. Je soupire et reprend avec confiance. Je me risque même à utiliser mon ordinateur.

J'observe ma page blanche pendant plusieurs minutes,

je ne ressens rien à part le vide de mes propres pensées quand tout d'un coup, une sensation se réveille. J'ai l'impression qu'un manteau m'entoure, il est blanc et bleu profond. J'entrevois deux personnages vêtus de blanc qui me sourient. Leur message est court. « Teiva est ta flamme jumelle ». Je sursaute en écrivant ce message. Un sentiment de colère et de passion assaillit mon corps. J'ignore ce qu'est une flamme jumelle et je suis déjà éteinte à l'idée même des mots. Je m'éloigne de mon ordinateur pour reprendre mon carnet.

Cette fois-ci, une présence invisible que j'identifie à la Vierge Marie est de retour et j'écris avec elle des mots sur la confiance en soi. Pendant plusieurs jours, j'oublie le message de mon ordinateur quand les retrouvailles au café approchent. Je ressens à nouveau les pensées de Teiva à mon égard. J'ai l'impression qu'il veut m'avertir de quelque chose. Je rougis à moi-même, je n'ai pas vraiment lu son livre et j'ai honte d'arriver à lui sans savoir quoi lui dire. Je me décide à faire une

méditation pour apaiser mes sentiments et trouver les mots justes pour lui expliquer que l'ouvrage m'a déplu.

J'entre dans une nouvelle transe. Depuis plusieurs jours, je commence à pleinement accepter et pratiquer ces voyages au milieu de l'univers. Cette fois-ci, l'aventure est différente. Je suis transposée dans une espèce d'amphithéâtre de lumière au milieu des étoiles. Plusieurs personnes m'attendent. Je retrouve les deux guides qui étaient venus me parler. Ils me disent de m'asseoir et de me détendre. Ils m'annoncent que nous allons voir ensemble, dans l'avenir.

Tout d'un coup, je suis propulsée au restaurant, Le Jam's. Je vois deux stagiaires qui sont à l'intérieur quand j'arrive. Les guides me disent que je peux entrer ou attendre avec eux. J'attends avec eux. Je vois Teiva qui arrive. Il me salue, il est heureux de me voir. Tout de suite, il me prévient qu'il a invité son amie. Mon cœur se sent brisé. Les guides me montrent.

Le moment de vérité arrive. La soirée se déroule exactement comme dans ma vision. J'arrive une minute avant Teiva qui est vite rejoint par son amie, cette dernière me décoche un regard noir. Nous entrons et très vite, nous nous retrouvons côte à côte à échanger toute la soirée. Avant de partir, Teiva me salue avec un des regards les plus intenses qu'un homme ait pu m'adresser dans ma vie. Il part avec elle et je ressens de la fierté. J'ignore ce que signifie « flamme jumelle », j'observe seulement que ce lien que j'ai vu en le rencontrant est très puissant.

VOICES INSIDE MY HEAD

En réalisant mes capacités de médium, je me connecte à une nouvelle communauté. Je découvre des passionnés du développement personnel, des énergies, de l'ésotérisme. J'entre dans un univers de mots, concepts et pratiques qui m'interrogent. Ce monde inconnu est étrange à ma raison. Tant de personnes semblent épanouies et pourtant, elles sont toujours en

quête. L'apprentissage et la connaissance de soi semblent un prétexte à un chemin sans fin. Depuis plusieurs années, j'apprends à me connaître et si j'aime la démarche, j'espère bien que cela aboutisse enfin un jour. Dans ce paradigme que je découvre, je suis invitée à explorer de nouvelles méthodes de soins énergétiques.

Je suis poussée par Youlan à suivre une formation avec elle et je m'inscris sans trop réfléchir en suivant le flot qui m'est présenté. J'atterris dans une salle où une vingtaine de participants s'est retrouvée. Des tables de massage sont alignées l'une à côté de l'autre et notre formatrice nous distribue un livret.

Nous regardons une vidéo du fondateur qui décrit l'origine du procédé et nous parcourons rapidement le protocole... Argent, sexe, famille, tout est quadrillé. Je me vois attribuée une coéquipière et nous débutons la pratique. Très vite, mes mains s'ennuient à rester

planter dans un protocole strict qui me limite. Je ferme les yeux et reçois des images sur Hina, ma partenaire de soins.

Hina m’emmène dans une jolie chevauchée au centre des grands parcs américains. J’ai l’impression d’être à Monument Valley et de chevaucher avec une jument impétueuse. Dans le ciel, une ombre bienveillante veille. Nous arrivons devant un grand cirque aux nuances ocrées et j’ai l’impression d’être au Grand Canyon. Je vois Hina qui se tient face à la nature majestueuse alors qu’elle inspire l’air apaisant. Une femme portant une plume s’approche et lui tend le faucon qu’elle a gardé sur son bras. Hina reçoit l’animal et le caresse. Il la regarde dans les yeux et s’envole. Je pars avec lui et j’ai l’impression de voler. Le visage de la femme est empreint de peine et d’inquiétudes. Elle aimerait parler à cette femme qui évoque l’énergie de sa mère.

Quand j'ouvre les yeux, Hina se met à tousser violemment et se relève. Je lui prends les mains et la serre dans les bras sous les yeux ahuris des participants. La conductrice de la formation reste immobile affichant une désapprobation évidente. Je m'approche de ma comparse qui semble revenir d'un long voyage. Elle sourit. Elle est partie au Grand Canyon avec moi. Nous partageons naturellement les mêmes images, télépathiques et connectées.

Nous partons dans une chambre et nous échangeons sur le décès de la mère d'Hina, sur leur couple, sur la vie. Le moment est suspendu. Quand je reviens, plusieurs personnes me regardent comme s'ils voulaient me parler. Youlan m'accueille avec amour. Elle déclame que je suis un ange. Et me voilà au centre des discussions alors que Youlan me présente deux de ses amies à qui je dois réaliser un soin le plus rapidement possible. Je sens un malaise monter. La formatrice semble hostile à ma présence.

L'après-midi n'améliore pas ma situation. Quand Hina pose ses mains sur mon crâne, je reçois comme un électrochoc. J'ai envie de bouger dans tous les sens. J'ai l'impression que je vais léviter tant mes membres veulent se soulever. Les images sont confuses, j'ai du mal à rester concentrée et alignée, je ressens les regards se poser sur moi. Ma gorge se noue et la fin de la journée ressemble à un calvaire social. Je fuis rapidement après la fin de la formation, fatiguée et assaillie par un trop plein d'émotions.

Quelques jours après, Youlan m'invite à un déjeuner dans une villa pour participer à des échanges. Je suis partagée mais plus je suis face à l'observation de mes capacités, plus je me sens seule et j'accepte. J'arrive la première, habituée à respecter l'horaire. L'hôte de la formation m'accueille simplement et j'échange avec cette dame passionnée d'alimentation. Je l'aide à cuisiner et elle m'offre son livre sur l'alimentation équilibrée et symbolique. Les invités arrivent au

compte-goutte, ce n'est qu'à partir de deux heures que le repas est lancé. Au fil des échanges, les participants commencent des soins et je retrouve Cindy qui me demande de pratiquer sur elle. Fidèle à mes habitudes, je m'enferme dans mon monde et oublie l'extérieur qui tourne autour de moi.

Je me connecte aux mémoires d'enfance de Cindy pour continuer de libérer la prison inconsciente dans laquelle sa petite fille intérieure vit. Un instant, je sens une énergie se cristalliser sur ma peau et je fronce les sourcils. J'ouvre les yeux et je vois dans l'embrasement de ma porte, la formatrice qui murmure à une amie. Je les regarde un peu surprise quand la femme inconnue s'approche de moi. Je dois arrêter, je perturbe la formation. Cindy me dit de l'ignorer.

Nous rions mais je sens bien que je suis perturbée.

Je quitte la formation résolue à ne plus m'exposer ou participer à de nouvelles initiations. Je n'ai pas besoin

d'apprendre l'extérieur, je dois comprendre ce que mon corps réveille. Je passe revoir Teiva pour lui en parler, il est radical, cette technique est malsaine, trop axée sur l'argent. Teiva s'amuse de mon analyse et je sens qu'il est mal à l'aise. Pour la première fois depuis notre rencontre, je ressens une douleur profonde se réveiller dans mon corps. J'ai l'impression qu'un précipice vient de s'ouvrir et que nous entamons une descente invisible. Deux jours après, je le croise par hasard dans la rue.

« Ah Céline, je me disais bien que j'allais te voir aujourd'hui...

- Oui moi aussi. Des signes partout depuis ce matin.
- Je pensais à ce que tu disais... Tu sais, j'ai senti une drôle d'énergie auprès d'une femme qui a fait la formation. Elle m'a donné sa carte, il y a 666 dans son numéro de téléphone, il me tend le papier. Je me disais que j'allais le déchirer. Il me regarde, il déchire. Tu sais, il faut se méfier des énergies noires, il y a des gens malfaisants autour de toi.

J'acquiesce sans bien comprendre et je détourne le sujet. Nous échangeons quelques minutes et rions ensemble. Depuis la soirée au restaurant, une sorte de complicité est née. Teiva est comme moi, il a beaucoup d'humour et nous aimons partager des traits de taquinerie. J'éclate de rire en l'écoutant me parler d'une expérience sur des singes qu'il raconte avec joie. A cet instant, une voiture se présente.

- C'est mon taxi ».

Teiva me regarde intensément et m'embrasse sur la joue en tremblant. Il serre mon bras et s'éloigne. Je sens mon visage changer, j'ai comme une moue timide qui s'affiche. La vitre de la voiture se baisse, c'est la compagne de Teiva qui me fusille des yeux. Teiva entre et ferme la portière. Il me salue avec un large sourire pendant que la voiture redémarre. Je me sens mal, comme étouffée à la gorge. Je tousse en me poussant à retourner à ma voiture. Ma vue se brouille et je mets plusieurs minutes à chercher ma voiture qui était

pourtant à deux pas où nous nous étions retrouvés. J'ouvre et m'assois dans mon véhicule. Une expression résonne : « les énergies noires ».

ME AND MRS JONES

Teiva continue de m'interloquer. Plus j'avance dans ma pratique, plus j'ai l'impression qu'il me parle. Je commence à ressentir des mémoires qui le concernent. Depuis l'épisode de la voiture et du regard noir de sa compagne, j'ai l'impression d'avoir commencé une guerre avec l'univers. Je manque à trois reprises d'avoir un accident, je découvre des tâches inexplicables sur ma cuisine, une guêpe se pointe près de mon bureau et vole face à moi comme pour m'espionner. Je lutte contre la peur de la folie. Au supermarché, la vendeuse m'annonce que je dois payer 6666 francs et je manque de vaciller. De retour chez moi, je sens un appel très fort de mes entrailles et j'ai envie de vomir. Je laisse mes courses pour boire un verre d'eau. Ma vue se brouille et je perds contrôle de mon corps. Je m'effondre à terre

comme épuisée. J'arrête de lutter et je sombre dans un nouveau voyage.

J'entre dans une maison. Je vois des cadres photos, une table, une télévision. La cuisine est au fond et un couloir. Je suis appelée vers une des chambres et je pénètre une salle sombre. J'ai l'impression de voir Teiva en plus jeune. L'enfant est assis au sol et pleure. J'ai l'impression de me connecter à des blessures de violence et une peine profonde. Je comprends que les parents de Teiva sont séparés.

Je continue mon exploration. Je le vois adolescent. Il exerce les combats martiaux pour expier ce qui semble être une colère et un malaise profond. Les filles le regardent. Il plait beaucoup. Je le vois homme désormais. Il est séducteur et fréquente les boîtes de nuit où il se drogue. Il danse comme un éreinté sur la piste, le regard rivé vers une femme qui semble l'hypnotiser. Une rupture brutale et je vois un homme

pendu qui perd du sang. Teiva est allongé sur un lit d'hôpital et je murmure des mots à son oreille. Je reviens brutalement à ma conscience.

Mon appartement est calme. L'atmosphère pesante des derniers jours s'est envolée. Mon cœur bat à toute vitesse alors que j'hâlette. Je reprends peu à peu mes esprits et me résous à l'évidence. J'attrape mon ordinateur et active mon moteur de recherche. Mon cerveau boit littéralement les écrits sur la flamme jumelle. Une part de moi a envie de mourir, une autre part est excitée comme une puce. Je vois défiler les vidéos et les articles en prenant la mesure du cauchemar. Les flammes jumelles inondent le net et je suis ahurie. Mon corps lui pourtant, se calme et s'apaise. Je ressens que ma curiosité se satisfait de ces écrits et témoignages sur le couple sacré des flammes jumelles. Je ferme mon ordinateur, décidée. Je dois parler avec Teiva.

Quelques jours plus tard, je débarque dans sa boutique. Comme toujours, Teiva est libre et disponible comme s'il savait que j'allais venir. Il me sourit avec un regard qui cache une inquiétude. J'ai l'impression qu'il sait ce que je viens de vivre... J'ai l'impression qu'il attend mon invitation depuis des semaines. J'enrage, pourquoi est-ce que c'est à moi de lui demander ? Il pourrait exprimer ce qu'il souhaite.

Toute ma condition de femme introvertie a envie d'exploser ma frustration à l'égard des hommes. J'ai l'impression d'être l'objet et l'indépendante, celle qu'on conquiert mais qu'on attend car elle sait ce qu'elle veut. Dans ma fureur, j'arrive à formuler une proposition de déjeuner. Il propose un restaurant, « Les trois filous », ce qui me fait rire un peu jaune.

Il affiche un grand sourire en avançant vers la femme qui s'est approchée d'une vitrine. Je le quitte encore surprise par la tournure des événements. Je vais

déjeuner avec Teiva, se répète mon cœur qui danse la chamade. Je suis terrorisée. Le lundi suivant, j'arrive à midi devant les Trois filous et découvre Teiva qui approche au même moment, il est à pied et je suis en voiture. Le restaurant est fermé comme m'avait averti les guides avec qui j'ai désormais l'habitude d'échanger. Le matin, ils me disent que nous devons aller au « Tiaré », je ne connais aucun restaurant de ce nom. Je me dis que Teiva va savoir. C'est le restaurant de l'intercontinental. L'univers joue des tours. En route, Teiva me parle de ses chiens et je suis surprise par cette conversation qui dévoile sa vie personnelle.

Pour des raisons pratiques, nous passons à mon appartement. Je déménage à Mahina et je dois récupérer mes dernières affaires. Teiva sourit en voyant la résidence, sa sœur y a vécu un an et demi. Il m'aide comme un gentleman. En repartant, il m'annonce qu'il n'a jamais senti cet endroit. Nous partons pour l'hôtel et nous nous amusons à observer des signes. Il retrouve

un ami surfeur et visiblement, c'est important pour lui. Je découvre des tiarés laissés sur la table, c'est un signe pour moi. Nous commandons le même plat, le même vin, la même eau.

Plus nous échangeons, plus je suis sciée par notre entente naturelle. Je ressens combien je suis apaisée à ses côtés, je me livre sans arrière-pensée jusqu'à ce que le sujet du livre émerge. J'ai envie que la vraie conversation débute, celle sur les flammes jumelles. Teiva botte en touche. Je commence à comprendre. Tout ceci est un concept. Après déjeuner, je lui propose de passer dans un magasin de pierres que j'ai découvert grâce à Youlan. Quand nous entrons, Teiva affiche la joie d'un enfant. Je l'ai amené au paradis.

- J'adore les pierres. Je ne savais pas que ce magasin en avait autant ! »

Nous jouons comme des gosses et je ressens la chaleur dans mon chakra du cœur illuminer tout mon être. J'ignore vraiment ce qui signifie une relation de flamme

jumelle ou une relation d'âme sœur, je sais seulement qu'avec lui, je me sens complète. Je vois la lumière resplendir en moi et j'attire naturellement le regard. Le vieux monsieur de la boutique nous regarde et nous traite comme un vieux couple. Après cette parenthèse enchantée, je ramène Teiva à proximité de chez lui. Je n'ai aucune envie de le quitter mais là encore, la raison me pousse. Il m'embrasse timidement sur la joue et disparaît. Mon cœur est retourné. Je sais et je sens désormais la lumière qui m'habite. Je me rends à l'évidence, Teiva me plait. A cet instant, je me sens pour la première fois de ma vie, entière et libre.

FEMMES AU BORD DE LA CRISE DE NERFS

Le hasard veut que je sois appelée par la Commission européenne pour accompagner la Direction Générale de la Coopération Décentralisée à Stockholm pour la Semaine de l'eau. Je suis ravie. J'aime voyager et j'ai l'impression de gagner un aller-retour gratuit pour Paris où je peux retrouver amis et famille. Je suis encore

marquée par les bouleversements récents de ma vie et partager l'expérience avec mes proches me remplit de joie. Une part de moi redoute la réaction de mes parents qui accueillent la nouvelle avec une sorte de soulagement inattendu.

Mes parents sont divorcés et j'annonce que je pratique les soins énergétiques à chacun. Les deux affichent la même expression. J'ai l'impression que je mets un mot sur ce qu'ils ont toujours ressenti mais jamais pu expliquer. J'en parle avec ma sœur qui est très ouverte à mes capacités. Elle m'apprend que notre grand-mère lui avait raconté des anecdotes sur sa grand-mère qui visiblement était guérisseuse. Mon cousin m'informe également que nous avons des rebouteux et des coupeurs de feu du côté de ma grand-mère paternelle, je rêve éveillée.

L'éloignement me permet de mieux apprécier ma relation à Teiva à qui j'adresse un mail pour l'avertir de

mon absence. Il me répond avec une certaine maladresse, essayant d'être humoristique mais je sens qu'il est mal à l'aise à l'écrit. Lire ses mots me transporte, j'étais certaine qu'il ignorerait mon message. Je commence à tâter la profondeur de mes blessures avec les hommes. A Stockholm, alors que je retrouve beaucoup d'anciens collègues devenus des amis, je suis souvent seule. Le travail est facile et je m'ennuie rapidement.

Pour m'occuper, je pratique régulièrement des méditations et exercices de visualisation. Je continue à recevoir beaucoup d'informations sur Teiva. Sur son père que je vois malade du cœur. Sur son frère que je sens confus. J'entrevois les tumultes de sa relation avec son fils et la mère de son fils. Je le vois aussi, seul dans sa boutique où il pense à moi. Je commence à avoir des délires amoureux inquiétants et une certaine impatience gagne du terrain. J'apprends que le groupe des stagiaires se retrouve le soir de mon retour à Tahiti,

ce qui m'inquiète... La fatigue du voyage devrait m'empêcher d'y aller et j'ai envie de participer à la fête.

Je débarque à Tahiti le matin. Après 24 heures de voyage, je dois enchaîner des entretiens à Mahina de manière urgente. Je me dis que cela me tient réveillée. L'après-midi, j'accepte un soin et je me retrouve en fin de journée à enchaîner avec la réunion au Jam's. J'arrive au parc, des images de retrouvailles trottent dans ma tête. J'aimerais que Teiva me serre dans ses bras. J'aimerais que nous soyons que tous les deux. Quand j'arrive, Teiva est là ainsi que trois autres femmes. Adieu mes délires de retrouvailles.

Je m'assis à côté de lui et il se déplace pour me laisser de la place. Je sens que ma tête tourne, j'ai l'impression qu'il ne veut pas me toucher. La spirale commence. Les femmes m'interrogent sur mes capacités de médium et je balbutie sans savoir quoi répondre. Nous partons pour méditer. Nathalie a imprimé ma canalisation et je

tremble. Elle annonce que c'est une canalisation de Bouddha. Je tremble en me reprochant d'avoir utilisé le mot et le nom. Personne ne tique. Le cercle des stagiaires trouve normal qu'une personne retranscrive des mots d'un maître bouddhiste mort au contraire de ma perception. Je trouve ça hallucinant... Et je suis celle qui retranscrit les mots du sage.

Nous lisons le texte et j'ai l'impression d'entendre Teiva me parler par voies télépathiques. Je suis retranchée derrière ma raison. C'est impossible. Il me dit d'ouvrir les yeux. Je verrai qu'il me fait un signe alors qu'il a les yeux fermés. J'ouvre les yeux et je le vois se frotter les mains. Je crois à la coïncidence. Il soupire et s'allonge sur l'herbe. Je ressens un rejet profond du monde qui m'entoure. Je reste focalisée sur sa froideur et ma fatigue. Nous finissons le texte qui porte sur la sagesse et chacun partage ses impressions.

- Je me suis allongé pour mieux écouter, explique Teiva. Dans les nuages, j'ai vu comme un cœur qui formait la fleur de la sagesse.

Il me regarde dans les yeux et j'accueille l'intensité de ses mots avec désarroi. Je me sens perdue. Nous restons encore quelques instants avant de repartir vers le restaurant. Le groupe s'organise pour le covoiturage et Teiva annonce naturellement qu'il est avec moi. Je me sens fébrile et partagée. Youlan qui nous rejoint, me voit. Je suis « son ange ». Teiva sourit en me regardant avec un voile sur le visage. Je ressens ses attentes.

Qu'en est-il de sa compagne ? Il ne parle jamais d'elle. Nous partons dans ma voiture et être seule avec lui me libère. Nous discutons de mon voyage, de son travail... Je sens des forces revenir. Alors que Nathalie fait tomber un stylo, Freddy passe au-dessus moi s'allongeant quasiment sur mes jambes. Teiva me lance un regard interrogateur manifestant une pointe de jalousie, je réponds par l'innocence surprise de la posture.

A cet instant, Vaihere arrive et je me lève spontanément, très heureuse de la voir saisissant l'occasion de m'éloigner de Teiva contre qui je nourris des pensées noires. Sa compagne qui est arrivée, est restée en retrait. Elle est adossée au mur, elle observe la salle sans parler. Teiva la laisse isolée après avoir débuté un échange avec Nathalie. Je suis exaspérée par son attitude. Youlan s'approche de moi. Elle connaît le père de Teiva. Elle lui a parlé de moi. Je devrais ouvrir mon cœur... Les apparences sont parfois trompeuses. Teiva m'attend. Je bondis pour partir. Teiva est clairement désespéré et affiche un visage déçu. Je quitte la salle remplie d'une haine démesurée.

Au lieu de dormir, je déverse des lignes et des lignes de canalisations, d'informations et sentiments sur le papier. Il est temps de régler cette histoire. Je suis une femme à bout de nerf. Pendant trois jours, j'alterne mon travail avec une furie des mots. J'assène des lignes et des lignes sur tous les thèmes que je souhaite aborder.

Jalousie, célibat, enfantement, flamme jumelle, colère, envie, harmonie, compassion, foi, joie, dégoût... Tout y passe. Quand j'ai fini, j'ai l'impression d'avoir écrit ma vie. Je pars à mon cours de danse avec une boule au ventre.

Ce soir-là, je retiens mes larmes en observant la beauté des femmes tahitiennes qui dansent. Je n'aurais jamais leur grâce. Je ne serai jamais tahitienne. Je ne saurais jamais danser avec sensualité. Je rentre chez moi, je ressens une détresse profonde. Mon âme est blessée et je veux mourir. Je m'isole pendant trois jours sans donner de nouvelles. Julie qui capte tout, m'appelle inquiète. Je lui avoue que je suis extrêmement fatiguée et elle vient me rendre visible. Elle m'apporte des courses, m'aide à faire le ménage et nous parlons des envies de suicide, une expérience qu'elle a pleinement ressentie.

Nous parlons de nos expériences de femmes et je sens la blessure du féminin s'apaiser. Après son départ, je commence une autre série de canalisations. J'ai l'impression de répondre aux questions que Teiva voudrait poser aux guides. Je termine dans une furie un deuxième volume avec une conviction, je ne dois certainement pas tout remettre ce contenu à Teiva. Si je décide de lui apporter ces textes, je dois y aller au compte-goutte dans un programme étalé et raisonné... Mon impatience légendaire tue l'oiseau dans son nid. Je sais que je suis incapable de cacher un tel contenu, je sais que je vais lui apporter.

LA CRISE

Les deux ouvrages trônent sur mon bureau, enfermés dans une enveloppe. Je les ai baptisés Tiaré et Raphaël, je suis Tiaré et Teiva est Raphaël. Je médite à plusieurs reprises pour me convaincre que je dois apporter ces textes dans un acte de paix et de bienveillance. Deux jours plus tard, je sens que je boue à l'intérieur. Je dois me rendre en ville et je me décide à déposer l'enveloppe à la boutique.

Nous sommes un lundi et Teiva ne travaille pas le lundi. Je m'approche pour vérifier que son collègue est bien présent, je me mords les lèvres, Teiva est là et il m'a vu. Je suis obligée de rentrer. Teiva affiche un sourire lumineux en me faisant signe. Il adresse un mot à son collègue et s'avance vers moi.

- « Bonjour Céline, je suis content de te voir.
- Oui. Je suis venue... Je suis un peu désolée pour l'autre soir, j'étais fatiguée. Il soupire de soulagement.

- Oui... Je me suis laissé piéger par mon égo aussi, admet-il. J'acquiesce en regardant les perles pour cacher ma honte. Nous restons silencieux un instant. Tu es venue pour me donner ça ? Il pointe l'enveloppe que je tiens dans les mains.
- Je ne sais pas si je devrais.
- Pourquoi ? J'ai envie de lire ce que tu as écrits...
- Disons que c'est beaucoup d'informations...
- Beaucoup d'informations ? Il avance et c'est à mon tour de rester immobile. Sur toi ?
- Non... pas vraiment. Un peu. Il y en a sur toi aussi. Je remonte mes yeux vers lui en soupirant.
- D'accord alors. Je vais le lire avec attention.
- En faisant attention, aussi. »

Je le quitte un peu désœuvrée. J'ai l'impression de lui confier l'écrin de ces deux derniers mois. Ma folie, mes peurs, mon incompréhension, la magie, mes doutes, mes questions, mes convictions... Je pars plus légère, après tout, *alea jacta es*, je ne pouvais plus tenir cette situation insupportable. J'ai l'impression de pouvoir le quitter, de lâcher cette folie, de changer ce chemin qui

n'est pas le mien. Ma résistance se termine ici, dans les mots que je lui impose et avec la volonté de détruire la possibilité d'aimer et être aimée.

Trois semaines après, je commence à réaliser que Teiva ne répondra peut-être jamais et les guides m'indiquent que je dois retourner le voir. Je suis toujours partagée entre l'envie et la résignation. J'ai l'impression d'avoir pêché, d'être coupable d'un crime d'honnêteté et de démente obsessionnelle. Je me persuade que j'ai voulu défendre un idéal de vérité et de transparence. Je ne pouvais pas continuer à fréquenter Teiva en ayant eu accès à tant de mémoires sur sa famille et sur lui. Mes capacités me donnent déjà suffisamment l'impression d'être folle pour supporter en plus, de connaître un homme sans pouvoir lui avouer que j'ai eu accès à son journal intime.

A plusieurs reprises, je sens une poussée pour le rejoindre dans sa boutique mais je renonce à chaque

fois. J'entends que Teiva viendra le 16 septembre. Le soir, je mets des bougies et je prie. Il ne se passe rien. Je me résous à agir. Je suis un lion. Cette lionne au Kenya, c'est mon animal totem. Je suis le Sphinx, je sais résoudre les énigmes du monde. Je suis une guerrière. Folle mais courageuse. Je me rends en ville à deux reprises et à chaque fois, l'homme est occupé.

La troisième fois, j'entrevois une ouverture et je sens une force me dépasser, je pousse la porte. Teiva me voit et affiche un visage fermé et doux à la fois. Il me salue et me demande d'attendre. Je sens l'irréparable, il revient avec mes deux livres et tout ce que j'ai pu lui offrir emballés dans un vulgaire sac en plastique. J'hallucine avec le cœur serré et le désespoir dans mes entrailles. En même temps, à quoi pouvais-je m'attendre ? C'est ce que je voulais. Le rejet.

Il sort avec moi après avoir demandé à son coéquipier d'assurer l'accueil. J'écarquille les yeux en bouillonnant

intérieurement. Le rejet, ça me va bien. Je préfère fuir et incuber cet échec dans mon coin. Non, Teiva veut une explication. Il débite son point de vue. Le suicide. La religion. Les flammes jumelles. Toutes ces méditations. Ce n'est pas possible. Quand je lui demande s'il a compris que je vois des choses sur sa famille, il beugle. Son père a des problèmes de cœur, c'est vrai mais ce n'est pas une vision qui a pu me le dire. Oui, il a fait une TS. Tout le monde le sait à Tahiti. Il a la honte sur lui, mais il est fier. A ses yeux, je mens. Je ne peux avoir accès à ces informations juste par un pouvoir de télépathie. Il lâche le mot. Je suis une sorcière.

La conversation est haletante. La tension est grande et j'ai l'impression de vivre le marathon des mots et le sprint des émotions. Mon cœur est à la fois emballé, brisé et en colère. Je me défends dans cette avalanche de reproches, accusations et aveux. Teiva me voit tenir avec force et raison. A deux reprises, je veux finir cette conversation. Il a raison, il a gagné. Je suis une sorcière,

peu importe. Qu'il disparaisse de ma vie, cela me va très bien. Je pourrais arrêter de ressentir ce lien fou et douloureux. Il me retient à chaque fois. La conversation dure une heure et demie sur le pavé de Papeete. Un nuage lourd passe dans le ciel, c'est la troisième fois que je demande à partir. Cette fois-ci, j'applique ma résolution. Je le quitte dans un éclair de tonnerre. Le ciel gronde. Quand je rentre chez moi, une tornade de pluies s'abat sur mes pas.

Le soir, je me demande encore ce qui s'est passé. J'ai tout jeté à la poubelle. Les textes, les pierres, les livres... Je refuse toutes ces énergies, ce monde de croyances et de concepts qui me paraît complètement fou et désaxé. Je ne vois rien de magique ou d'extraordinaire dans ces capacités de vision. Je ne vois que de la douleur et des idées préconçues. Je suis très en colère. Je veux refuser les séances que le bouche à oreille m'a amené. Je pense à tous ces textes, ces canalisations, ces visions, ces rêves... Je suis épuisée. Quand je

m'endors, je ressens la présence de ma grand-mère à mes côtés. Elle me manque terriblement. Brutalement, je la vois à côté de moi. Elle est plus jeune. Elle veut me parler de sa vie d'adulte. Je souris ironiquement en refusant, je veux dormir.

Le lendemain, ma mère m'appelle pour m'annoncer que ma grand-mère doit aller à l'hospice. Elle a trop d'absences et elle a besoin d'un suivi médical plus sérieux que celui mis en place pour la permettre de rester chez elle. Je sais ce que cela signifie, mamie a décidé de mourir. Ma mère est en larmes. Mamie ne supportera pas la vie en maison de retraite, c'est évident. Ce mouroir l'attend.

Je me discipline et obtempère. De nouveau, le soir, mamie demande à me parler. Cette fois-ci, j'accepte. Elle a compris que la mort se présente à elle. Je dois me préparer et je dois préparer ma mère. Elle rompt alors son sérieux pour se mettre à rire et se souvenir de son

adolescence, de sa vie avec papi et enfin, de sa mère et sa grand-mère. Nous parlons de son grand-père décapité. Je frissonne avec effroi en pensant à ce non-dit, ce secret de famille qui a pesé dans notre histoire. Mamie voulait se protéger... Et elle avait peur, peur que cela se répète.

Mamie s'éloigne. Je tremble. Je sais qu'elle va mourir. J'entends une durée. Trois à six mois. Je dois libérer la tête. Avec tous ces bouleversements, je me décide à me faire accompagner. Je retourne voir Marie qui me propose de participer à ses ateliers et je me mets à consulter un psychologue. En parallèle, je continue à écrire. Là, un nouveau basculement a lieu, c'est mon corps qui le décide. Je dois le purifier et pendant deux mois, je me mets naturellement à un régime vert. Je ne tolère rien à part des aliments verts. Je me vois me détacher du chocolat, de l'alcool y compris le champagne qui reste mon péché mignon. Je renonce au pain, aux gâteaux, à la viande et au poisson. Plus rien ne

passé à part... du vert. Pendant deux mois, je perds plusieurs kilos et je sens une libération profonde intérieure s'opérer.

Au bout d'un mois, un équilibre revient et je reprends la viande deux fois par semaine, ce qui limite ma fonte. Quand Vaihere me revoit, elle me sonne les cloches, je suis trop maigre et j'accepte de reprendre un régime alimentaire plus équilibré. C'est à ce moment-là qu'un homme entre dans ma vie, il s'appelle Serapis. Dès le début de mon aventure de médium, je suis appelée par l'idée d'adopter un chat. Après le stage de Luc Bodin, j'hésite à adopter un chaton blanc et noir que je veux appeler Zorro. Mais dans mon appartement et avec l'intention de déménager, je renonce.

Quand mes capacités se réveillent, Youlan me propose d'adopter un chaton. C'est la saison Teiva et les aventures en Europe. Je viens à peine d'emménager à Mahina, c'est trop tôt. Quelques jours après l'épisode

du 29 septembre, Cindy me propose d'adopter un chaton qui vient de naître. Cette fois-ci c'est la bonne. Le 25 octobre, Serapis débarque dans ma maison mitoyenne. Il a à peine un mois et demi, il est probablement né autour de la mi-septembre, ce qui me fait sourire. Je décrète que sa date de naissance est le 16 septembre, petite satisfaction personnelle quant à ma réalité de médium.

Son nom descend naturellement. Avant de l'accueillir à la maison, je fais un rêve puissant où j'entre à l'intérieur de la pyramide de Guizèh. Un sage m'accueille et me fait suivre l'initiation sacrée traditionnelle par la porte qui mène au souterrain et à une chambre, un puits de nettoyage et de connexion essentielle. Je remonte dans les couloirs pour pénétrer dans la Chambre de la Reine où je lis et relis l'histoire d'Isis. Emportée par une spirale et une majestueuse force, je continue dans cette niche vortex qui me relie aux énergies de la Chambre du Roi qui permet d'entendre, ressentir et agir. Au sein de cette

pièce, une lumière s'illumine et c'est l'ascension qui fait arriver au cœur de l'univers à la source. Un long mouvement parcourt ma colonne vertébrale et je ressens une extase intense qui me fait crier.

Cette fois-ci, c'est le réveil. Je réalise que je suis allongée dans mon lit. J'ai rêvé mais ce n'est pas un rêve. C'est un voyage. Puissant. Indescriptible. Je suis en nage. J'ai vraiment connu le nirvana. Mon bassin est chaud dans ce plaisir intense. C'est le secret de la femme, l'orgasme solitaire. J'ai l'impression d'avoir des oreilles aussi longues que l'Empire State Building et une peau aussi profonde et sensible que celle d'un serpent en pleine mue. Une brise passe comme pour me rafraîchir et me ramener à la réalité. J'entends qu'un arc-en-ciel m'attend. Je sors et devant moi, un arc-en-ciel se forme. « Ananua²⁴ » me dit une voix. J'oublie aussi

²⁴ Ananua est un code secret, le terme tahitien Ānuanua signifie « Arc-en-ciel ».

vite et me précipite sur le jeu de cartes que Youlan m'a prêté. La carte Serapis tombe. Je vois un chat roux. Quand Serapis arrive, le chat crème est déjà baptisé.

Après quelques semaines, Serapis se bat dans la servitude avec un chat bien plus gros et grand que lui. Son instinct est bagarreur et je suis désolée de retrouver mon chaton tremblant, blessé à l'oreille. Je le récupère et tente de le rassurer. Là, je me connecte à son âme qui me raconte que Serapis et moi nous connaissons de cette vie indienne que Marie m'a racontée. Il était un intouchable que j'ai accueilli dans mon hospice et s'est promis de se réincarner pour m'aider. Il m'apprend l'illustration même d'un concept du karma. Dans la vie indienne, l'homme édenté voulait toujours me serrer dans ses bras. Dans cette vie, c'est moi qui réclame des

câlins à mon chat qu'il refuse avec indépendance. Petit chaton rayé rouquin, il devient un très grand chat aux allures égyptiennes portant dignement sa race et sa qualité d'empereur. Avec sa présence, mon travail de lâcher prise commence enfin.

UN PISCO À RAPA NUI

A nouveau, le destin m'appelle. Alors que je commence à encaisser le choc de ma vie, Ana et Pablo me propose de les rejoindre pour Noël à Santiago de Chili. Voilà encore un pays qui était dans ma to do list. C'était d'ailleurs, le premier. A 18 ans, je rêvais de partir en VIE à Santiago et découvrir trois lieux mythiques : l'île de Pâques, Valparaiso et le désert de l'Atacama. Encore une fois, la vie m'a fait vivre d'autres rêves. Le projet me grise, j'ai besoin de quitter Tahiti et mon couple d'amis argentins concoctent un programme découverte vers Mendoza, Cordoba et Bariloche avec des kilomètres de route... Qui signifiaient des kilomètres d'expiation du silence.

Avant de rejoindre los amigos, je me prévois un séjour à Rapanui avec la ferme intention de purger ma médiumnité. J'atteins un moment de bascule où je demande à ne plus rien ressentir, à arrêter de recevoir des personnes... Je veux tout simplement, redevenir une fille normale. Je suis d'autant plus enthousiaste à l'égard de ce voyage que Ana et Pablo ignorent ce que j'ai vécu et je n'ai aucune intention de leur partager. J'ai un besoin impérieux de retrouver celle que je connais, une femme ambitieuse, organisée, battante, capable de vivre ses rêves. Depuis cette médiumnité, j'ai l'impression d'être une fiole flasque trouée qui laisse tout son contenu s'éparpiller dans le monde entier sans réfléchir ni même se protéger des conséquences de son étalage.

Julie, qui s'est remis peu à peu de sa crise, me propose de garder mon chaton et j'accepte avec une peur tenace. J'ai peur de ne jamais retrouver mon guide à poil roux, Julie a besoin de la compagnie de mon mini-

Bouddha à quatre pattes. Je lui confie et Antoine, qui sent ma crainte, me promet d'offrir un chat à Julie pour son anniversaire. Lui comme moi savons que la présence féline aide à guérir et je quitte mon bonheur félin avec la nostalgie d'une maman qui laisse son enfant à d'autre. Je le vois s'acclimater à leur maison avec facilité et je me pousse vers l'extérieur. Toute mère doit laisser son enfant grandir et vivre ses propres expériences. La mienne m'attend sur le chemin du Chili et de l'Argentine.

La veille de mon départ, je prends quelques notes. Ma mère a commencé un travail d'investigation sur cet aïeul décapité dont nous ignorions l'existence. Elle essaie d'obtenir désinformations de ma grand-mère qui est déjà partie bien loin dans son éloignement de la réalité. Mamie continue de beaucoup me parler et je réalise que cet état d'entre deux fait avancer son âme vers la mort. Je prie avec elle et la rassure tant bien que mal. Mes échanges invisibles et télépathiques forment

mon journal intime et en relisant mes écrits, je m'aperçois combien mon chemin de folle connectée à des voix m'offre un résultat tangible : je parle à ma grand-mère pour qu'elle accueille le dernier passage en pleine paix et avec foi.

Quand j'arrive à Rapa Nui, l'île de Pâques, ma fatigue est balayée par un feu inattendu. Je me retrouve à recevoir des informations sur l'histoire de l'île d'avant la colonisation espagnole. Je m'aperçois que je ne connais rien de cette civilisation et mes facultés perceptibles me permettent d'obtenir une visite guidée par l'invisible...

Le hasard fait que je retrouve une de mes étudiantes de MBA en voyage à Rapa nui et lui partage les connaissances que j'entends. Elle renchérit avec ses lectures et elle a l'impression que nous avons lu les mêmes livres. Je souris avec une preuve de la tangibilité de ce monde improbable pour finir par lui avouer ce que

j'ai vécu. Elle reçoit pleinement mon récit et nous nous embarquons dans une rencontre âme à âme autour de pisco délicieux.

Un jour, nous partons en vélo et je me sens glisser par les forces sans réaliser la difficulté du parcours. Mon ancienne étudiante me quitte à mi-chemin et je poursuis mon but, celui de rejoindre la carrière. Quand j'arrive, je découvre un monde muet qui se met à bouger sous mes yeux. Je réalise les étapes de construction de ces monstres de pierre et toute leur symbolique. Je me laisse à nouveau embarquée par la magie des rencontres invisibles au point de laisser des larmes couler quand j'entends et visionne les luttes intestines qui ont participé à l'effondrement de la société pascuane. Je me décide à une claque de réalité en parcourant des livres et des articles de retour à mon auberge.

Quand je quitte Rapa Nui, je suis partagée. Je n'ai toujours pas de césure avec mes capacités et je sais tout mon paradoxe, j'apprécie leur caractère magique et exceptionnel. Cette médiumnité m'offre un accès illimité à nombre d'informations que je sollicite. Je réalise toute la chance et l'épanouissement qu'elle m'offre. Je me résous à admettre une vérité...

La médiumnité m'offre cette case manquante que j'ai cherchée toute ma vie. Je respire enfin avec elle. Je me résous à une autre vérité. Je ne suis pas venue à Tahiti pour vivre ce grand Amour que Teiva pourrait représenter... Non, je suis venue m'aimer et rencontrer mes capacités médiumniques.

SEPT PLAIES D'ELISA

La première semaine à Santiago de Chile m'offre le cadeau de Noël que j'attendais. Pendant sept jours, je ne rêve plus, je n'entends rien, je ne ressens rien. Je vis la découverte de la capitale, de Valparaíso et de la

famille de la sœur d’Pablo avec l’insouciance de la normalité. Je suis soulagée quoiqu’un peu attristée. Je me console en me disant que le lien avec Teiva va enfin mourir et que cette coupure me fait avancer vers une nouvelle vie. J’espère à nouveau. Je rêve éveillée à nouveau. Je prie pour ce grand Amour que je cherche et je vis les fêtes de Noël avec une présence que je ne me connaissais pas.

Pour la première fois de ma vie, pas de manque, pas d’attente mais que la gratitude pour la vie. Quand nous partons pour l’Argentine, je me sens enfin apaisée et reposée. Le Chili a été mon havre de paix, une maison inattendue bercée d’une douceur que je ressens toujours et pour toujours. Quand nous quittons Santiago, je remercie ma première intuition d’adolescence qui voyait ce pays comme celui d’une clé de bonheur. Cette terre, je sais que je dois y revenir et j’espère aller à la rencontre du désert de l’Atacama.

Après quelques heures de route, nous approchons du passage de frontière. Nous rions avec Ana, Pablo et leurs deux enfants. J'ai retrouvé mon innocence de vie et mes blagues intempestives. Je fais le clown pour faire passer l'attente. Une série de contre-temps nous agacent et nous essayons de les gérer avec mes amis pour éviter que les enfants soient affectés. Quelques kilomètres plus tard, nous nous trouvons arrêtés... Une file d'attente s'étend devant nous et bouge à peine. Pablo s'interroge. Je propose de partir chercher la réponse. J'ai besoin de sortir de la voiture et je sens un tourbillon émotionnel se présenter.

Quand j'arrive au nœud du problème, je vois des policiers, une ambulance, un camion sur le bas-côté, une moto et une voiture. Brutalement, la scène défile devant moi et je sais que deux conducteurs sont morts, qu'une femme est blessée, que deux enfants sont traumatisés. Je vois la brutalité, les pleurs, les questions. J'ai la tête qui tourne et j'ai envie de vomir. Je

me retiens en serrant mon poing. Un homme s'approche et me demande si je vais bien, j'acquiesce et Pablo me rejoint. Je lui explique la scène, il pose une question à l'homme qui lui précise que les ambulances ont mis beaucoup de temps à venir. Il me regarde bizarrement, il ignore comment j'ai pu décrire la scène à Pablo, je m'éloigne pour éviter toute question indiscreète.

Nous repartons après plusieurs minutes d'attente et je sais que j'entame un long chemin de transhumance. Mes tripes se tordent. Je sens la présence des défunts, de Teiva, des guides. J'ai toujours envie de vomir. Mes amis voient bien ma blancheur. Ils essaient de me rassurer. Je souris faiblement en pensant aux contre-temps. Et si... Et si nous avions été cette voiture face à la scène. Je ferme les yeux et prie de tout mon cœur.

Après de nouvelles heures de route, nous nous arrêtons à Mendoza. Là, c'est un corridor de signes qui me

harcèlent. Je vois un panneau qui évoque Teiva. Je sais qu'il a vécu plusieurs années dans cette ville dont était originaire la mère de son fils. Je vois un parc, c'est celui que je voyais dans mes rêves. J'entends des mots, ils prononcent les prénoms des membres de sa famille. Ana et Pablo, toujours très tranquilles, se disputent... Je me retrouve dans la rue avec les enfants, j'ai l'impression qu'une force va m'aspirer dans le bitume. Nous prenons une boisson en silence, seul le bruit invisible torpille ma tête. Quand nous repartons, Pablo n'arrive pas à trouver la sortie. Nous nous y reprenons à plusieurs reprises quand enfin, je lui pointe la route. Il me suit les yeux fermés et nous trouvons le chemin. Il ne me demande pas comment j'ai fait, je ne sais pas non plus.

Le soir, après une bonne douche à l'hôtel, l'ambiance est plus détendue. Nous nous accordons un apéritif bien mérité après une journée étrange. Pablo me passe son portable pour que je regarde mes messages. Là,

mon univers s'effondre. Mes parents, ma sœur ont cherché à me joindre. Ma grand-mère est décédée dans l'après-midi... A l'heure pile où le vent de Mendoza me parlait tous azimuts. J'éclate en larmes avec une colère profonde contre Teiva, ce voyage, la providence. Je suis littéralement au milieu de nulle part à mi-chemin entre Mendoza et Cordoba. Pablo me rassure. Je pourrais prendre un avion si je le souhaite, dès que nous serons arrivés. J'acquiesce avec un chat dans la gorge. Serapis me manque. Ma grand-mère me manque et cette médiumnité me rend dingue.

Nous rejoignons Cordoba et les parents d'Ana me couvre d'intentions. Je tente de trouver un billet d'avion mais ma mère me dissuade. « Tu sais bien que mamie voudrait que tu profites de ton voyage ma chérie. » Elle a raison. Elle argue que l'enterrement sera rapide, au Maroc, trois jours séparent le décès de la mise en terre. Je me résous grâce à la sagesse de maman et mes amis. La meilleure manière de vivre, c'est de continuer ce

voyage que ma grand-mère aurait voulu que je fasse. Le lendemain, l'église locale met mamie dans les intentions de prière et j'ai l'impression de l'enterrer.

Quand je reste à prier, ma grand-mère se présente et elle me demande de l'amener à la Vierge Marie. Je lui demande si elle a des souhaits avant de monter. Oui, elle veut voyager. Et dans une force mentale inconnue, nous voyageons au désert de l'Atacama, à Iguazu, à Salvador Bahia, au Grand Canyon et à New York. Dans la ville Yankee, elle s'arrête. Le voyage est fini, elle veut retourner à Dieu. Je la vois rejoindre cette lumière infinie. Elle ressemble à celle du film *Ghost* pour l'expliquer simplement. Dans mon cœur, je ressens sa douceur, sa vibration aimante... Je comprends que la mort puisse tenter, il fait bon vivre dans cette source lumineuse et tendre.

Le soir quand je rentre, je regarde des photos du désert d'Atacama. J'ai toujours rêvé d'y aller car j'aimais le

nom. J'aimais l'idée du désert. J'aimais une force que le Chili représentait. Les images sur Internet me font pleurer d'irréalité tant ce que j'ai vu en me téléportant avec l'âme de mamie sont celles de notre voyage invisible. Je soupire le cœur brisé. Que dois-je faire de ce Teiva, cette flamme jumelle, ces guides, de ce bordel de capacités invisibles... A nouveau j'aimerais mourir plutôt que de continuer ce chemin de vie. Je m'endors dans le deuil d'une tristesse apaisée. Le départ de ma grand-mère ne ressemble en rien à celui de papi ou Mylène... Cette fois-ci, j'ai pu être avec elle.

Après quelques jours, nous repartons pour Bariloche. Deux jours de voyage nous attendent. Le départ commence mal, l'itinéraire habituel est fermé pour travaux et Pablo doit changer ses habitudes. Peu de temps après notre départ, les nuages s'accumulent. Une pluie torrentielle s'annonce. Le vent commence à chanter et la route est en bien piètre état. Un instant, une foudre tombe et les enfants prennent peur. Ana

conseille de s'arrêter le temps de laisser passer l'orage et Pablo s'exécute. Quelques secondes et la foudre tombe à deux cents mètres de nous. La vision est cosmique. Le feu tombe, les oiseaux blancs s'envolent, un brasier enflamme quelques feuilles et l'eau se déverse pour les éteindre. La pluie change. Ce sont des grêlons drus. Pablo s'inquiète pour le parebrise. Mais d'où vient cette grêle ?

Nous continuons le chemin quand une route bardée de trous se présente à nous. Mes amis hallucinent. Nous n'avons pas le choix. Nous voilà à faire du rodéo en espérant que les amortisseurs, les pneus, la voiture tiennent. Au bout de plusieurs kilomètres, une sortie est proposée... Elle s'appelle « Via Elisa. » Je me marre intérieurement. Elisa est le nom que j'ai donné à la femme d'une histoire de vie antérieure que j'ai racontée à Teiva. Je sais désormais qu'une nouvelle série de synchronicités veulent me parler. Nous arrivons à un péage et là, des sauterelles tombent du ciel. Pablo et

Ana hallucinent. Je me marre en silence. C'est la pièce de théâtre. Nous nous arrêtons à nouveau pour éviter les effets de cette pluie improbable. A cet instant, face à nous, quatre hiboux se posent successivement et nous regardent avec leurs grands pupilles jaunes. Les enfants sont ravis, les adultes sont pantois.

Nous poursuivons pour nous arrêter à une station d'essence. Pablo est particulièrement tendu, nous avons beaucoup de retard et nous risquons d'arriver la nuit à notre hôtel. « Ce n'est pas bon de rouler la nuit. » J'essaye de l'aider et je me coupe le doigt avec le pli de la carte. Pour ne pas l'alarmer, je cache ma blessure dans ma jupe et me disant que le sang doit faire partie des plaies d'Egypte. Quand nous débarquons dans la ville où nous avons réservé, il fait gris et morne. J'ai une impression que des cendres sont venues du désert. Des pellicules étranges sont posées sur les bâtiments. « C'est le vent » nous explique notre hôte. Le soir, nous sirotons notre bouteille de vin rouge dans un

abrutissement confus. Nous ne parlons pas de cette journée improbable... Elle est trop inexplicable. Dans mon intérieur, je boue de tristesse, de colère et de rébellion.

Dans un acte insensé, j'écris à Teiva pour lui annoncer le décès de ma grand-mère. Il me répond quasiment dans la minute par un texte très long. Je parcours les lignes et je comprends qu'il était écrit depuis plusieurs semaines... Personne n'est capable d'écrire autant de lignes en si peu de temps. Il attendait que je vienne à lui, il savait que je viendrai à lui. Dans ses mots, je lis l'indifférence, la sécheresse, les jugements mêlée à une affection profonde. Tout respire la manipulation. Il partage ses ressentis sur la flamme jumelle et cela me tue. Je ne réponds pas et ferme ma messagerie avec une résolution, il est temps de raisonner mon expérience.

Quand je rentre d'Argentine – et que je retrouve enfin mon chaton, j'ai un plan. Je souhaite mener des

recherches sur la médiumnité. Je suis chercheuse, je suis docteure, je suis rationnelle. Je dois comprendre ce que je vis avec des textes, des rencontres, de la nourriture scientifique. Je commence mon parcours avec les ressources venues des SIC sur le médium spirite et découvre les travaux de Mireille Berton sur le corps hypermédiatique du médium spirite. Je suis convaincue et terrifiée par cette approche qui évoque les métamorphoses du corps du médium, de sa posture ainsi que les nombreuses expériences menées pour tenter de mesurer les capacités incomprises des médium. Je suis plongée dans mes lectures quand une amie m'appelle et me propose de la rejoindre pour déjeuner. C'est mon anniversaire, je m'accorde cette extraction en attendant ma fête prévue pour le week-end.

Quand je prends ma voiture pour le centre-ville, j'ai des sensations dans le cœur. Je regarde l'heure, il est 11 h11. Je me moque de cette synchronicité. Sur la route,

deux oiseaux magnifiques volent devant moi et mènent mon regard vers un arc-en-ciel. Je boude malgré la beauté de la scène. Quand je me gare, un homme me tend une fleur avec un sourire et j'accepte avec plaisir. « Vous êtes belle » me dit-il et il disparaît comme un mystère. Je me dirige vers le marché avec un grand sourire sur les lèvres. A cet instant, je réalise que Teiva est de l'autre côté d'une étale en train de finir son sandwich. Il me regarde quelques secondes avant de s'évaporer à son tour. Je peste contre les événements, je voudrais me débarrasser de ce lien. Après mon déjeuner, je m'enquiers sur un autre phénomène, les synchronicités. Mes lectures me laissent dubitatives. Je me décide à retranscrire tous ces moments improbables qui ont constitué nos synchronicités avec Teiva.

Dans ma démarche, je m'exerce à sortir de cette expérience en cherchant ce que j'appelle, des madeleines de vérité. J'ai toujours adoré l'expression de

Marcel Proust. Cette expérience sensorielle et mémorielle fait resurgir un souvenir qui réconforte tout autant qu'il peut être biaisé par l'émotion. J'ai l'impression qu'être médium, c'est exercé en tant que madeleine, être un gâteau qui resuscite des mémoires. Je m'amuse de cette expression d'autant plus que le personnage de Marie Madeleine fait partie des figures très présentes dans le récit des flammes jumelles. En bonne communicante, je m'évertue à déconstruire ce storytelling et « m'offre le cadeau » de partager mon histoire sur YouTube.

Immédiatement, mon témoignage obtient des milliers de vue et je suis effarée par le succès de ce concept qui me fait vomir. Je ne vois que de la souffrance programmée et une fuite en avant. Je condamne l'illusion que je connais déjà trop bien. Je me décide à déconstruire l'expérience avec mon approche de chercheuse et le résultat met le feu aux poudres sur Internet. Mes propos sont partagés, commentés et

beaucoup approuvent mon discours brut et cash. Plusieurs m'écrivent que mes arguments leur ont fait complètement remettre en question cette croyance et je ressens une oppression. Ce n'est pas non plus ce que je voulais. Je veux prouver que mon expérience est rationnelle, pas construire des convictions ou des croyances... des stéréotypes qui divisent le monde. Sans m'en apercevoir, j'embarque dans une nouvelle thèse, celle-ci, décrypte l'histoire de ma vie.

Ce voyage est celui d'une illumination. Une illumination qui éclaire ma nature profonde. Une illumination que j'associe à la folie que les capacités de médium portent en elle. Une illumination car un acte de foi. Il faut sacrément avoir la foi pour vivre ces moments de vie. Cette illumination, c'est le voyage de chacun, un voyage qui nous apprend qui nous sommes et ce destin que nous sommes venus accomplir. Notre rôle est tout simplement, de le vivre en appréciant ses découvertes et sa beauté.

PARTIE 4 : VOYAGE DE RAISON

PREUVES PAR INTERNET

Mon doctorat proposait une rhétorique de la preuve. *Naming, Blaming, Claiming... Prouving*²⁵. C'est en nommant que l'on identifie la peine que l'on peut renvoyer à l'autre afin de demander réparation... Devant un juré, la justice humaine, cela nécessite les preuves. En bonne enquêtrice ou auditrice d'un cas judiciaire, il me fallait vérifier. Vérifier pour légitimer quelque chose, ce quelque chose d'inexplicable. Cet intangible. Comment prouver que ce que j'entends ou je perçois

²⁵ Nommer, Accuser, Demander (réparation)... Et Prouver.

est vrai... aux yeux du monde entier, à cet autre qui me consulte et... à moi-même ? Vous l'aurez deviné, le récepteur spectateur de cette pièce de théâtre qu'était devenu ma vie, n'était autre que moi-même.

Avec le recul, il est difficile de mettre une chronologie exacte à cette enquête et ces madeleines de vérité. Cela a commencé graduellement à partir de mes premières séances avec des inconnus. Mes premiers clients sont reliés au cancer. J'apprends peu à peu à me familiariser avec le corps, les métastases qui apparaissent comme des petits nano-pucerons qui apparaissent sur mes « patients ». L'image correspondante serait les imageries médicales avec des points en couleurs. Quand je vois ce que j'appelle du goudron, c'est que la charge émotionnelle est lourde.

Ma première séance marquante se déroule avec une jeune femme belge qui se connecte depuis Louvain. Elle me parle rapidement de son envie de changement de

travail quand je l'interromps. Je lui demande pourquoi j'entends Léonard de Vinci quand elle se confie. Elle m'explique qu'elle a lu un article sur lui la veille et qu'elle envisage une reconversion vers l'architecture. Je lui dis que l'homme évoque une maison d'architecture et le mot « Vienne ». Je connais un peu le bonhomme, il me paraît improbable qu'il ait vécu en Autriche. Mon interlocutrice est bouche bée et circonspecte. Nous passons le sujet car une information suit sur son père.

La séance se termine. Je trépigne. Il est impossible que de Vinci soit allé en Autriche. Je suis impatiente de prouver que cette voix dit n'importe quoi. Je tape sur Google et le moteur de recherche est sans répit à mon égard. La forteresse de Monthoiron dans le département de la Vienne est la seule maison signée par l'architecte Léonard de Vinci. J'écris à Amélie et elle reçoit l'information avec enthousiasme, un signe par son cheminement personnel. Pour ma part, c'est mon tour d'être acculée par la force du machin. Je passe

mon chemin, je continue ma sentence d'incrédulité. L'ironie veut que deux mois plus tard, le Président Macron s'y rende et l'information rentre dans ma tête comme une musique encore inconsciente.

Avec le temps qui m'apporte des preuves, je reprends les guidances. Le sentiment change. J'ai l'impression que cela vient de l'intérieur, ce n'est plus une voix qui semble extérieure. La sérénité se pose dans mon expérience et je reçois comme une vision, celle qu'une exposition publique et médiatisée m'attend. J'accueille l'information avec une donnée temporelle quand je rencontre Olivia. Je deviens vite amie avec cette jeune femme à peine arrivée de France. Férue de soin énergétique, elle a recommandé mes services sans me connaître et sans me rencontrer. Avec elle, je vis la foi. Quand Olivia sait, elle suit les signes. Très vite, elle m'évoque l'intérêt de mon parcours à ses yeux. Adepte aux énergies depuis longtemps, elle aime écouter des témoignages sur Internet et me parle de plusieurs

émissions. Elle me donne le nom de Laurent Fendt, je tremble intérieurement... Un des messages invisibles téléguidés me répétait le prénom Laurent.

Quand j'écris au journaliste, j'ignore tout de lui, de sa chaîne, de son aura. J'y vais cette fois-ci, en pleine confiance et guidée par cette part intérieure qui a la foi. Laurent m'accueille avec chaleur et me propose de passer un test, ce que j'accepte volontiers. J'échange et je passe l'épreuve avec succès. Me voilà programmée sur sa chaîne lors d'un passage en France. Je viens sans rien préparer, j'ai confiance. Quand je parle, j'ignore qui répond. Une abeille vole dans le studio, ce qui nous amuse car j'ai parlé de mon amour du miel la veille. Ma vidéo est publiée et je deviens « médium-guérisseur » sur YouTube, un titre que je ne comprends pas vraiment mais qui correspond à une case identifiée. Pendant plusieurs mois, je suis hyper sollicitée pour des séances qui démultiplient les madeleines de preuves.

Aujourd'hui, les preuves continuent. Elles ont arrêté d'être des preuves, elles sont des madeleines, ce gâteau que je me suis remis à manger avec délice. J'apprécie le goût, la texture, la simplicité. A chaque fois que je reçois une personne inconnue et que je sors une information venue de nulle part qui paraît improbable à capter, je réalise la magie. Les personnes qui me consultent la vivent avec moi. Souvent, celles qui acceptent ces capacités ont le droit à un défilé de madeleines et les miracles s'enchainent. Grâce à ces moments, j'apprends à apaiser mon mental qui est terrifié. Tout ceci est inexplicable et inexpliqué. Dans le domaine, il n'y a que le témoignage qui fait office de science... Aussi, voici quelques témoignages et madeleines de preuves.

MARC ET SES JAMBES

Ma première séance en ligne se tient avec Marc. Je suis face à un jeune homme de 25 ans qui a réservé sa séance sur mon site Internet que je viens à peine

d'ouvrir. Il a vu son contenu, il l'a senti. Il sait que je suis médium, pas de doutes pour lui. Je suis encore à mes débuts, je n'entends pas ce qu'il me dit. Il détecte mon scepticisme et je lui avoue que c'est ma première séance à distance et que je suis impressionnée par sa confiance. Il réitère sa conviction. Il sait. Il me dit de me confier ce que je vois.

Je ferme les yeux. Je suis avec mon ordinateur et ce jeune homme qui attend, l'air confiant. Immédiatement, je suis transportée dans les tranchées de Verdun. Je vois des obus. Le bruit est infernal. Il reçoit une ogive. Ses jambes sont déchiquetées. Une spirale de vent m'emporte et j'arrive sur un champ de guerre. Un homme. On dirait Maximus du film *Gladiator*, un commandant militaire romain devenu esclave qui se voit contraint de se battre dans les Arènes de Rome. Son physique est musclé et son esprit déterminé.

Dans mon film personnel, l'homme se tient fort et digne.

Il a la main ensanglantée, son épée est à terre. Il reçoit une glaive dans le thorax près de l'artère auxiliaire. Là, il découvre l'homme, un ami qui l'a trahi. Il tombe dans un ravin à la forme d'une tombe prévue pour lui. L'esprit semble vouloir mourir quand un ver de terre se pose et aspire ce qui ressemble à un venin. Une femme vient à son secours et il accepte de la suivre, convaincue de sa valeur et son amour.

Quand je termine mon récit, Marc a les larmes aux yeux. Il me confie qu'il s'est blessé à l'adolescence à cause d'un pari stupide avec un ami. Son père a été très dur suite à cet accident qui le limite dans sa mobilité. Il m'explique que depuis tout petit, il a l'impression d'être coupé en deux, que ses jambes ne suivaient pas sa tête. Pour lui, l'obus c'est son père qu'il voit comme un général militaire autoritaire. La deuxième vie, Kevin trouve qu'elle mélange les épisodes de son existence. Cette trahison de son ami, son mauvais caractère qui veut commander lui aussi, son combat constant pour

avoir des bonnes notes et maintenant, pour rester dans son travail. Il finit en me parlant de cette jeune femme douce... Il sait qu'elle est venue pour l'apaiser.

Je suis abasourdie par le jeune homme. Il a analysé la séance avec une rapidité désarmante. Quand je croise les détails de mes visions, nous nous trouvons tous les deux à taper sur notre ordinateur pour trouver des clés symboliques, des faits historiques, des messages. Sans le réaliser, je mets en place mon accompagnement. Je pratique ma médiumnité. Les images que je reçois sont des messages pour décrypter des événements d'une réalité. Je me trouve à démonter le principe même de vies antérieures pour préférer celui de mémoires ou d'histoires. Un « film » défile pour m'aider à libérer ou répondre aux questions de la personne qui me consulte. Kevin lui est ravi et déjà, il envoie des personnes me consulter.

Trois jours plus tard, je me fais piquer par un moustique.

Je ne prête pas attention, je vis à Tahiti, les piqûres, ça arrive. C'est le dimanche où je dois partir en vallée pour recevoir une initiation auprès de l'eau. Je me réveille avec cet ordre dans la tête. Aller à la Faaone et randonner jusqu'à son sommet. Je pars seule sans connaissance du chemin et je m'engouffre dans la vallée. A un moment clé, j'entends que je dois choisir... Homme ou Femme ? Je suis une femme, je ne comprends pas la question. Je pars à droite. Je monte de magnifiques petites cascades quand je m'aperçois qu'une branche a piqué mon torse. J'ai une rougeur. Peu importe, je continue.

Cette initiation marque un tournant. Je suis capable de parler à une vallée, d'entendre ses conseils et sa sagesse. Quand je pars, la gardienne de la vallée me dit que la blessure va rester car je n'ai pas nettoyé mon corps après la séance. Je ne comprends pas trop. De retour à la maison, ma plaie s'est infectée. Avec la tropicalité, ça va vite. En regardant dans le miroir, je vois

ma blessure. Je vois le glaive. C'est la marque de l'histoire de Kevin. Je lui écris pour lui raconter l'anecdote. Très sérieux, il me répond que je dois apprendre à me préserver, mon corps n'est pas fait pour garder des marques de mes séances. Je franchis un nouveau cap improbable à ma raison... Adopter un rituel post-séance pour se nettoyer des énergies. C'est comme vider sa poubelle ou prendre une douche après avoir été sali, il faut se débarrasser des bactéries.

VIVIANE DANS SON SOURIRE

Un après-midi, je reçois la visite de Viviane que je connais comme copine. A ma surprise, elle me sollicite comme médium car elle a un blocage. Elle arrive avec sa joie de vivre, fanfaronnant et gaie. Elle veut travailler sur un choix professionnel et je propose de consulter les mémoires de son corps avec un soin énergétique silencieux. Elle accepte et s'allonge pour me laisser consulter ses énergies. Quand j'approche mes mains, la sentence est immédiate, Viviane a été violée. J'ignore

cet historique et je tremble.

Les mémoires de viols sont les plus dures, les plus horribles et les plus déchirantes à ressentir. Elles plongent dans la douleur du corps et de l'âme. Le plus difficile est l'émotion de culpabilité et de saleté que l'être ressent. Beaucoup oublie pour se protéger, d'autres mélangent « les couleurs » pour mieux diluer la douleur... Ils juxtaposent des images pour brouiller les pistes et empêcher le corps de ressentir l'unité du crime. Viviane a tout tapissé sous le sable d'une plage à l'eau cristalline. Une ombre noire plane et bloque son utérus, sa capacité à créer et à ressentir le plein plaisir d'être femme.

Le soin se termine, j'ai pleuré. Je pars me nettoyer et à mon retour, Viviane aborde un grand sourire avec une blague. Elle voit mon visage et s'arrête net. Elle sait que je sais. Elle perd son masque et s'assoit devenue blanche en un quart de seconde. Le silence plane. Je

m'approche et la prends dans mes bras. Elle s'effondre en larmes. Personne ne sait. Elle n'en a jamais parlé. Elle est persuadée qu'on va la prendre pour une folle. C'était à une soirée. Adolescente. Un beau gosse. Elle n'a même pas compris où il allait. Ça s'est passé vite. Elle avait déjà couché. Mais pas avec cette douleur, cette autorité, cette méchanceté. Il voulait lui faire mal. Il lui a fait mal. Elle a voulu crier mais c'est comme si sa voix n'avait plus de timbre. Comme si sa voix n'avait plus de voix.

Le silence a couvert l'acte et elle n'a jamais pu parler. Et puis, elle s'est sentie coupable incapable de gérer le mélange du corps qui ressent l'excitation et l'écrasement du corps qui pénètre violemment, c'était incompréhensible. Elle répète qu'elle folle, qu'elle sale, qu'elle est bête. Elle s'est fait avoir, c'est tout.

Je me sens hébétée comme elle. L'homme que je vois est une bête, il ressemble à un manteau noir qui tue la

vie. Il a lui a pris un morceau d'elle ce jour-là. Je le vois partir avec un bout de son corps. Je ne réalise pas que je parle d'une part de l'âme. Je ne vois que la cruauté profonde. C'est la première fois que j'entre dans cet antre que forme la mémoire des viols et le mal absolu. Je ne trouve aucune circonstance atténuante à cet être.

A ce moment de ma pratique, je n'ai pas encore pardonné à mon agresseur. Aujourd'hui, mon point de vue évolué. L'acte est impardonnable, le criminel est impardonnable. L'expérience se présente pour enseigner. L'être violé apprend une clé majeure, à se détacher de l'innommable pour continuer à vivre, ou plutôt, survivre.

Après cette séance, l'amitié avec Viviane est devenue un partenariat d'âmes et d'amour. Nous sommes sœurs d'âmes et amour fidèle. Viviane a par la suite quitté la Polynésie pour la Réunion où elle a changé de métier. Elle est devenue naturopathe et utilise ses

compétences de pharmacienne et son vécu de femme pour apporter des outils aux femmes, aux hommes qui viennent à elle. Elle a pu se réconcilier avec l'homme et les hommes, apaiser son féminin et partager ce que cette expérience apporte. Elle est une des nombreuses rescapées du viol dont le mérite dépasse la vie et la mort.

DAVID, LA PUCE DANS LE VENTRE

Nouvelle séance en ligne. David a entendu parler de moi. Il ouvre sa caméra, je me tords de douleur. « Mais qu'avez-vous au ventre vous ? » Il tombe littéralement de sa chaise. Quand il revient à l'écran et se rassoit, il se marre. « Vous êtes impressionnante. » J'ai les yeux fermés, je vois une puce gigantesque comparée aux nano puces du cancer. C'est un parasite. Ce n'est pas Lyme. Une bactérie. Elle est restée dans la partie supérieure de son intestin près de son foie. Je lui partage, David me demande comment je fais. Je ne sais pas. Il me dit qu'il a choppé une bactérie mais personne

n'arrive à comprendre ce que c'est.

« Vous avez été en Egypte ?

- Oui plusieurs fois. Ma femme... Enfin, mon ex-femme est égyptienne.
- Et pourquoi elle est en colère contre vous ?
- Dis donc, vous n'y allez pas de mains mortes vous.
- Vous en avez peut-être besoin, vous ne croyez pas ?
- Je ne sais pas.
- Vous voulez garder la garde de votre fils ?
- Comment savez-vous que j'ai un fils...
- Et si vous arrêtiez de me demander le pourquoi du comment et vous preniez la défense de votre enfant ?

Silence. David passe les mains sur son visage avec émotions. Il soupire et acquiesce. Il sait. Sa sœur lui répète le même discours. Son ex-femme veut lui retirer la garde de son fils. Elle est prête à tout. Quand David me consulte, elle a commencé à insinuer qu'il était un mauvais père, un homme violent. C'est vrai qu'il lui arrive de crier. Mais jamais il ne lèvera la main. Il pense

à son père. Un sourire ironique.

- A notre époque, la fessée ne posait pas de problème. Et franchement Céline, ça m'a fait du bien. J'étais impossible comme gamin mais allez dire ça aux services sociaux, ils vont dire que vous êtes déglingués. Je vous assure, je n'ai jamais posé la main sur mon fils ni pour le punir, ni pour quoi que ce soit d'autre.
- Pourquoi pensez-vous que vous avez tort ? Pourquoi êtes-vous sur la défensive ? Vous méritez mieux David.

L'homme se marre et acquiesce à nouveau. J'attends. J'attends qu'il parle de cette ex-femme que je vois habillée d'un manteau avec des piques et une épée ensanglantée prête à l'assassiner. Son regard est dévastateur, elle porte la haine. Cette femme a clairement un compte à régler avec les hommes. Son utérus porte des sévices. Son père. Je ne suis pas là pour elle. Je bouge la tête pour l'éloigner. David sourit, il devine que je continue de voir.

- Elle était très belle vous savez. Une vraie déesse. Elle avait une belle peau. De beaux ongles. Je l'ai couverte de cadeaux.
- Vous vous êtes fait avoir.
- J'ai un fils.
- Certes. Point pour David.
- Vous n'êtes pas une médium comme tout le monde vous.
- Parce qu'il existe une médium comme tout le monde ? Il se marre. Hélas, votre ex ressemble de nombreuses femmes peu importe sa beauté.
- Je sais.
- Vénale. Manipulatrice. Elle vous a trompé ?
- Oui.
- La messe est dite. Elle attaque pour ne pas être attaquée.
- Qu'est-ce que je dois faire ?
- Voir un docteur et enlever ce scarabée votre intestin pour commencer. Puis prenez un avocat.
- Ma sœur m'a donné un numéro hier.
- Voilà.

David m'écrit une semaine après notre séance. Avec mes indications, son médecin a trouvé la bactérie et il a un traitement. Il n'en revient pas de mes pouvoirs, il

savait que ça existait... Mais là, c'est improbable. Je lis ses mots et je me dis aussi, que c'est probablement improbable. Mon esprit lui butte. Quelques mois plus tard, David reprend rendez-vous, il a gagné une bataille majeure contre son ex-femme. « Le mec avec qui elle l'a fait cocu a témoigné en sa faveur ! » Je souris en lisant ces mots. Après avoir vécu l'horreur vécue par le féminin à cause des hommes, on m'offre de comprendre une autre forme d'horreur vécue par le masculin à cause de femmes. Deux ans plus tard, David obtient la garde pleine et entière de son fils, l'ex a disparu on ne sait où, avec un nouvel amant.

LE GRAND-PÈRE CORSE

Laetitia se présente à la maison un après-midi pluvieux à Tahiti. Elle est impatiente de me rencontrer, son amie lui a dit beaucoup de bien de mes services. Je sens sa nervosité. Ses grands yeux explorent les détails de mon apparence. Je commence à être habituée à cette inquisition visuelle inconsciente, comme si les

personnes cherchaient à détecter cette puissance dont ils ont entendu parler ou la source de cette magie qui opère quand ils consultent. Cela me serre le cœur, je m'appelle Céline et je suis une femme comme les autres...

Quand elle s'assoit, je cligne des yeux. Laetitia fait partie des personnes qui m'accordent naturellement leur confiance et je vois immédiatement en eux, comme un livre ouvert. Je vois des montagnes, des arbres, une campagne. Un esprit flotte. La jeune femme m'observe en silence. Elle sait que je vois. Elle se met à trembler intérieurement. L'émotion grandit. J'agite la tête et je soupire.

« Mais pourquoi veux-tu me parler jolie fleur ?

Laetitia écarquille les yeux.

- C'est mon grand-père, c'est ça ? Il est là n'est-ce pas ?
- Il vous appelait jolie fleur ?
- Oui. Et quand vous avez parlé, vous avez bougé la main comme il le faisait toujours.

- Ah. Et alors, que voulez-vous demander à votre grand-père ?

Laetitia me confie l'histoire de sa famille. Elle a bossé son intergénérationnel. Elle balaye les problèmes de terre, l'orgueil corse, l'héritage de la guerre, la médecine qu'elle pratique. Elle s'en veut d'être partie. Elle se sentait étouffée par leurs histoires. Mais son grand-père... Son grand-père, c'était son roc. Il est décédé, elle était à Tahiti. Elle n'a pas pu le revoir avant sa mort. Elle commence à pleurer avec tristesse. Le grand-père apparaît enfin. Un bonhomme tout bougon qui cache sa sensibilité. A ce moment, un oiseau passe près de nous. Laetitia comprend et elle se reprend.

- Il n'aimerait pas me voir pleurer.
- Vous avez le droit de pleurer...
- Je sais. C'est juste qu'il était fier.
- Il est toujours fier.
- Il sait que je suis désolée.
- Il dit que ce n'est pas votre faute si votre mère ne vous a rien dit.
- Je lui en veux.

- Elle voulait vous protéger. Puis elle est têtue, comme lui.
- Il est vraiment là. C'est fou. J'ai l'impression de l'entendre.
- Il est à côté de vous.

Je pointe un espace vide à la gauche de Laetitia. La jeune femme tourne sa tête, des larmes coulent. J'ai l'impression qu'elle enlace invisiblement ce grand-père à qui elle n'a pas pu faire ses adieux. Le vieil homme lui aussi a la larme qui monte. Il se laisse émouvoir. Il râle en me disant que la mort, ça rend couillon. Je ris.

- Qu'est-ce qu'il a dit ?
- Il a dit que la mort, ça rend couillon. Il s'est mis à pleurer, je pense que montrer ses sentiments, ce n'était pas son truc.
- C'était un homme. Un corse. Un ancien de la guerre. Il fallait tenir, m'explique Laetitia.
- Je me suis bien trompé, répond le défunt. Il n'y a que les sentiments qui comptent. Dis-lui bien toi, ce sont les sentiments qui comptent, pas les médailles ou ces foutus chantiers qui mobilisent son père.

Quand je répète à Laetitia, la jeune femme approuve. Elle fait le lien avec son métier qui ne ressemble plus à du soin mais à une machine administrative et financière. La transition permet de parler de son métier de médecin et de pourquoi elle est venue à Tahiti, loin de sa famille. Elle voulait réparer, guérir les corps... Les non-dits. Elle me confie que la médecine des émotions c'est l'avenir. Je me marre. Encore un signe de confiance et un acte de légitimation. Elle repart, le grand-père reste.

Après ma douche, je m'aperçois que mon chat est en grande discussion avec le défunt. Nous échangeons quelques mots. Il a des conseils à me donner sur les hommes. Je ris. Même les morts commentent ma vie amoureuse. Sur ces entre faits, le vieux me quitte immédiatement. Quelques jours plus tard, Laetitia m'appelle pour m'expliquer que sa mère a enfin pu récupérer sa part d'héritage, son oncle a abdiqué. Je souris. Elle me demande si j'y suis pour quelque chose.

Je réponds que non, c'est son grand-père. Elle rétorque qu'un patient lui a offert une fleur aujourd'hui en l'appelant Céline par erreur. Je concède que la coïncidence est improbable. Quelques jours plus tard, je vois une rose apparaître sur mon fil Facebook, c'est le grand-père corse qui me l'offre.

LA CORDE QUI RESTE

Un après-midi, Valentin débarque en retard à la séance. Il manque de faire tomber son scooter quand il le pose contre le mur, apparaît en transpiration et s'essuie ses mains sur son T-Shirt en laissant paraître sa nervosité. Je l'assois autour d'un thé et il apaise son agitation. Il n'y a eu que des blocages pour venir jusqu'à moi. Une panne, un accident, la pluie... Il se marre. Sa mère connaît les énergies, ils en parlent souvent. Il sait qu'il bloque, il craint un peu d'être là. Son visage est d'ange et son regard est bienveillant. Il sourit et à côté de lui apparaît un homme pendu. Je décale mon regard et il cligne de l'œil. Valentin a compris.

- « Vous voyez c'est ça ?
- Valentin pourquoi un homme est à côté de vous ? Un homme qui s'est... suicidé ?
 - C'est mon père. C'est moi qui l'aie trouvé, j'avais douze ans.
 - Ah. Un vent glacé parcourt mon corps.
 - Je pensais que c'était réglé.
 - Valentine, est-ce qu'on peut « régler » le suicide de son père par pendaison qu'on découvre à l'âge de douze ans ?
 - Dis comme ça, je dirais non.
 - Vous voyez n'est-ce pas ?

Valentin me parle de ses visions ou plutôt, ses terreurs nocturnes. La mémoire de son père a ouvert ses perceptions. Depuis, il ne souhaite que se déconnecter. Il travaille la nuit pour s'assommer et ne pas rêver ou plutôt, cauchemarder. Il prend des médicaments. Il se ravise. « Pas que des médicaments. » Son visage me montre de l'ice, cette drogue qui fait des ravages à Tahiti. Il a l'impression de sentir les personnes malades, les personnes qui vont mal, les personnes qui sont noires dans leur âme. Il me parle de sa copine. Il a

l'impression qu'elle a quelque chose de mauvais en elle, il ne sait pas quoi.

Quelques jours plus tard, je reçois Eve, la copine de Valentin qui ne dit pas qui elle est. Je détecte toute suite, Valentin m'ayant décrit une beauté qui le fascine, je repère naturellement la jeune femme qui veut me tester. Elle me regarde, elle ne me dit rien. Je sens le test version *hardcore*. Je me marre en fermant les yeux. Je vois trois femmes dans un cimetière. Un nuage noir passe. Je sens le cœur d'Valentine. Je vois un père décédé prématurément d'une crise cardiaque. La scène bascule dans un défilé de mode. Ambiance grand hôtel. Dans les coulisses, des prises de bec avec des jalousies, des coups bas, des délations. Ça sent bon le milieu professionnel compétitif et sclérosé. Quand j'ouvre les yeux, je pose la scène de trois femmes dans un cimetière. Valentine estime que ça ne lui parle pas.

- Votre père est en vie ?
- Il est décédé.
- Et votre cœur comment va-t-il ?

- Il va bien.
- Et celui de votre père ?
- Il est mort d'une déformation au cœur.
- Hm. Eve est sèche. Le travail, c'est source de conflits ?
- Alors justement, c'est ça dont je voulais parler, vous voyez quoi de ma collègue ?

Je joue le jeu de l'enquêtrice, Eve semble convaincue de mes ressentis, elle lâche le masque après 1h30 d'échanges. Je lui annonce que nous avons fini car je commence à fatiguer.

- C'est fou que vous n'ayez pas vu la mort de mon père.
- Valentine, qui sont ces trois femmes dans ce cimetière et pourquoi votre cœur est-il serré ?
- Ah mais ça, c'est trop vague. Il faut être plus précis.

Elle reprend son visage fermé, la remarque ne lui plait pas. Elle m'accuse d'avoir manipulé Valentin et me demande s'il va me quitter après notre séance. Je la regarde en silence sans rien répondre pendant plusieurs secondes. Elle reste sèche, fermée, le poing serré. Elle

tourne la tête, les talons et son énergie lourde avec elle. Quand elle part enfin, Serapis réapparaît. Il vadrouille dans toute la maison pour finalement s'asseoir face à moi. Je termine mon thé avant de prendre ce qui s'annonce être une douche très chaude. Ses iris ambre s'écarquillent et il vomit ses croquettes.

- Mon chat, ce n'est pas à toi de nettoyer ni la maison, ni moi après mes séances ! »

LE FILS ÉMASCULÉ

Nouvelle séance en ligne. Un couple. Il m'arrive de plus en plus d'en recevoir. J'ignore le thème quand je vois un couple qui se tient la main de l'autre côté de la caméra. Ils sont émus, ils sont solidaires. Devant eux, une feuille. Ils ont préparé des questions. Ils ont l'air désorientés. Ils sont touchants et m'ouvrent immédiatement leur cœur en partageant toute l'admiration qu'ils ont pour mon travail. Ils savent qu'être médium, c'est dur. Ils ne veulent pas trop de mon énergie, ils ont un plan d'entretien. Cela me fait sourire. Le but de leur

consultation ? Leur fils. La relation est douloureuse, il menace de couper la communication après une énième discussion tendue. Il a une nouvelle compagne qui leur ait hostile.

A mon habitude, je ferme les yeux. Je suis propulsée dans une chambre d'accouchement. Je vois des femmes qui entourent un bébé qui vient de naître. L'enfant crie. Il râle. Pourquoi tant de femmes à sa naissance. Il me montre son appareil génital, il se dit émasculé, sa mère lui a pris... Elle lui a pris tout son masculin et sa masculinité. Il a de la colère. D'ailleurs son père est l'esclave de cette mère castratrice. Quand j'ouvre les yeux, je vois deux parents et un couple qui sont là, tout simplement. Je suis un peu gênée.

« Allez-y Céline, s'il vous plait, on veut vraiment comprendre. Je décris la scène. Marthe est bouleversée, son mari lui serre la main en soutien. Céline, j'ai voulu accoucher avec des femmes. J'ai refusé la présence du médecin... Et Dieu soit loué, tout s'est bien passé. C'était difficile. On a failli appeler le médecin mais la

sage-femme a été exemplaire. Elle a manipulé et j'ai pu accoucher comme je voulais. Vous comprenez pour moi, l'accouchement, c'est une histoire de femme. Mon mari a attendu dehors... Mais à l'époque, c'était comme ça. Je ne voulais pas d'un homme, j'ai... Ma mère n'a jamais pardonné le médecin qui l'a accouché, elle avait honte qu'un homme la voie. Elle... était pudique, vous comprenez ? Elle n'aimait pas qu'un homme la touche ou la voie, ma mère.

- Vous avez le droit d'assumer vos valeurs et vos choix, surtout pour un tel moment Marthe.
- C'est ce que je lui dis tout le temps, réplique son mari. C'est la femme qui accouche, c'est elle qui choisit. Tu es une reine, une battante ma chérie.
- Et l'émasculatation ? J'ai l'impression d'une corde ? Il a eu le cordon autour du cou.
- Oh mon Dieu Céline... C'est fou que vous disiez ça ! Je ne me souvenais même pas tant c'était un détail mais Vivien est né avec le cordon autour de ses testicules !
- Ah ben, ça explique cela.
- Oh je l'ai trop gâté Céline ! C'était notre unique enfant. On a eu du mal à l'avoir.
- C'est notre fils unique. En plus, il a été malade petit, on a eu très peur qu'il meure... continue Jean.

- Vous pouvez vous faire tous les reproches du monde et vous interdire d'être de bons parents. Mais vous êtes ses parents. Vous l'avez nourri, logé, protégé... Vous avez fait votre job. Aucune erreur là-dedans.

Ils me regardent à l'identique, médusés par ma phrase. Ils se mettent à respirer en se regardant tendrement. J'assiste à l'amour pur, le couple a développé un langage muet magnifique. Le respect transpire de leur présence. Les épreuves de la vie, la relation à leur fils, tout a contribué à ce lien et il est beau. Je suis reconnaissante d'assister une telle démonstration d'union et d'amour. J'en ai la larme à l'œil quand une nouvelle vision se pointe. C'est la belle fille. Elle veut un enfant elle aussi. Elle les rejette car inconsciemment, elle a peur que leur stérilité soit passée chez Vivien. Il semble que le couple essaie de faire un enfant depuis un certain temps lui. Son utérus est bloqué, saturé d'étoiles noires. Je boude en comprenant. La jeune femme s'empêche de faire un enfant pour rester l'amour unique de son compagnon, un mécanisme que

j'observe régulièrement pour les femmes enfants ou les femmes maîtresses. Je soupire.

Nous abordons plusieurs options pour renouer le dialogue, Marthe et Jean me promettent de m'écrire. Quelques mois plus tard, ils m'annoncent que Vivien s'est séparé. La communication a repris. Marthe me demande une séance, elle aimerait bien trouver une nouvelle amie à son fils. Je lui réponds que cette décision appartient à Vivien. Elle pourrait plutôt acheter un lien comme un collier à la belle fille qu'elle aimerait accueillir dans sa famille. J'ignore la suite de l'histoire. Quand je me connecte à eux, je vois Vivien avec une jeune femme douce qui porte des robes à fleurs aussi naïves que sa mère. Parfois, elle porte des perles au cou, parfois elle est parée d'une couronne d'oiseaux autour des cheveux. A chaque fois, elle aime Vivien comme Jean aime Marthe, avec la simplicité d'être un homme pour sa femme.

LES MADELEINES S'ACCUMULENT

Une femme débarque, elle vient de la part d'une de mes cousines, je ne m'y attendais pas. Elle est très impatiente de me parler quand je pose la main sur mon ventre en fronçant des yeux. Elle s'arrête de parler. Je ferme les yeux. Je ne vois rien sauf cet être qui est en elle. Elle comprend et m'explique qu'elle a perdu un enfant. Cet enfant est toujours là, elle sait, c'est pour cette raison qu'elle vient me voir. La conversation défile. Les sujets intimes se déploient. Tellement convaincue par notre échange, elle m'envoie sa mère, ses deux frères, son mari.

Autre temps, autre séance. Une jeune femme arrive avec sa maman pour m'interroger sur ce qui la bloqua dans sa nouvelle voie professionnelle. Elle sent un appel profond et une peur toute aussi profonde. Je me connecte et je la vois sur les podiums. Backstage, les échanges avec des mannequins et une femme qui crie. Elle est triste, regarde un mouchoir où un cœur se

dessine. Elle a peur que sa carrière l'empêche d'avoir une vie de famille. Elle craint les jalousies dans ce milieu où elle débute. Elle se demande si elle est jugée comme un objet, elle ne vaut pas être qu'un physique ambulante. Tout ce que je perçois, c'est une jeune femme qui a un bel avenir de mannequinat devant elle, tout dépend de ses choix. Quelques mois plus tard, sa fille déménage à Paris pour rejoindre son amoureux. Elle devient une mannequin pour de nombreuses grandes marques et les défilés haute couture.

Je continue dans la sphère des célébrités en recevant sans le savoir, un couple connu du Fenua. Etant débranchée des réseaux sociaux et des médias, j'ignore qui se présente. Quand je les vois, je vois des photographes avec des flashes, des soirées qui pétillent et l'effet star. Ils sont regardés quand le soir, ils rentrent pour se disputer. La pression me répondent-ils. Ils veulent savoir s'ils sont faits l'un pour l'autre, si les relations avec leurs parents respectifs vont s'améliorer.

Je replonge dans un univers mêlant cinéma et mannequinat. Ils voient que je suis en lutte quand je lâche.

« Mais vous êtes célèbres ou quoi ? »

Ils rient. Ils m'expliquent qui ils sont dans la « vraie vie ». Ils savent que leur célébrité, c'est le point de tension entre eux. Leur vie de couple sur les réseaux sociaux, ça les épuise. Les tentations, les fêtes, les photos. Je les écoute avec tendresse, je vois deux personnes qui luttent inconsciemment contre cette visibilité quand ils cherchent à être vus... à l'intérieur. Pour eux, pour qui ils sont loin des feux des projecteurs. Ils partent apaisés et je sais qu'il reviendra. Quelques jours après, il est dans mon salon et me parle de cette compagne qu'il ne comprend plus. Il sait. Il assumera une séparation qui était écrite mais que je me suis interdite d'exprimer. Avec l'expérience, j'ai appris que le silence sur l'avenir une des règles éthiques du médium.

La saison des personnalités continue. Il y a comme une volonté des énergies de monter en intensité dans ma rhétorique de la preuve. Cette fois-ci je me déplace. Je ne sais pas trop pourquoi. En général, j'ai la règle de faire venir pour tester la volonté des personnes. La femme qui me reçoit, a un visage qui me semble familier mais je ne suis pas certaine, elle se présente sous un autre prénom que celui d'un écrivain connu. Nous échangeons sur une problématique de terre et de travail. Je passe mon temps à voir des lignes de livre et une plume. Quand elle me demande si un projet qu'elle poursuit va l'amener en France, je sais et je finis par lâcher. Elle grince un peu, elle semble contente de ma capacité à voir mais gênée également... Ce pouvoir la dérange. J'aimerais lui dire combien il est lourd à porter. Je dérive sur l'amour de l'écriture et elle s'apaise. Elle fait partie des rendez-vous marquants pour ma vie d'auteure. Avec sa rencontre, je retrouve une femme qui me ressemble, en lutte entre le monde des mots et celui de l'univers professionnel.

L'ENFANT DE LUMIÈRE

Sans m'en apercevoir, je reçois des personnes de plus en plus jeunes. Une de mes premières séances est un adolescent qui vient avec sa mère pour des problèmes d'insomnie. Quand je me connecter, je vois la guerre 14-18 et un frère qui subit les bruits des obus. Je regarde, cela ne peut être qu'un grand-père ou j'entends, « un grand oncle disparu. » Nous entamons une relation particulière car notre échange lui permet de révéler des visions qu'il a la nuit. Peu à peu, ses insomnies et son somnambulisme disparaît. Sa mère me dira une des madeleines les plus précieuses de cette vie de médium... « Si ta mère a besoin du témoignage d'une mère, je le lui donne. » Comme si elle connaissait ma lutte pour être acceptée.

Peu après lui, un autre adolescent vient. Je me propulse à Reims dans un restaurant. Je reçois de nombreux détails quand un extra-terrestre débarque... C'est moi. J'arrête le soin et lui demande s'il a des questions à me

poser. Il bafouille avec timidité. « Non, parce que tu me vois comme un extra-terrestre, tu sais, ceux de *Mars Attack*. Il se détend immédiatement. « C’est exactement ça ». Nous échangeons sur ses études, une copine anorexique et son impression d’être en échec car il ne suit pas la voie tracée par ses parents. Il veut pratiquer la boxe, il veut s’engager dans une carrière sportive. Nous tissons un lien particulier et, plusieurs semaines après notre séance, il assume son chemin. Il quitte Tahiti pour devenir coach en Nouvelle Zélande.

Une de mes premières petites filles est une enfant adoptée par un homme français à une jeune tahitienne droguée qui abandonne l’enfant âgé de quatre mois, il ne sait pas qui est le père de sa fille adoptée. Un peu perdu, il ne comprend pas la double personnalité de sa fille. Elle est tantôt un démon violent qui mord, tape, crie et tantôt, une fillette douce, câline qui fait des blagues comme lui. Ensemble, nous nous replongeons dans les pratiques addictives de sa mère. Il semble que le père

ait été violent. Il ne sait pas. Je lui explique une équation simple, sa fille adoptive n'arrive pas à assimiler l'univers bienveillant dans lequel elle grandit quand son univers « biologique » laissait place à la violence sur la femme. Il s'apaise, le plus dur pour lui est d'accepter qu'il ne soit pas responsable de la situation. Sa fille a de la violence en elle, c'est en lui donnant de l'amour qu'elle va comprendre qu'elle est en sécurité et qu'elle est aimée.

Un autre séance m'emmène dans les tréfonds de la pédophilie. Pour la première fois, un homme me confie le viol par son cousin. Sa femme n'a eu de cesse de me remercier, notre séance a changé son mari délesté d'un secret trop lourd. Quelque temps après, une mère me consulte. Elle a peur de perdre la garde de son fils avec un père qui use de ses connaissances pour monter un dossier juridique contre elle. Nous travaillons au cours de plusieurs séances sur son héritage familial, sa grossesse quand elle me demande une séance avec son fils. Je sais et je ne peux rien dire.

Elle m'appellera quelques mois plus tard car une phrase que j'ai dite a été répétée par un proche dotée de capacités perceptives. Elle réalise que son fils est en danger. Son histoire est une parmi tant d'autres. Des mères, des pères qui se trouvent coupables de l'acte d'un conjoint et qui se trouvent prisonniers d'un engrenage qu'ils ne pouvaient soupçonner. Comment faire face à l'horreur sans se reprocher son aveuglement ? Cette maman me fera écrire un conte pour son fils et enregistrer une méditation pour aider son enfant à libérer le crime qu'il vit avec son père incestueux.

En écrivant ces lignes, j'ai le cœur serré. Le film *The Sound of Freedom* fait partie des films qui sont restés dans mes entrailles comme une vidéo de sensibilisation sur le harcèlement à l'école. L'histoire commence avec une petite fille qui est convoquée par le directeur. A côté d'elle, les parents et un petit garçon qu'elle a frappé en classe. La mère arrive et écoute. Elle demande à sa fille

pourquoi elle a frappé. La petit répond que le garçon lui a mis la main sur la cuisse pour la toucher sous sa jupe. La mère retourne la situation, c'est elle qui pourrait porter plainte contre les parents et le garçon pour harcèlement sexuel. Cette vidéo, elle m'a fait couler des larmes chaudes et je remercie encore le réalisateur.

Les images diffusées par les films, les publicités, les réseaux sociaux sont à double tranchant. Plus j'avance, plus je sens l'impact des images sur la psyché. Cette vidéo de sensibilisation, ce film sur la traite des enfants ou *Spotlight* dans la phrase phare résonne comme un déclic fondamental : « S'il faut tout un village pour élever un enfant, il faut aussi tout un village pour qu'on puisse les violer » libèrent. Ces images et ces histoires débloquent des mémoires. En miroir, l'abus des images consommées sans conscience endort et traumatise. Quand une amie m'emmène voir *Dr Strange et les multivers*, je mets trois jours à me remettre de cette avalanche d'images et de prêt-à-penser sous

couvert spirituel. Je réalise que mon corps avale les contenus passivement tout autant qu'il peut y créer un saut quantique et accompagner la conscience en voyage.

LES 101 ULTRAMARINES

En parallèle du réveil de mes capacités, je continue mon chemin de consultante. De passage à Paris, je retrouve Suez à qui je montre mes portraits sur les femmes. Je pars à Haïti, puis en Martinique, en Guyane et en Nouvelle Calédonie. Dans un naturel improbable, je boucle une centaine de témoignages et fournis un travail de recherche pour la Cop 21. A nouveau, je suis invitée à présenter mes travaux au Petit Palais pendant l'événement international. Quelques jours avant, je suis en tournage à Bora Bora où je réalise un film sur l'engagement de la municipalité pour la préservation de l'eau. Dans la salle de montage, des moustiques. Je me fais piquer sans m'en préoccuper.

Quand j'arrive en France, je me sens un peu patraque. Tahiti, c'est 24 heures de voyage porte-à-porte, rien d'étonnant. Le soir, quand je dîne avec ma mère et mon beau-père, je me sens fiévreuse. Le temps du repas, je dépasse les 40° et je commence à trembler. Je réalise que je suis incapable de me tenir debout. Ma mère appelle SOS médecin et le docteur débarque avant minuit. Il décrète que je fais une phlébite et qu'il faut me transporter en urgence, aux urgences. Mon beau-frère et ma sœur débarquent. Nils que je surnomme mon grand viking, me porte auprès des infirmiers de garde car je suis incapable de marcher.

Je reste allongée plusieurs heures quand l'interne débarque, « c'est une grippe, on va vous donner des anti-bio. – Je viens de Tahiti, il y a de la leptospirose en ce moment. – Ne faites pas votre diagnostic. Puis Haïti, c'est le choléra. » L'interne sort, je suis deboutée. Rien ne se passe. Le docteur vient au petit matin.

« C'est une grippe, répète l'interne. Mais Madame

ne veut pas d'antibiotiques, elle craint une leptospirose ou une dengue, hache la jeune femme avec mépris.

- Elle n'a pas l'air en forme pour une grippe, rétorque le médecin. Rien sur la prise de sang. On va vous en prescrire une nouvelle mais je dois vous renvoyer chez vous.
- Et m'envoyez aux urgences tropicales, c'est possible ?
- Pas avec ces analyses. Faites une nouvelle prise de sang et consultez le généraliste. »

Dans la voiture qui me ramène, je sens une masse qui m'écrase et j'ai mal au foie. Si je fais une leptospirose, je meurs dans quelques jours. Si j'ai une dengue, j'ai besoin de temps. J'ai l'esprit tellement embrouillé que je ne réalise pas mon état. Au laboratoire d'analyse, l'infirmière me sourit. C'est une dengue. Je l'implore mais elle ne peut rien faire. Je pars voir ma généraliste qui veut me prescrire des antibiotiques. Je lui explique le risque, elle me tend la feuille sans s'attarder. Quand je raconte ma conversation, mon père déraille. Il appelle

son généraliste en urgence. Le médecin accepte de me recevoir. Il y a du monde qui attend. Quand il me voit, il demande si je peux être reçue en premier, tout le monde accepte sans hésiter. Il m'ausculte et appelle la Salpêtrière. Il me confie un courrier et regarde mon père. Nous partons pour les urgences. Nous sommes refoulés, attente obligatoire aux urgences générales, ma sœur commence à pester. Une interne me reçoit.

« C'est une crise d'appendicite.

- Ce n'est pas une dengue ?
- Ah ne faites pas votre diagnostic.
- Je vis à Tahiti, c'est la saison des pluies. Il y a une épidémie de leptospirose et de dengue... pourquoi est-ce si dur à entendre. Je ne mange pas depuis 4 jours, j'ai saigné du nez ce matin... J'ai besoin d'un diagnostic.
- Très bien, vous allez me signer une décharge si vous ne voulez pas être opérée de l'appendice.
- Allons-y. Tant que je peux aller aux urgences tropicales. »

Quand nous arrivons aux urgences tropicales, il est 12h32. L'infirmière ferme la vitre sèchement, « c'est

fermé. » Je manque de m’effondrer, je sais que j’ai besoin d’être rassurée. Ma sœur gueule et une médecin entend. Elle me voit. « Je crois qu’elle n’est pas bien cette dame. Je vais vous ausculter. » Quand j’entre dans le cabinet, c’est elle qui me déshabille. Elle regarde mes analyses, palpe mon froid et découvre mes jambes rouges parsemées de taches blanches. Immédiatement, elle prend des photos pour montrer à ses étudiants. C’est une dengue. Le sang l’inquiète.

- Si votre sœur saigne encore, vous m’appellez immédiatement. Je ne peux pas l’hospitaliser, mais si... Bref, vous risquez une dengue hémorragique.
- Ça veut dire quoi ? demande Nancy.
- Qu’elle peut mourir. Je me mets à bouger pour me rhabiller.
- Ça va aller docteur, tant que ce n’est pas une leptospirose, tout va bien.
- Elle est marrante votre sœur, un peu têtue non ? »

Nancy rit. Je me lève dotée d’un regain de force. Mon père et ma sœur décident d’emmener au restaurant où je retrouve un peu d’appétit. Je reste alitée toute la

semaine et arrive à présenter mes travaux. Après cette dengue, une colère profonde disparaît. Le projet marque et je reçois le soutien de la mairie du 20^{ème} arrondissement de Paris où mes travaux sont exposés. Autre effet domino, l'exposition est reproduite à Nouméa, Cayenne, Papeete et dans le train des Outre-Mer. Cette aventure sur les femmes et l'eau est comme un testament, je finis le tour du monde de mon sujet de thèse pour transformer mon destin et devenir médium.

LES 100 VOIX DU MANA

En parallèle de cette vie de médium et consultante, je suis professeure à l'université. Je cherche toujours mes marques après la révolution intérieure que j'ai vécue. Aussi, très naturellement, je propose ma « première promotion » d'échanger sur la campagne de communication du tourisme où le mot « mana » est employé. Là se produit un basculement mémorable, mes étudiants allument une étincelle dans leurs yeux et participent à la conversation avec entrain. J'entends

qu'ils connaissent ce mot mais que personne ne leur en parle vraiment. Quand nous conversons sur l'histoire de la Polynésie, le constat est rude : aucun d'eux ne connaît véritablement l'histoire de la Polynésie française... Ils connaissent Napoléon et les guerres mondiales, pas les événements qui se sont déroulées dans leurs îles.

Persuadée par leur entrain et leur volonté d'apprendre sur leur culture, je leur propose un travail transversal sur le Mana et l'identité polynésienne. Je me mets en quête de livres, articles scientifiques et pars interroger sur le Mana. Quand je sollicite Edgar, ce dernier m'invite à se rencontrer pour en discuter car j'entame une longue route à ses yeux. Nous nous retrouvons autour d'un café et des croissants quand son regard bienveillant se pose sur moi. A son habitude, il entre dans le vif du sujet avec une douceur et une sagesse ancestrale.

« Qu'as-tu compris du Mana, Céline ? Ses mots. Son ton. Son visage. Je souris.

- C’est un principe universel. Une « énergie » même si le mot me hérisse.
- Bien. Alors nous pouvons parler ».

Edgar se détend et il me confie combien parler de mana est délicat en Polynésie. Il passe sur la polémique pour me délier l’étymologie, la racine d’une pratique millénaire, le parcours de la langue polynésienne qui serait une des clés pour comprendre ce principe. Peu après, il m’invite chez lui et me fait découvrir sa bibliothèque où je consulte certains des articles qu’il a lus pour comprendre cette expérience. Plus tard, il me convie à une soirée autour du film *Tuhei* en compagnie de son ami Pascal Amaru. Le temps d’une soirée, nous partons dans une magnifique plongée au cœur de la poésie et des symboles de la Polynésie. Ce film reste à mes yeux, un des récits les plus exemplaires pour s’initier à la pensée polynésienne, à son cycle, à sa vision holistique où tout dans le tout, « *Tei te tā’āto’a te ta’ato’a.* »

De leur côté, mes étudiants sont emballés. Ils reviennent avec des nombreux témoignages qu'ils ont collectés auprès de leurs proches, de connaissances, ou de figures mythiques et reconnues au Fenua car le sujet du mana et de la culture polynésienne ouvre des portes. Je les vois me présenter des exposés riches en contenu et en échanges. Les étudiants les plus discrets ou en difficulté se révèlent, ils rapportent des témoignages forts qui les bouleversent. Je suis ravie et étonnée de l'effet positif de cette initiative. En quelques mois, nous accumulons plus d'une centaine de témoignages. Je commence à toucher du doigt l'idée d'un partage plus grand.

Le hasard continue et me porte. Je me décide à présenter un projet sur la place de la spiritualité dans le tourisme à Tahiti à un appel à projets lancé par le Ministère du tourisme polynésien. Avec l'aide d'un ami coach, Tuomo Vauhkonen, je me décide à intellectualiser l'enseignement que j'ai reçu. Je

commence à décomposer mon expérience et le fil de l'initiation que j'ai reçue au hasard de mes rencontres, mes canalisations, mes enquêtes et mes recherches bibliographiques. Quand il me propose d'organiser autour de piliers fondamentaux, je rencontre un guide de la vallée de Papenoo qui me souffle l'importance de dérouler la nature, le corps, la tête, la nourriture et le soi... Je fais naître l'idée de cinq piliers du chamanisme polynésien.

Quelques semaines passent et le ministère du tourisme propose une cérémonie pour récompenser les lauréats. Je me vois octroyer le « coup de cœur » du jury et rencontre Torea Colas, Directeur de la communication et du marketing d'Air Tahiti Nui. Il me propose de me sponsoriser des billets pour mener mon mana sur les destinations desservies par la compagnie. Je pars pour réaliser une retraite silencieuse en Nouvelle Zélande et en profite pour séjourner à Auckland pour mener des recherches. Guidée par l'instinct et m'orientant sans

carte ni but, je pars en quête d'un lieu spécifique que je visionne par l'esprit quand je me retrouve plonger dans la foule.

A cet instant, je reçois des images. Je sens la présence du Prince Harry et son épouse Meghan. Je tique et quand la foule se densifie autour d'un chemin tracé par des barrières et des policiers, je demande à un homme qui attend avec un appareil photo. Sans surprise, il me confirme la visite princière, le couple est en visite et je souris en sentant le ventre de la jeune femme actrice de cinéma. Je trouve le lieu, une église où j'entre naturellement prier pour eux. Obéissante, je me mets ma main sur mon ventre et j'envoie des bonnes intentions à ce couple. Je sens un guide néozélandais venir à moi. Quelques heures plus tard, je rencontre un praticien traditionnel qui m'enseigne un savoir unique sur le corps. Plus tard, j'apprends sa grossesse et la naissance d'Archi, une autre madeleine de vérité que le monde des médias me fournit.

Sur la route néo-zélandaise, je découvre une attitude décomplexée à l'égard du Mana. Les praticiens n'ont aucune limite à leur partage et n'hésitent pas à commercialiser l'expérience spirituelle de leur culture. J'apprends énormément sur le système judiciaire qui est construit sur des fondamentaux issus de la culture maorie comme le Tapu, le Mana ou *Whanau*, le principe de communauté. J'épluche de nombreux documents qui restituent la force de l'héritage maori pour la structuration de la société néo-zélandaise et je comprends toutes les différences entre les îles polynésiennes, l'impact de la colonisation et des colonisations que je retranscris par écrit dans des lignes qui formeront *Le Pouvoir du Mana*.

De retour, le hasard continue. Je suis sollicitée par EDT, le distributeur d'électricité en Polynésie. La direction fait appel à mes services pour réaliser des photos et vidéos dans les archipels des Marquises et des Australes. Je

partage mon cheminement avec la directrice de la communication qui soutient mon projet. Grâce à Amélie, je rencontre de nombreuses personnalités toutes porteuses de leur mana et d'une connaissance innée et profonde. Avec ces témoins qui acceptent de me parler, je découvre leur identité et leur parcours pour mieux me relier à mon mana, ma nature... à mon eau. L'un d'entre eux me baptisera *vaivahine*, la femme qui porte l'eau qui parle. « Tu vas devoir écrire car les *popa'a*, vous savez écrire... Pas nous. »

Les témoignages continuent de s'accumuler et je propose un nouveau défi à mes étudiants, de compiler un site Internet qui pourrait faire office de « webdocumentaire ». Ils se mettent à la tâche quand de mon côté, je monte une association sur le mana dans le but de partager ces savoirs. Avec Viviane et Sophie, l'illustratrice en devenir des mes oracles, nous prenons un nouveau virage vers un autre monstre de la culture secrète polynésienne, les *ra'au tahiti*. Viviane est pharmacienne à la presqu'île et elle ouvre les portes de

nombreux secrets en partant rencontrer des mamas tahitiennes détentrices de nombreux *ra'au tahiti*. J'en rencontre plusieurs à mon tour et me forme à la pharmacopée à mon tour.

Au détour de cette quête, je me sens appelée par le tatouage. J'ai déjà un signe sur ma hanche à la suite de mon premier voyage aux Marquises. Je me décide à continuer à raconter mon histoire et rencontre un tatoueur de Mahina. Avec lui, je découvre le dictionnaire du tatouage et plonge dans un nouvel univers. C'est à ce moment-là que je fais la connaissance de Tahiri'i Pariente. Une amie voyante m'avait annoncé notre rencontre et le hasard fait que nous nous retrouvons le 14 février sous le signe de la Saint Valentin. Ce grand navigateur amoureux de tatouage, me partage connaissances et expériences autour de l'océan Pacifique. Il a vogué en pirogue entre les îles de Hawaï et Nouvelle Zélande avant de parcourir les eaux polynésiennes avec l'Aranui.

Quelques semaines plus tard, avec Viviane, je pars pour Raiatea et Taha'a où je commence à toucher une blessure intime que je refuse de voir et admettre. Je retrouve Tahiarī'i qui m'amène à sa rivière sacrée. Il me raconte de nombreuses légendes et je sens à nouveau, une libération opérer. Je commence à accepter la mémoire de l'attouchement. C'est à Taha'a, dans une marche au milieu de la forêt que je me relie enfin à cette dernière forteresse de ma souffrance intérieure. Un guide invisible vient me soigner et je pleure au milieu des plantations où se mêlent les cannes à sucre, la vanille et les cocotiers.

Nous repartons avec Viviane par la mer. De nuit, les étoiles me bercent et mon mal de mer me vide. Je vomis à plusieurs reprises avec un sourire sur le visage, je sens un cycle qui se clôt. Dans les cieux, les étoiles des navigateurs. J'entends l'enseignement de Tahī et je sais qu'il est temps de retranscrire.

De retour à Tahiti, je me mets à écrire avec furie. Des mots sur le mana naissent dans une effusion naturelle proche d'une transe inconsciente. Au bout de quelques jours, je fais un rêve très précis où je vois Luc me questionner sur mes écrits, je lui envoie un mail. Nouvelle synchronicité, il est de passage à Papeete et m'offre de déjeuner. Avec sa bienveillance habituelle, il me conseille de contacter les éditions Trédaniel. Quand je passe à Paris, je rencontre Sophie Gillot qui signe l'Oracle du Mana sans hésiter, elle m'encourage à écrire le livre dont Luc lui a parlé. J'ai accompli un nouveau rêve. Je réalise que je dois pleinement terminer ma guérison, je dois pousser la porte de ce que ma petite-fille a vécu pour exprimer mon destin, je me décide à rentrer en France.

Quand je rentre, mes étudiants ont fini le site et l'association a reçu une aide pour publier un guide sur le mana. Il est temps de partager. Je prépare avec mes étudiants, l'événement des « 100 voix du Mana. » Nous

recevons de nombreux soutiens y compris par la présence d'officiels du ministère de la culture et de nombreuses figures locales qui viennent témoigner. L'exposition est un franc succès. Mes étudiants sont fiers et je suis heureuse, une page se tourne, un chapitre se termine... Je n'en ai pas vraiment conscience. Le Mana vit à travers eux et je reçois un apprentissage fondamental grâce à eux, il est temps de vivre mon histoire. Quelques jours après l'exposition, une étudiante me demande si je vais partir...

- « Pourquoi me poses-tu cette question ?
- Parce que vous êtes un Manu iti. Vous devez voyager vous aussi. »

Quelques jours plus tard, je fais passer un examen oral à mes étudiants. J'écoute la première présentation quand j'ai une impression de bourdonnement. J'ai dû mal à formuler mes questions quand je m'arrête. « Je suis désolée, je ne me sens pas bien. – Madame, vous êtes toute rouge ! » s'exclame un étudiant. Je balbutie en sentant ma tête qui tourne. Sans hésiter, l'un d'entre

eux part chercher la direction. Je suis allongée au sol avec mes maux de tête et bouffées de chaleur. Immédiatement, le directeur qui est secouriste, observe mon cou et ma gorge. Il fait appeler les urgences. Je sens ma respiration qui s'alourdit. Je suis transportée à l'hôpital, j'ai l'impression d'une hyper vigilance autour de moi. Je fais un œdème, intoxication au mercure.

Ma conscience est là sans être là. Je sens le poids de mon corps. Je sais ce que j'entends. Il est temps d'accepter. Je me résous à une nouvelle démission, c'est un choix difficile car j'adore mes étudiants. Et c'est réciproque. Quand je leur annonce, ils pleurent, ils improvisent une chanson de remerciements, ils m'offrent des cadeaux. Quelques jours après, je pars en randonnée avec mes amis à Moorea. C'est une parenthèse enchantée. Quand nous prenons le chemin de retour, je sais que je ne veux plus retourner à l'université faire mon préavis. Une pensée. Une seule pensée. Je passe un guet mal fixé et je prends la barre

de fer sur mon tibia gauche. Je ne réalise pas que je suis perforée.

A nouveau, l'univers m'enseigne. Je veux marcher quand mes comparses m'interpellent. « Céline tu saignes. – Céline, je crois que je vois ton os... » Je capitule. Ils me transportent d'urgence à la maison que nous avons louée. Là, une trinité de copines qui font des soins énergétiques se penche sur ma jambe. Une autre me tartine d'Aloe Vera. Sur le bateau, je vogue en épousant les vagues et le rythme de la mer pour oublier la douleur. Dans la voiture, Tuomo et Vaihere me demandent si on va aux urgences. Hors de question. Tout le monde est fatigué.

Le lendemain, je passe chez le médecin de quartier. Il me regarde abasourdi. « Vous auriez dû aller aux urgences. » Je lui explique que j'ai mis de l'Aloe Vera, il me prescrit deux semaines d'antibiotiques. Cette jambe gauche est devenue pour moi, le symbole des Marie-

Madeleine. Quand elle se manifeste en soin, elle évoque la résistance de la femme qui refuse sa puissance sacrée. Evidemment, grâce aux soins énergétiques et à l'Aloe Vera, ma jambe se rétablit et je garde une cicatrice bénigne. Sans m'apercevoir, j'ai testé l'enseignement de Joe Dispenza et la capacité que nous avons à guérir le corps physique grâce aux énergies, l'amour, la volonté.

Cette fin de parcours réveille une blessure non réglée et je me trouve face à mon propre enseignement. Le voyage initiatique s'est terminé, j'ai trouvé ce que je suis venue chercher à Tahiti. J'ai rencontré une projection de l'amour idéal pour réaliser le véritable amour, celui de soi. J'ai tout accompli à mes yeux. Plus rien ne m'anime à part cette transmission et les étoiles dans les yeux de mes étudiants. Avec l'aventure des 100 voix du Mana, je sens qu'il est temps de partir. Quitter Tahiti... Et vivre.

LE 23 MARS 2020

Avec l'organisation des 100 voix du Mana et ma décision de quitter Tahiti se produit un autre miracle. Début septembre, Teiva m'envoie un message. Il souhaite me voir pour parler. J'entends avec ma radio intérieure qu'il s'est séparé et qu'il vit une confusion. Il se décide à me contacter en voyage à Raiatea où il a puisé l'énergie de séparation que j'ai expérimentée avant lui. Je lui propose de venir pour un bain à la Pointe Mahina... Il débarque le 16 septembre 2019, trois ans après la date annoncée par l'univers. Je souris d'ironie quand sa voiture se gare dans mon garage. Il saisit un paquet avant de monter et j'entrevois sa valise. Lui aussi revient d'un long voyage.

Nous échangeons une après-midi entière sur son parcours et ses compréhensions. Mon cœur se trouve face à mon âme et mon esprit se confronte à la sienne. Qui est cet homme sur qui j'ai tant projeté ? Je m'aperçois de ma blessure de rejet, elle date de ce

premier amour de collègue. Elle date de ce garçon, Pierre qui m'avait dit « non » à ma proposition d'aller au cinéma. Déjà, à l'époque, j'avais assisté à son retour de flamme. En seconde, Olivier était revenu à une soirée et m'avait invité à danser avec des yeux de merlans fris demandant pardon. Je n'avais rien compris, encore engluée dans ma blessure de rejet. Pas une seule seconde je pouvais envisager son retour. Dans ma tête, les choses dites sont non-négociables, elles écrivent une vérité immuable. Déjà à l'époque, je refusais d'apprendre que seuls les imbéciles ne changent pas d'avis.

Plus profondément et sans le réaliser, j'avais associé Pierre à l'homme. Il était un idéal jamais atteint et je rêvais de retrouver cet homme pour mieux être rejetée. Derrière cette croyance, je m'habillais du deuil de mon grand-père et de l'humiliation vécue dans cette cour d'école. Je cachais une plaie béante et saignante qui se résumait à une question : à quoi sert d'aimer quand la

mort existe ? Cette mort n'est pas que physique, elle tout autant symbolique. J'étais morte en vivant le décès de mon grand-père, en sentant les mains sur mon sexe et en absorbant ce regard pernicieux et jugeant. Les hommes me tuaient et le grand Amour projeté signifiait mon éternité et ma sécurité.

Quand Teiva se tient dans ma cuisine, j'ai l'impression d'avoir un cœur de pierre. Il est célibataire, déçu de son expérience avec Vaiana et je sais ce qu'il me demande... Il veut que je lui pardonne. Il veut déposer sa valise. Il veut vivre ce concept de flamme jumelle qui a bousillé mes neurones pendant des mois. Je réalise l'illusion, je n'ai jamais aimé Teiva, j'ai aimé son idée. Et lui réalise tout autant notre expérience, il a aimé l'idée que je le guérisse.

Quand il part, j'appelle Cindy : « Comment fait-on pour rompre un contrat d'âme ? » La réponse est sans appel : tout est dans la tête, tout est dans l'invisible sur lequel

je n'exerce aucun pouvoir si ce n'est celui d'accepter ou de changer mon regard.

Le vide s'installe. J'ai tout mis à plat dans ma vie. J'ai quitté un super job, j'ai arrêté mes consulting et je mets mes séances à l'arrêt. J'ai besoin d'une suspension. Ma jambe éclopée traduit un immobilisme nécessaire. Je projette de quitter Tahiti mais je me laisse trois mois pour m'exécuter.

Je prends un billet pour le 23 mars 2020 avec une résolution, transmettre en février et partager mes connaissances dans des ateliers en France pendant six mois symboliques. Je pense à un pèlerinage énergétique dans plusieurs villes françaises. J'espère trouver un nouveau lieu et une nouvelle vie en ignorant l'appel de l'âme qui trace deux voyages, celui de ma petite fille et celui de ma lignée maternelle.

Très vite, les ateliers se remplissent. J'ai vingt inscrits pour mon initiation au chamanisme polynésien à Papeete, une dizaine pour une initiation sur le chamanisme de l'eau autour de sources de l'île de Tahiti. Tout est si naturel et évident. Sans même m'en apercevoir, j'ai déjà plusieurs inscrits à Paris, Bordeaux, Toulouse quand la vie mondiale vient perturber mon planning. Le 13 mars 2020, nous entrons en guerre et le 16 mars, la France ferme ses frontières. Au téléphone, ma mère est dans la sur-angoisse et j'évalue la meilleure stratégie. Je devais laisser ma maison à Viviane qui veut quitter son copain. Quand nous apprenons la fermeture du ciel tahitien, elle repousse son projet et me propose de garder ma maison. Elle me protège et je décide de rester à Tahiti. Le constat est sans appel, à quoi sert un voyage quand je suis appelée à rester confinée dans 60 m² à Paris ?

La virtualisation de nos modes de vie pendant plusieurs semaines me protège. Me voilà hyper sollicitée et moi

qui voyait l'épidémie comme un moyen de ralentir mon rythme, le contraire se produit. Mon corps s'aligne et je répons présente à ces appels. Je reçois tellement de demandes et entrevois toute la rationalité de ma nouvelle vie, de mes capacités par rapport à l'irrationalité de ce que le COVID révèle de notre société.

Tous les jugements sur ma médiumnité tombent. Je palpe des souffrances profondes. L'arrêt du travail physique traumatise plus d'un. Les restrictions des libertés de mouvements épuisent. D'autres expriment la peur panique de la mort ou de la maladie. Je sens et ressens pleinement l'effet de mes séances. Je reçois une fierté gouvernée par l'éthique et l'humilité primordiale à ma posture.

Mes rêves se multiplient et je me trouve à noircir des pages pour compenser. J'écris sur le chamanisme de l'eau sans même m'en apercevoir. Cette fois-ci, j'ai

l'impression de réaliser une synthèse entre ma vie de médium à Tahiti et ma vie d'experte, voyageuse et consultante sur l'eau. Les mots se posent et en quelques semaines, je donne naissance à un nouveau jeu de cartes sur les eaux de Polynésie accompagnés d'un livre sur le chamanisme de l'eau. Cette production constitue une sorte d'héritage très personnel traduisant mon engagement et mes convictions profondes sur le pouvoir guérisseur de l'eau.

Les deux mois enfermés défilent et quand nous sortons de confinement, je m'empresse de retrouver une vie sociale où se mêlent les perceptions. Des masques partagent la peur de la maladie face à ceux qui affichent leurs visages, confiants ou insouciantes. J'ai choisi mon camps dès le début. J'ai travaillé dans des bidonvilles avec le paludisme, le choléra, l'Ebola ou la dengue. Je ne ressens pas le COVID comme une menace, c'est mon point de vue et j'assume. Très vite, je me trouve face au système des valeurs de la solidarité et de la

conscience de son impact sur la collectivité. Est-ce que je peux véhiculer cette maladie et tuer mon prochain ? Suis-je porteur sain ou artisan de la mort de plus vulnérable que moi ?

Les mois passent et je reprends le voyage qui me mène à nouveau en France puis en République Démocratique du Congo. A Kinshasa, le COVID cohabite avec un monde bien plus grave : la faim, les violences, les maladies hydriques. Je trouve la leçon emblématique. Le COVID c'est encore une affaire de blancs. En France, les camps reproduisent la mémoire de l'affaire Dreyfus et je vois les querelles diviser ma famille et mes cercles amicaux. Le débat du vaccin envenime les échanges et questionne les valeurs. Quand je rentre, je suis confinée à nouveau. Quand je sors, le débat commence à Tahiti avec l'arrivée des premiers vaccins six mois après la France.

Le temps passe et ma pratique continue son bonhomme de chemin grâce à Internet. Je tâte toujours mon projet de rentrer que je retarde... Vivre à Tahiti me permet de passer entre les gouttes du passe vaccinal inapplicable pour des raisons de nombre. Je sens bien que l'expérience m'apporte une de ces beautés collatérales, je continue de sortir au restaurant, danser sur le *rooftop*, me balader sans avoir à montrer un passe. C'est pourtant un contre-temps, un retard sur le chemin qui doit m'amener ailleurs, de l'autre côté, au cœur d'un nouveau monde.

LA MOTO DE CENDRILLON

Nous quittons Tahiti avec Serapis fin 2021 et partons ensemble pour Bandol. Là, je passe un temps précieux avec une cousine avec qui j'échange sur mon voyage personnel. Je lui parle de la maternelle. Elle lance le défi de me confronter à la réalité... Et si j'effectuais des recherches sur le site Copains d'avant ou mieux, si je retournais à l'école. En consultant le site, je retrouve

des visages, ceux sont des acteurs de mon scénario personnel. Les larmes coulent quand je découvre les personnes. Ma mémoire avait raison, pas de mensonge ni d'inventions. Ils sont là, sous mes yeux.

Après une mésaventure au commissariat pour une histoire de carte grise, je me retrouve à me confier sur ma confusion à la gendarme qui enregistre ma main courante. « Vous avez conscience que vous êtes la victime ? » Ses mots résonnent et je lâche des larmes. Elle dépose son stylo et s'arrête. « Ce n'est pas une histoire de carte grise qui vous fait pleurer tout de même ? »

Son visage sévère me libère. Je lui raconte cet attouchement que je ne veux pas nommer. J'ai honte car j'estime que je n'ai rien vécu. J'ai reçu tant de femmes et d'hommes qui ont subi des crimes. Elle balaie mes sentiments. « Vous êtes une victime, vous comprenez ? » Elle me demande ce qui me permettrait

de me libérer. « Vous faites quoi pour arrêter d'être sa victime ? »

Le jour de mes 41 ans, je déjeune avec mon père. Sans rien savoir, il me propose de garder la voiture « Pourquoi tu m'offres la voiture ? – Je ne sais pas, tu as peut-être envie de faire un tour ? » Je soupire doucement, mes parents ont cette intuition innée qui me rassure... Sans tergiverser, je me rends sous la neige, à l'école et je retrouve tous les détails gravés dans mes souvenirs.

Le mur. L'arbre. Le toboggan. La configuration de la cour. J'avais quatre ans et pourtant, je me souviens de chaque détail. Je vois une grille mal fixée qui donne sur un parc et je pleure. J'accepte que cette petite fille se soit trouvée les fesses à l'air touchée par un gamin plus âgée qu'elle et qu'un surveillant se soit tu préférant le spectacle à la justice pour satisfaire son regard lubrique.

Quelques semaines passent et je reçois un appel pour un très gros marché à Tahiti. Je sais que je dois rentrer dire ce que je n'ai pas dit à Teiva. Je laisse mon chat à ma mère qui adopte Serapis comme le petit enfant qu'elle n'a pas eu. Je repars pour une mission de consulting qui m'anime et me permet de finaliser le livre sur le Mana que j'ai promis à Sophie depuis Tahiti. Dans l'intervalle, je fais signe à Teiva. C'est à mon tour d'avoir besoin de régler mes mots et ma posture à son égard. Il est temps.

Quand Teiva débarque au bungalow, nous envisageons une balade à la plage et une après-midi *chill*. Le flux est naturel et nous rigolons bien. Au-dessus de la montagne, un double arc-en-ciel. Avant le coucher du soleil, une valse de dauphins au large de la pointe. Tout ceci me fait passablement rire. Quand nous dînons, nous enchainons blague sur blague. Notre différence de point de vue sur la spiritualité est effacée jusqu'à ce que le sujet revienne. Teiva me partage sa vision de Jésus, du

texte et des anges noirs. J'essaie d'apaiser et avant qu'il parte, je lui tends la perche pour qu'il reste. Il s'embourbe avec sa moto dans une flaque de boue. Je me décide à délivrer le mythe et le prend dans les bras. A cet instant, c'est le vide. Je sais qu'un fossé nous sépare.

Le lendemain quand je médite, je me demande à nouveau si on peut rompre un contrat d'âme. Après tout, l'univers est infini et tout est possible. Je me suis résolue à l'irrationalité de notre lien. Peu importe comment cela s'appelle et ce qu'en racontent les textes ou même les autres médium... Ce lien est un lien que je souhaite arrêter. Il est probablement cette énergie de grand amour auquel j'ai rêvé mais à quoi me sert-il ? Nous avons des convictions opposées sur un sujet essentiel, celui de la vie invisible. J'ai beau me sentir ouverte, je ne peux vivre ma vie avec une personne qui me considère comme sorcière. Je réalise la profondeur de mon illusion. Je ne peux passer ma vie avec une

personne pour qui je ne ressens rien quand son corps est près de moi. Je fais le vœu de quitter ce contrat et avec cette fin, ma vie à Tahiti se termine elle aussi.

Ma mission me maintient à Tahiti et l'ambiance vaccinale rend les déplacements compliqués. Le Président Macron vient en visite et je sens le basculement. Quand il est reçu aux Marquises, quelque chose tremble. Deux semaines après, l'épidémie reprend à Papeete quand mon père est hospitalisé d'urgence. Il doit se faire opérer et je sais que je dois rentrer en France. Compliqué sans vaccin. En quelques jours, le pic épidémiologique est atteint.

Au Fenua, ce sont 600 morts avec des patients pesant 120 kilos en moyenne. La situation fait que je suis autorisée à aller en métropole, j'ai cette sensation qu'il faut se débarrasser des non-vaccinés. Quand j'arrive, je découvre l'ambiance morose où tout est réglé par ce pass dont je ne dispose pas. Ma conviction de quitter

l'île est mise à mal. Je suis heureuse de rentrer clôturer ma mission dans les îles... Tout en France est restriction, jugement et dureté.

Pendant ma quarantaine de retour à Tahiti, je passe à nouveau dix jours enfermée dans mon bungalow près de la plage. Cette fois-ci, j'ai clos le chapitre du Mana. Je réponds à un nouvel appel, je me mets à délier naturellement le récit de vie de ma famille.

Les histoires de mamie et notre secret de famille. Je vois la tête du décapité à côté de moi quand j'écris. Sans m'en apercevoir, le récit et les personnages se placent et je me relie aux *brujas*, les sorcières espagnoles et le procès de Logroño au début du XVII^{ème} siècle. Je me mets à investiguer sur l'histoire du Maroc, la période de « pacification » dont le mot cache la colonisation et la violence de cette époque. En lisant les articles et les livres que je trouve sur le sujet, je comprends la peur de mes aïeux d'origine italienne et espagnole qui doivent

s'intégrer dans une double société étrangère à la fois française conquérante et marocaine résistante. Quand je pose une centaine de pages, je reçois un message de Teiva qui me sait de retour à Tahiti. Nous décidons de nous revoir à ma sortie de quarantaine.

Entre temps, la Polynésie décide de changer la législation sur l'importation des animaux domestiques. Les chats ne sont désormais soumis qu'à deux examens au lieu d'une isolation de dix jours. J'écris immédiatement à mon beau-père pour faire voyager Serapis. Deux jours après, ma mère est hospitalisée d'urgence pour un malaise. Je comprends le message. Je laisse Serapis à sa garde à contre cœur et me décide à me faire vacciner pour faciliter les mouvements vers la métropole. Evidemment, l'univers me réserve son lot de manifestation pour empêcher l'acte.

Quand je prends rendez-vous, Tuomo me demande si j'ai bien conscience de ma décision. Je sais. Le matin, il

me rejoint quand je prends mon café pour m'annoncer que mon pneu est crevé... « Are you sure you want to get a vaccine? »²⁶ J'acquiesce. Je passe au garage et fais changer mes pneus sans difficulté. Je me demande où se trouve le centre de vaccination, je me rends au dispensaire où je découvre les pancartes qui répondent à ma question. Je dois rejoindre l'ancien centre militaire. Quand je me retourne, une voiture quitte le parking avec un dessin du diable sur le parebrise. Je me marre.

Quand j'arrive au centre, c'est le no-man's land. J'ai l'impression d'être dans un western spaghetti avec le vent pour silence et la mort pour héroïne. Je vagabonde pour trouver le lieu quand j'aperçois deux spectres qui se dirigent vers le centre. Ce sont deux tahitiens habillés

²⁶ Tu es sûre de vouloir te faire vacciner ?

en noir qui s'engueulent. Je garde mon sourire, j'attends de voir le déroulement de la pièce de théâtre. A l'accueil, l'infirmier me demande si je viens faire ma troisième dose... « Non, c'est la première. » Il me change de formulaire et me met dans un coin. J'attends littéralement 30 minutes avant qu'il revienne. J'ai mon ordinateur, le temps importe peu.

Après quelques questions, il me tend un numéro, le 69. Je ne sais pas pourquoi, mais je trouve le signe hilarant. Je m'assieds dans l'enfilade de sièges où plusieurs personnes attendent que leur numéro soit appelé. Une heure trente passe. Je tapote tranquillement. La porte s'ouvre et une infirmière annonce que tous les numéros doivent se présenter jusqu'au 69. Je lève la main et j'ai à peine le temps de formuler ma question qu'elle répond âprement. « Non pas vous ! » Je souris et replonge dans mon écriture. Quelques minutes plus tard, un papi se présente. Je réalise que je suis seule à attendre. Le docteur sort. Il s'adresse au papy, il n'y a plus de dose.

J'éclate de rire. Je ferme mon ordinateur, prends mes affaires et me dirige vers la sortie. L'infirmier me rend ma fiche en me disant de revenir le lendemain. « Oh, cette entrevue n'a jamais existé. » Je lui souris et je jette le papier dans la poubelle à l'extérieur. Quand je rentre, Tuomo et Vaihere sont hilares mais rassurés que je ne me sois pas fait vacciner.

Quelques jours plus tard, un ami médecin qui m'envoie régulièrement des patients, me demande une consultation. Nous échangeons sur le travail et un choix de formation. Quand nous terminons la séance, il me demande comment je vis le COVID. Je lui raconte l'hospitalisation de mes parents et ma tentative ratée de vaccination. « Mais viens ce week-end, je vaccine. Je te ferai le vaccin coton. » Je sais ce qu'il veut dire. J'ai eu plusieurs personnes qui m'ont raconté comment le liquide atterrit dans l'ouate. J'accepte. Le samedi, je suis sur la route quand il m'appelle. « Céline, je suis

désolé. Je ne sais pas pourquoi, mais ils ont refusé que je vaccine aujourd'hui. » Je raccroche, je suis à côté des cascades Faaone. Je pars marcher en pensant à cet univers. Il sonne toujours trois fois, pas la peine de tenter à nouveau, le message est clair... Pas de vaccination.

Quand je reviens des cascades, Teiva me demande s'il peut débarquer à l'improviste. C'est une évidence. Nous rejouons le scénario car c'est à son tour de comprendre. Nous parlons de son père pour la première fois et je lui fais une prédiction. Un jour son père partira... Ce jour-là, Teiva vivra ce que j'ai vécu avec le décès de ma grand-mère, il pourra se libérer.

En attendant, nous avons un voyage à vivre, celui de nous accepter. Je lui raconte l'histoire de ma famille, de l'arrière-arrière-grand-père dont le meurtre avait été caché pendant des décennies. Je lui parle de cette petite fille. Il est fier et il part avec la paix dont nous

avons tous les deux besoin. Il prend sa moto et trace son chemin. Avec son départ, j'ai la sensation que le contrat d'âme, d'une vie et d'un millier de vies se rompt. Je sens le Mana, je suis le Mana. Les guides m'annoncent que je peux partir de Tahiti à partir du 16 mai 2022.

Entre mars et mai, je vis un rythme calme avec une mission difficile, avancer sur le livre dédié à ma famille maternelle. Je bloque à plusieurs reprises et j'ai l'impression de balbutier en attendant la fin de l'isolation. La France lâche le pass vaccinal et réouvre ses frontières le 16 mai 2022 comme annoncé par l'invisible. Je m'empresse de prendre un billet avec ATN grâce à Torea qui sait que je dois rencontrer mon editrice et que je souhaite animer des formations en France. Aussi vite, je planifie mes activités qui se remplissent naturellement comme si tout était déjà écrit et annoncé.

Un nouveau hic se présente sur le parcours. Pour retourner en France, nous devons passer par les Etats-Unis qui n'acceptent pas les non-vaccinés même en transit. Là, je m'ouvre à une nouvelle réalité très matérielle et matérialiste... Je ne suis pas autorisée à passer sans vaccination, détail non négligeable.

De nombreux amis me parlent d'acheter un pass sur Internet, de faire un faux et je ne sais combien de personnes m'avouent qu'elles ont un faux vaccin. Je suis effarée. Je m'interroge sur cette mise en scène et les masques que portent notre société. Je me sens incapable de mentir ou falsifier après ce que j'ai vécu... Je demande une orientation invisible et quand je vois la frontière américaine, je visionne un requin prêt à me dévorer. Je me soumetts à l'évidence, je peux rentrer mais je devrais passer par la Nouvelle Calédonie et le Japon. Je franchis le pas quitte à griller des économies.

Ce détour est improbable et m'offre à nouveau, de

nombreux miracles. Je suis reçu par Aurèle et Mylène à Nouméa. Trois librairies acceptent de m'ouvrir leurs portes pour des séances de dédicace et je reçois des demandes de soin. Une autre fluidité se pose. Quand je passe au Japon, je laisse une pierre invisible pour le XV de France qui va jouer contre l'équipe nippone quelques jours après mon passage, une autre de mes missions invisibles de cœur.

J'atterris le 22 juin 2022 à Paris. Quand je me connecte à ma messagerie, Teiva m'annonce que son père est décédé. Dans ma tête, mon âme et mon cœur, une conviction... Le contrat est rompu, j'ai l'impression d'entamer un nouveau livre et j'ai une page blanche devant moi avec deux nouvelles consignes que ma petite voix aiguise dans mon cœur.

Ce voyage conscient qui nourrit l'esprit enseigne l'art de l'univers, ses messages, les signaux du corps, les synchronicités... Il dévoile la carte, la direction et les

étapes. Le flux se débloque et tout devient une aventure belle, simple et joyeuse. Avec cette étape naît le voyage véritable, celui d'être guide.

PARTIE 5 : LAISSE LE VOYAGE TE SOURIRE

LE 20 MAI 2024 : NAISSANCE ET RENAISSANCE

Avec la fin du roman familial, la fin de ma vie à Tahiti, la fin de mon pèlerinage... J'ai l'impression d'avoir encore vécu trop de vies. Quelle nouvelle vie bâtir ? La rencontre avec Eliott me fait rester au Maroc et je candidate à un poste à l'université.

Dans ma logique, il me paraît intelligent d'avoir un métier pour me réinsérer dans mon pays. Je goûte à la vie simple marocaine pour m'installer quelques mois à Rabat quand je passe mon entretien de recrutement. Je commence à enseigner quelques cours et retrouve un rythme « normal ». Maman vient plus souvent avec Serapis et je profite de mon chat qui semble décidé à soigner notre famille.

Sans surprise, je pose mes premières lignes... De retour « chez moi », je ressens une synthèse opérer. Sans m'en apercevoir, les mots s'enchainent. Encore un package de 100 pages se délie en quelques jours. Youssef avec qui nous lançons un nouvel oracle sur les djinns, les esprits facétieux issus des mythes préislamiques et arabes, m'encourage à écrire ce médium internationale qui capte les énergies du monde.

Au même moment, je reçois une invitation à participer à une réunion de fin d'année et de préparation à la rentrée universitaire. Elle se déroule le 20 mai 2024. Quand je vois la date, je souris. Cette date, elle m'était montrée par les guides et à nouveau, je sais qu'une étape va être franchie.

Pour la première fois de ma vie, je me prépare à une réunion professionnelle avec une semaine d'avance. Très stressée, je pose ma tenue sur la chaise de ma chambre trois jours avant l'événement. Tout

s'enchaîne. Une conversation me fait réaliser que je dois rompre avec Eliott, il persiste... Il veut une relation *no strings attached*²⁷ quand je commence à sentir l'envie d'une union stable. Je sais que le 20 mai va m'apporter une clé. Le matin, je regarde ma tenue, mes chaussures et mes perles. Je n'ai jamais autant préparé mon apparence à un événement pourtant sans enjeux. Je suis simplement invitée à écouter et participer.

Dans le train, je relis les premières pages de cette autobiographie et je souris. Je ne sais pas qui a écrit ces lignes. Mon visage détendu provoque des rencontres simples et belles. C'est un de ces matins où tout est beau. Les conversations, l'entraide, la couleur du ciel embellissent mon trajet. Je marche dans la rue, il fait

²⁷ Sans engagement.

beau. Je dois penser à changer mes chaussures avant d'arriver. Comme toute femme pragmatique, j'ai mes baskets aux pieds, mes talons dans le sac. Quand je trouve une ruelle isolée, ma mère m'appelle. C'est rare que je capte l'appel et je décroche piquée par la synchronicité. C'est une autre évidence qui tombe. Serapis, mon chat, nous a quitté à deux heures du matin.

Flash-back dans le temps. Quelques jours avant, je me rends en urgence à la maison de la plage. Dans la matinée, ma mère m'a envoyé une photo de mon chat. Sur ses yeux, je lis un appel : mon chat a besoin de moi. Quand j'arrive, il est là, royal et impérial à son habitude. Il m'attend sur mon lit, ce qui est inhabituel. Je le regarde et j'ai le cœur gros. Serapis a contracté une maladie au cœur à la suite d'une malformation de naissance. Cela fait 1 an et demi. Depuis qu'il est sous la garde de ma mère et mon beau-père. A chaque fois, je lui demande s'il veut revenir vivre avec moi au lieu de

rester avec eux. A chaque fois, il choisit de guérir la lignée et de me protéger. Cette fois-ci, pour la première fois, il me demande de rester au Maroc.

Trois jours avant leur départ pour la France, je tente de persuader ma mère et mon beau-père. Serapis n'est pas bien, je pourrais le garder car ils reviennent dans un mois. J'essuie un refus et je n'insiste pas. Serapis passe la nuit dans mon lit, je sens qu'il veut me dire quelque chose que je refuse d'entendre. La veille de leur départ, je lui parle pour l'autoriser à mourir. Il m'avait promis 11 années mais force est de constater que mon chat est épuisé par sa maladie. Le 20 mai 2024 mon chat a rompu son contrat pour me libérer du mien, de celui qui me liait à Tahiti, à Teiva et à l'idéal de l'union sacrée que mon esprit projetait au lieu de vivre.

Quand je quitte la ruelle chaussée de mes talons, j'ai un choix. Je peux aller à cette réunion comme je peux rentrer chez moi. Je choisis l'université pour ne pas

m'enfermer dans le chagrin. Quand j'entre dans le bâtiment, je cache mes larmes derrière mes lunettes de soleil. Un collègue m'accueille, il voit que je ne vais pas bien. Je lui confie la nouvelle. Il me soutient et j'arrive à faire tomber mes verres noirs. A cet instant, le directeur me salue. Il a un sourire doux et des yeux accueillants. Je vois son âme, nous nous connaissons. Je souris. Serapis est là, il veut que je vive ma journée. Je respire et j'assume mon choix d'être là. J'écoute. Je prends des notes. J'étouffe une tristesse pendant une longue journée qui m'évite un effondrement.

Dans le train de retour, les sanglots coulent sans s'arrêter et en silence, mes joues reçoivent la tristesse que mon esprit retient. A la maison, j'explose. Je me sens tellement coupable. Je pleure pendant trois heures à chaudes larmes. J'ai le cœur déchiré. J'avais un contrat avec lui. J'ai l'impression d'avoir failli à Serapis, mon guide et mon bébé-chat. Tout est futile quand le deuil frappe. Il était mon âme sœur, mon guérisseur et

ma lumière. Ce jour-là, il est mort. J'avais la date. J'étais prévenue. Je réalise dans ma tristesse que je suis guide. Je peux voir en avance, je peux lire les gens, je sais l'inconscient. Serapis meurt pour me montrer. Il meurt mais il reste. Je suis guide et grâce à cette capacité, je peux le voir. Tous les jours, il se présente. Il suffit que je l'appelle. Son hologramme apparaît et il me met son museau contre ma joue. Il me parle quand je l'interroge. Il cligne des yeux pour me dire qu'il m'aime. Je ne peux plus le caresser mais je sens et je sais tout son amour.

Deux mois plus tard, une amie m'appelle. Elle est au *Pomme de pain* de Hay Riad à Rabat où une minette de quelques semaines a été abandonnée. Elle me dit : « Je ne sais pas pourquoi, mais je crois qu'elle est là pour toi. » Elle m'envoie sa photo. Je vois l'énergie de Serapis. Une heure plus tard, Chamae entre dans ma vie. Quand je la vois, elle me montre le sourire doux d'une collègue qui porte ce prénom. Je l'appelle Chamae et le chaton miaule immédiatement. Elle est baptisée.

Petite grisette, nous l'aménons chez le vétérinaire. Le praticien m'annonce qu'elle est probablement née entre le 20 et 23 mai. Je sais. C'est une évidence. Le soir, elle se fait agresser par un chat du voisin et se fait blesser à l'oreille. Quand je la désinfecte, un cœur apparaît sur son oreille comme celui que Serapis avait après subi une agression similaire.

Chamae grandit. Elle est câline, une baroudeuse des poubelles obsédée par le pain et clairement dépendante souffrant d'une blessure d'abandon. Plus elle grandit, plus son poil change. Sa pâte droite arrière devient rousse et son pelage se pare de tâches rousses. Elle honore son grand-frère.

A six mois, je l'emmène se faire stériliser. La vétérinaire de la clinique ne sait rien de l'histoire. Elle tend son carnet de santé quand je viens récupérer Chamae après l'opération. J'ouvre le livret et je lis sa date de naissance : le 20 mai 2024. Quand je demande à la

femme médecin ce qu'il lui a fait choisir cette date, elle sourit et répond naturellement...

« C'est sa date de naissance non ? »

C'est sa renaissance aussi.

LE 20 MAI 2026 : ARRIVÉE AU VOYAGE

Je termine cet ouvrage, un tunnel de deux ans sépare le décès et la renaissance. Deux ans de silence. De blocages. De deuil aussi.

Avec le recul, je m'aperçois de ce que j'ai pu détruire. Je ressens la frustration à l'égard de ma capacité de destruction. Jeune adolescente, je noircissais les pages de poèmes déprimés. Un poème que j'ai retrouvé est particulièrement révélateur « De ne jamais vouloir être aimé ».

Pendant longtemps, je ne voulais pas être aimé.

Je ne voulais pas être gâté par la vie.

Je refusais mon beau visage, mon joli corps qui franchement, est un cadeau génétique. Je rejetais mes capacités. Celles intellectuelles qui font que mon esprit fonctionne vite et bien. Celles hypersensibles qui me connectent à ce monde fantastique de l'invisible.

Si j'applique la règle des énergies et enlève le « ne pas ».

Je voulais être aimée.

Je veux être aimée.

En fait, si je suis claire et simple.

Je suis aimée.

Comme vous.

Comme chacun d'entre nous.

Par cette force invisible.

Celle qui est appelé l'Univers.

J'ai longtemps dit, comme tout le monde, « les guides ».

Mais qui sont les guides ?

Pourquoi disons-nous l'univers ?

Nous parlons de ce monde invisible. Des énergies.

Depuis mon voyage dans le désert de l'Atacama, je remplace ma langue.

Je dis : Amor.

Je suis guidée par Amor. Amour en espagnol. A mort en français. L'instinct de mort me ramène à celui de la vie.

Nous pouvons vivre tellement de vies dans une vie.

Nous pouvons traverser tant de lignes du temps pour revenir à une vérité – celle que je souhaite à tout un chacun : l'Amour.

Aussi, ce voyage est arrivé à destination. Une destination qui est un chemin, un mouvement perpétuel. Des lignes du temps qui filent et nous emmènent en voyage.

L'amour.

Amour.

Suivre les lignes tracées par l'amour, c'est reconnaître

que nous pouvons vivre notre meilleure version de nous-même. Que nous pouvons ressentir l'amour à tout moment.

En introduction, j'ai posé cinq mots :

Foi. Compassion. Paix. Gratitude. Joie.

Ces cinq mots forment un cercle vertueux.

Tout commence par la foi. Je sais et j'ai confiance dans les lignes tracées par l'Univers-Amour.

Cela m'ouvre à la compassion. Je fais œuvre de patience, indulgence, tempérance à l'égard de mon être, mon « moi » qui vit sa part d'ombre.

En acceptant cette part, je ressens la paix. Une paix profonde. Constante. Elle renforce et nourrit ma foi et ma compassion.

Cela élève la gratitude. Ah ce sentiment est tellement puissant. Remercier. Pour de vrai. En profondeur. Quelle grâce... quelle joie !

Notre humanité vient s'incarner pour vivre la joie.

La gaieté. Le contentement. Le sourire sur les lèvres. La confiance absolue que tout est là pour nous protéger et

nous amuser.

Suivre les lignes tracées par l'amour revient à suivre une intuition, un voyage déjà écrit et à ressentir ces sentiments profonds qui accueillent... l'Amour avec un grand A.

Prenez soin de vous,

Céline

SOMMAIRE

INTRODUCTION

« T'es qui toi ? »	4
Vivre le voyage, suivre les lignes tracées par le temps	6
Les cinq voyages	10
Le grand voyage, les lignes de notre humanité	17

PARTIE 1 : VOYAGE INCONSCIENT..... 20

Je suis née entre deux	20
Morte à 14 mois, tempérance d'un deuil	27
Chronique d'un dédoublement	33
Seule avec les serpents sous le lit	43
Poète à neuf ans, couturière à 10	51
Violence d'une absence	56
La famille au poing	61
Une Russe et un Batman	69
Le sorbet à la framboise	77
Surf et conséquences	82
Monsieur Ausoleil et prédestination	88
Life in the USA	93
Encéphalogramme plat	100

Double décès.....	107
Lire et délires d'une préparatoire.....	115
PARTIE 2 : VOYAGE EN DÉCANTATION.....	127
Mes premières vraies vacances.....	128
Le sorcier qui vole	134
Paris – New York.....	142
L'olive sable parle au cœur	154
Les quatre mousquetaires.....	159
White Russian	164
Percuter un Dieu	172
Les marches de Cannes.....	179
Parler chinois, c'est bon signe	185
Dans un bus à chanter des chansons paillardes	199
Le temps d'un brasier	206
Lucky Luke nous salue	215
Sur la route de Tombouctou	222
Magie Dogon	235
30 ans, en l'air, avec Robert Redford.....	243
Conversations avec soi-même à Goa	253
Un Kinder à Istanbul	268
Le bain de Cléopâtre.....	277
Le 12/12/12.....	282

Apocalypse Now.....	291
PARTIE 3 : VOYAGE INITIATIQUE	300
Coco Chéri... & Chéries.....	300
Un retour initiatique.....	307
Les portes du temps	317
Née un 2 juillet.....	323
Braquage au Kremlin.....	336
La Perle Noire	345
Adieu Cuba	355
Conversations prédestinées	362
Voices inside my Head.....	370
Me and Mrs Jones.....	378
Femmes au bord de la crise de nerfs	384
La crise.....	393
Un Pisco à Rapa Nui	405
Sept plaies d’Elisa.....	410
PARTIE 4 : VOYAGE DE RAISON.....	425
Preuves par Internet.....	425
Marc et ses jambes	430
Viviane dans son sourire.....	435
David, la puce dans le ventre	439

Le grand-père corse.....	443
La corde qui reste.....	448
Le fils émasculé.....	452
Les madeleines s'accumulent.....	457
L'enfant de lumière	461
Les 101 ultramarines	466
Les 100 voix du Mana.....	471
Le 23 mars 2020	486
La moto de Cendrillon	494
 PARTIE 5 : LAISSE LE VOYAGE TE SOURIRE	510
Le 20 mai 2024 : Naissance et renaissance.....	510
Le 20 mai 2026 : arrivée au VOyage.....	518
 Remerciements.....	5277

REMERCIEMENTS

Ce livre est le fruit de plusieurs années d'appel... Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont demandé d'écrire mon histoire, un encouragement précieux à accepter de « se raconter ».

J'ai tellement de gratitude pour les êtres qui m'entourent :

- Ma famille, mes parents, ma sœur et mon beau-frère, mon beau-père ; ma grande famille de cousins et cousines, oncles et tantes ;
- Mes familles du monde entier ;
- Mes quatre filleuls magiques, Aurèle, Arthur, Sky et Cléo ;
- Mes amis, mes piliers et famille d'âme ;
- Mes mentors qui me guident et éclairent mon chemin,
- Mes amoureux qui ont su défier mon caractère

indépendant et qui restent dans mon cœur ;

- Mes chats, Serapis, Capella et Chamae.

Merci Amor, merci Amour, merci le voyage qui murmure
les lignes du temps !

Ce livre est dédié à Serapis.

Céline Hervé-Bazin

©2026

FĀFĀPITI



La sagesse de l'âme te parle

RÉSUMÉ

Et si une main invisible guidait votre voyage depuis toujours ?

Depuis son enfance, Céline Hervé-Bazin est accompagnée par une intuition singulière. Une petite voix discrète qui murmure, oriente, protège et ouvre des chemins inattendus. Pourtant, rien ne la prédestinait à devenir médium.

Dans ce récit intime et profondément humain, elle retrace les grandes étapes d'un voyage extraordinaire : une enfance marquée par les deuils, les absences et les mondes invisibles ; une carrière brillante de docteur et d'entrepreneure parcourant le monde ; puis l'effondrement qui la conduit à la rencontre de ses capacités intuitives et de sa véritable vocation.

De Paris à New York, du Mali à Goa, de Tahiti à l'île de Pâques, ce livre est une traversée de l'existence. Un récit d'aventures, de synchronicités, de rencontres improbables, de blessures, d'amour et de résilience.

À travers cinq voyages — inconscient, décantation, initiation, raison et abandon — l'auteure partage les enseignements qui l'ont amenée à comprendre que nos vies sont traversées par des mémoires, des signes et des lignes du temps qui nous invitent sans cesse à grandir.

Ni manuel spirituel, ni autobiographie classique, **Suivre les lignes tracées par l'amour** est une invitation à écouter cette part de nous qui sait déjà.

Celle qui nous guide vers davantage de conscience, de liberté et d'amour.